Bouaziz Ait Driss

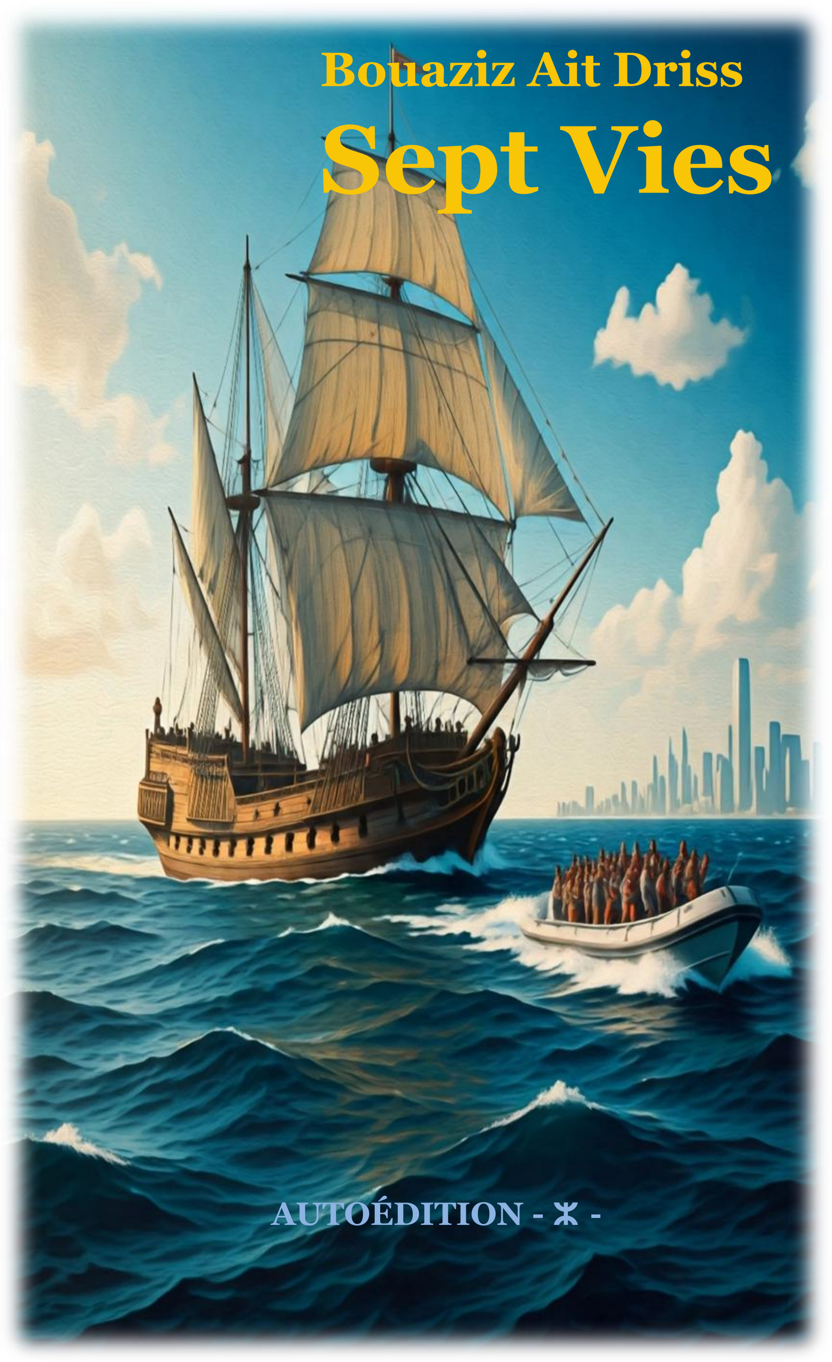
Sept vies

Il se retrouve en fin de journée du mois d'octobre, assis sur le sable fin de la longue plage Sablette, scrutant l'horizon d'une mer calme sous un coucher de soleil brillant de mille feux. À cette période de l'année, la plage est quasi déserte, à l'exception de quelques promeneurs qui se hâtent de compléter leur marche quotidienne. Songeur, il dresse le bilan de la décision qu'il vient de prendre : une des plus graves qu'il n'ait jamais eue à prendre dans sa jeune vie. Les séquences saillantes du film de sa vie défilent devant ses yeux à petites doses, entrecoupées de petits arrêts méditatifs…

Ce roman retrace les péripéties d'un jeune homme, Idir, originaire d'un village montagnard, animé par le rêve de devenir chercheur en physique théorique. Naïf et bienveillant, Idir se retrouve brusquement confronté aux dures réalités de la vie. Sur le point de prendre une décision cruciale pour échapper à son destin, il croise un personnage mystérieux qui le catapulte plusieurs siècles en arrière. À travers un récit véridique, ce dernier dévoile des événements historiques méconnus de l'ouest algérien, que nombre de jeunes, à l'instar d'Idir, ignorent encore.

Prix :
ISBN 978-2-9823384-0-1 (relié)
ISBN 978-2-9823384-1-8 (PDF)
AUTOÉDITION - ⵣ -




Bouaziz Ait Driss
Sept Vies
AUTOÉDITION - ⵣ -

Bouaziz Ait Driss

Sept vies

Roman

AUTOÉDITION - ⵣ -

Mentions Légales

Illustrations : Bouaziz Ait Driss
Autoédition - ⵣ -
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2025
ISBN 978-2-9823384-0-1 (relié)
ISBN 978-2-9823384-1-8 (PDF)
Prix :

À la mémoire des jeunes disparus en mer, partis en quête d'une vie qu'ils espéraient meilleure. Puissent leurs sacrifices ne jamais être vains.

À ma conjointe Nadia et à ma fille Ines, dont la patience et le soutien inestimables m'ont accompagné tout au long de la réalisation de ce projet.

Avec une immense gratitude, je tiens à remercier ma conjointe, ma fille, ma sœur, ma nièce et mes amis qui ont généreusement pris le temps de relire mon manuscrit. Vos regards attentifs, vos conseils avisés et vos encouragements ont été des phares tout au long de ce voyage littéraire. Votre bienveillance et votre implication ont non seulement enrichi mon livre, mais également nourri ma confiance et ma passion pour l'écriture. Mille mercis pour cet honneur et ce soutien si précieux.

Prologue

Cela fait deux ans qu'Idir a fini d'accomplir son devoir national obligatoire et trois ans depuis qu'il a quitté les bancs de l'université. Avec un diplôme d'études supérieures en physique théorique en main, il pensait que les jours difficiles étaient derrière lui. Il était pompé au maximum de son estime de soi. La consécration, pour un jeune, issu d'un village où les seuls débouchés possibles sont les métiers d'artisans ou ceux de la fonction publique pour potentiellement occuper un des rares postes de scribe disponibles. Sa réussite aux études universitaires lui a donné des ailes et une confiance inimaginable pour aller de l'avant dans cette vie qui le prend à pleins bras. Ce ne fut pas facile pour lui qui est issu d'une famille modeste. Il devait survivre avec sa bourse d'étudiant partagée entre ses besoins de base et sa famille pour l'aider à boucler les fins de mois. Une fois ses études complétées avec un

diplôme en sa possession, tout était permis pour lui. Mais avant de s'engager dans son parcours professionnel, il fallait s'acquitter d'un devoir national. Le service national est une obligation dont il faut s'acquitter tant il est un obstacle pour toute perspective, surtout pour un Idir qui a choisi d'entreprendre des études universitaires en physique théorique. Les seules conditions qui lui laisseraient une chance d'être dispensé de ce devoir sont le soutien familial, la condition physique ou l'absence de niveau d'instruction. Les jeunes sans diplôme peuvent se prévaloir de leur statut de soutien de famille et espérer obtenir la dispense alors que lui, en tant qu'universitaire, il n'a aucune chance qu'il l'obtienne, à moins d'une intervention expresse. Au mieux, il peut décrocher un service civil s'il était à l'emploi. Dans les circonstances, il décida de s'acquitter de son dû le plus rapidement possible et mettre ça derrière lui, pour passer à autre chose. C'est avec grand enthousiasme qu'il s'est appliqué dans son devoir de citoyen. Il s'était mis comme objectif de ressortir grandi de cette expérience, avec de nouvelles cordes à son arc. Il se disait que toute expérience de vie constituait un enrichissement de soi, un agrandissement de sa boîte à outils dont il aurait besoin tout au long de sa vie professionnelle. Idir n'oublie pas les enseignements puisés de la sagesse ancestrale de son village. Ces trésors anciens sont en déperdition tant les nouvelles générations s'en détournent, pour

les choses futiles, non nécessaires et le paraitre, peu importe leur classe sociale. L'individu prend l'importance par rapport au groupe et l'individuel supplante le collectif. Le désir égoïste et immédiat passe avant toute notion d'intérêt collectif, de la patience et de la bienveillance que chacun devrait avoir envers son prochain.

Il se retrouve en fin de journée du mois d'octobre, assis sur le sable fin de la longue plage Sablette, scrutant l'horizon d'une mer calme sous un coucher de soleil brillant de mille feux. À cette période de l'année, la plage est quasi déserte, à l'exception de quelques promeneurs qui se hâtent de compléter leur marche quotidienne. Songeur, il dresse le bilan de la décision qu'il vient de prendre : une des plus graves qu'il n'ait jamais eue à prendre dans sa jeune vie. Les séquences saillantes du film de sa vie défilent devant ses yeux à petites doses, entrecoupées de petits arrêts méditatifs...

Idir le petit grand sage

Idir est plein de sagesse ; il est connu pour sa patience et son empathie envers les autres. Il est toujours à l'écoute des autres, prêt à aider avec le peu qu'il possède. Sa sensibilité en fait de lui un être attachant que tout le monde estime dès le premier abord. Il a cette facilité de tisser des liens avec les personnes qu'il croise, peu importe la génération. Dans le village, on l'appelle le petit grand sage tant il est en avance sur son âge. Il comprend et ressent très vite la détresse des autres et avec une citation, une simple parole ou un sourire silencieux, il sait réconforter, conseiller ou apaiser la tension qui paralyse son interlocuteur. C'est l'ange qui sait mettre du baume sur le cœur lourd et accablé. Tout jeune, il était déjà connu pour ses qualités humaines empreintes de respect, calquées sur les valeurs qu'on lui a enseignées. On dit souvent qu'il fallait un village pour élever un enfant ; oui, Idir est l'exemple type d'enfant élevé par son village. Ses

sens et son intelligence sont aiguisés et alertes pour absorber la connaissance. Sa curiosité est un véritable moteur à son esprit bouillonnant lorsqu'il se questionne sur ce qui l'entoure. Il saisit toute occasion pour apprendre dans tous les domaines. Très tôt, il s'intéresse à la physique, les sciences naturelles, les mathématiques, l'astronomie, la philosophie et les questions mystiques de la vie. Les pieds toujours ancrés sur terre, mais il ne manque pas de se laisser pénétrer par le naturel pour entrer en communion avec la nature. Dans les champs, lorsqu'il s'acquitte de ses tâches de paysan, il se laisse porter par son ouïe, son odorat, et sa vue pour méditer sur le sens de ses réalisations.

Idir a passé son enfance et son adolescence au village. Il est l'exemple de villageois qui vit modestement. Il devait allier les obligations scolaires aux obligations quotidiennes de la vie de sa classe sociale. Chacune des quatre saisons de l'année lui apportait son lot de corvées. Il garde vivaces dans sa mémoire des séquences de sa vie au village. Dans ses souvenirs, en hiver, il aide à la cueillette des olives pour en faire une bonne huile parfumée qui agrémentera les plats de couscous et de piments forts à la galette. Il ramasse le gland tombé des majestueux chênes, pour servir de supplément alimentaire aux bêtes domestiques. Il coupe le bois résiduel de l'élagage des oliviers et du défrichage des champs effectué pour les libérer des maquis sans cesse en progression. Dans ces

circonstances, il pense à l'expression qu'il vient d'apprendre à l'école : la nature a horreur du vide ! À cet instant même, il se tient droit, debout, regarde ce qui reste à faire, essoufflé, il se murmure dans sa tête : « oui, il est vrai que la nature a horreur du vide, c'est soit le maquis, soit mon olivier qui doit prendre la place. » Mu par cette réflexion, il avance avec détermination et d'un coup de pioche sec, il déracine le tronc d'un genet piquant. En même temps, il se désole en pensant aux belles fleurs et aux effluves doux et parfumés que ce bel arbuste aurait pu donner au printemps. Il se console en se disant : « des genêts, il y en a à profusion là où leur croissance ne gêne pas notre subsistance, tout est une question d'équilibre et d'harmonie que nous devons préserver dans cette belle nature. » Les façons de faire qu'on lui a inculquées sont, en effet, soucieuses d'un développement durable ancestral transmis dans la pratique de tous les jours. Ces pratiques ne cessent de s'étioler, doucement, mais sûrement, alors que le monde moderne court après sa queue pour éviter un désastre irréversible à la seule planète vivable du système solaire.

Il se rappelle que pendant la belle saison, le printemps, quand la nature se réveille de son sommeil hivernal, quand les sources éclatent en flots d'eaux cristallines et que la floraison prend toute sa place, Idir se délecte de la béatitude que lui procure cette nature. Le paradis existe bel et bien, il est ici : « j'y suis », se dit-il. Le soleil et l'air doux

chantent mille sérénades ; ils invitent les cœurs à la danse des sens dans une harmonie de couleurs, de parfums et de cette clairvoyance du matin que l'on se doit de saisir dans un instant furtif avant qu'elle ne fuît entre les doigts. La saison douce vient comme pour s'excuser de la rigueur de l'hiver et invite le vivant, un moment, à la délinquance délibérée. Pour Idir, cette saison est moins occupée en corvées. Ses sorties dans les champs consistent à conduire les bêtes au pâturage, à les surveiller pour ne pas transgresser les limites des champs voisins et surtout d'éviter que les bêtes ne broutent pas les bourgeons des arbres fruitiers. L'arbre est, chez lui, un patrimoine à préserver et à entretenir. Le figuier, le poirier, le pommier, l'amandier, le noyer, le cerisier sont, entre autres, les pourvoyeurs de produits sucrés qui ne manqueront pas de faire plaisir à Idir à la saison des fruits. Le printemps est aussi la période où généralement les bêtes mettent bas. Idir prend bien soin de ses bêtes à longueur d'année et il les considère comme le prolongement de sa famille. Ses brebis, ses chèvres et ses vaches le lui rendent bien à travers le lait et ses dérivés que ces bêtes produisent. Les alimenter en herbes vertes et fraiches les aide à se surpasser dans leur production. Idir affectionne particulièrement le petit lait fraichement baratté à son retour des champs. Il aime le prendre assis dans la cour de la maison faisant face aux sommets, encore enneigés, de la montagne. Il se plait à lever son verre blanc de

petit lait, tend le bras, ferme un œil comme pour viser un sommet blanc et l'invite à porter un toast à la sérénité qui l'entoure. Il sourit de bonheur et ramène le verre, étincelant sous les rayons du soleil, vers ses lèvres pour en déguster le breuvage d'un goût velouté acidulé. Ah ! cette délicieuse paix, il la voudrait éternelle. Il comprend pourquoi ses ancêtres sont venus s'établir sur ce sommet, au terminus d'un itinéraire qui finit en pleine montagne, malgré la disette, la pauvreté du sol et la rigueur des conditions hivernales.
Les doux rayons de soleil et les fines pluies fertilisantes du printemps laissent peu à peu la place à un soleil ardent. Les cigales commencent à se faire entendre dans tous les champs. Leurs sifflements deviennent des chants envoûtants le long des journées d'été chaudes. Ce cri typique de la Méditerranée berce Idir tout le long de l'été au moment où le soleil atteint son zénith dans le ciel, quand tout le monde déserte les travaux des champs pour se retirer le temps d'un répit à l'abri de la fournaise. Hormis les cimes des arbres restées vertes, l'herbe au sol est complètement jaunie, brûlée par la chaleur du soleil depuis son lever jusqu'à tard dans la soirée. Idir, comme tous les villageois, aimait le rituel auquel tous prennent part pour célébrer la transition entre la belle saison et la saison des chaleurs. Ce jeune garçon s'est aussi initié au maniement de la faux. Il se revoit esquisser ces gestes, en arc de cercle gracieux, modulés par le

chant des cigales, tel un adulte expérimenté, pour faucher les foins. Dans son geste doux et sec, il garde son attention sur le passage de la lame aiguisée, au ras du sol, tel un rasoir, qui coupe les tiges droites et fières des plantes vertes pour les déposer en rangs serrés le long du sillon régulier. En plus de nettoyer et d'entretenir les champs, ces travaux permettent de ramasser le fourrage afin d'en faire une réserve pour alimenter les bêtes pendant la saison hivernale. Les foins sont mis en bottes et gardés dans des abris au sec. La vie villageoise en montagne est exigeante, notamment pour les femmes qui n'arrêtent jamais, avec toutes sortes de besognes ménagères et champêtres. Elles sont les premières à se lever pour préparer une journée de labeur et sont les dernières à se coucher pour la clore. Idir est très sensible à l'injustice qui frappe les femmes et particulièrement sa mère. En voyant certaines femmes se battre avec la vie dans le dénuement quasi total, il pense avec bienveillance aux conditions insensées qui accablent ces pauvres êtres et se dit : « ceci est l'enfer ! Je le vois et je le sens ». Il a l'impression de rêver. Il souhaite se réveiller et sortir du cauchemar. Dans son souvenir, un jour, pour se soulager la conscience et alléger l'oppression dans sa poitrine, il avance d'un pas ferme vers sa mère pour la délester du fagot de bois qu'elle portait sur sa tête le long de ce sentier en pente à quarante-cinq degrés où elle peine à avancer à pas de fourmi. La

bienveillance d'une mère est infinie. À sa demande, Idir essuie un refus catégorique de sa chère mère. Elle ne veut surtout pas lui rajouter ce fardeau, à ce petit bonhomme qui vient d'abattre une quantité de travail démesurée en rapport à son jeune âge. Elle est fière de lui, le petit grand sage. Elle est sensible à sa bienveillance légendaire. Son amour le plus cher, elle le voudrait ailleurs, à l'école, à la bibliothèque ou dans un lieu d'apprentissage. Elle voudrait le voir grandir en santé, apprendre et réussir ses études pour une vie confortable plus tard. Toutes ces pensées que sa mère exprimait de temps à autre, Idir les entendait, il les ressentait au plus profond de son être. Elles ne font que raffermir sa détermination à aller de l'avant pour réussir dans ses entreprises à venir. Pour oublier et retomber dans l'insouciance de l'enfance, Idir aimait faire des escapades à la rivière, malgré les légendes qui couraient dans le village disant que l'été est le temps des fous dangereux qui rôdent dans les champs isolés et les cours d'eau. Dans la rivière qui coule entre le versant où est perché son village et le versant du village voisin, Idir compte plusieurs bassins naturels où les enfants et les adolescents se baignent en été. Ces bassins ont tous des noms attribués depuis longtemps et dont l'origine est inconnue. Sans en connaitre la genèse, Idir aimait dire ces noms mythiques, surtout ceux des bassins réputés difficiles ou dangereux à la baignade. L'exploit serait qu'il nagea dans le bassin du Bouc

(tamda uqelwac) ou le bassin du Mulet (tamda userdun). Le bassin des Nattes (tamda imezran) et le bassin du Roseau (tamda ughanim) étaient les plus faciles pour lui. Le bassin des Sources (tamda llawanser) est situé en amont de la rivière, là où les sources qui l'alimentent jaillissent d'entre les rochers. Une histoire disant que le jeune fils d'une femme qu'Idir connait bien aurait perdu la vie dans une noyade dans le bassin du Bouc. On dit qu'il faut rester alerte, car il y aurait des tourbillons qui aspirent le baigneur, comme s'il était saisi et tiré par la jambe vers le fond. Idir gardait dans son imaginaire le décès dramatique du jeune villageois, comme un combat qu'il aurait livré contre le Bouc vivant au fond du bassin, guettant les baigneurs pour les tirer vers le royaume des ténèbres. D'ailleurs, le jeune noyé n'aurait jamais été retrouvé et ceci exacerbait l'imagination d'Idir en rapport à ce bassin. L'autre activité moins dangereuse qu'Idir aimait pratiquer pendant la saison estivale est la pêche à la carpe ou à l'anguille. Ces dernières s'abritent généralement sous les galets des rivières à l'abri des prédateurs. Pour les pêcher, Idir sillonnait la rivière d'aval en amont et se mettait à retourner les galets d'une main avec une fourchette dans l'autre. Les pieds dans l'eau fraiche ruisselante, il découvrait délicatement l'anguille et la harponnait promptement à l'aide de sa fourchette. Idir aimait cette activité d'adresse, car il trouvait qu'elle offrait des chances égales au

pêcheur et à sa proie. Idir revenait fièrement, en fin de journée, avec ses prises accrochées au bout d'une branche fine et souple qu'il enfilait à travers les branchies de ses victimes.
L'arrivée de l'automne apportait les belles choses de la fin de l'été. L'air est rafraichi, les premiers orages commencent à se faire entendre et les figuiers se résignent à se délester de leurs feuilles. La vie en village de montagne requiert une optimisation des ressources toutes les saisons. Il est hors de question de consommer le fourrage collecté au début de l'été, car il est destiné à servir pendant la saison difficile de l'hiver. Pour économiser sur le fourrage aux bêtes, les paysans trouvent toutes sortes d'artifices et de moyens pour contourner la rareté du fourrage. C'est ainsi que toutes les feuilles des arbres sont cueillies pour nourrir les bêtes qui n'auraient pas été envoyées en transhumance en montagne durant la saison estivale. Les frênes, les ormes, jusqu'aux figuiers qui ont laissé tomber leurs derniers fruits qu'Idir ramasse pour en faire des figues sèches en les étalant au soleil, sont dépouillés de leurs feuilles vertes en guise d'aliment de bétail. Durant cette saison, les orages brusques sont légion. Il faut donc rester alerte pour courir et aller ramasser les plateaux de figues à sécher au soleil pour les empiler et les couvrir sous une plaque en tôle ondulée. Durant l'hiver à venir, Idir se délecterait particulièrement des figues sèches imbibées d'une bonne huile d'olive. Ce mélange saurait le

réconforter sous forme de collation pendant les journées froides et enneigées. En attendant la fin de l'automne, Idir fait la chasse au moindre recoin de pâturage vert dont les repousses sortent à l'abri du soleil dans un milieu relativement humide. On qualifie souvent de bêtes en santé celles qui auraient brouté cette herbe d'automne. Cette saison est synonyme de retour à l'école, ce qu'Idir affectionnait le plus. D'une part, pour avoir moins de corvées à effectuer et d'autre part, renouer avec l'apprentissage de nouvelles connaissances intéressantes. Pour Idir, la reprise de l'école était synonyme de reprise des voyages dans toutes sortes de domaines. Il avait pour habitude de monter à bord de son imagination et de commander les destinations à visiter avec comme seul carburant ses livres fantastiques.

Plus que tout, Idir aimait les soirées d'été étoilées. Les nuits au village sont claires et très peu polluées par la lumière artificielle. C'est le moment de répit attendu pour se décharger du poids des travaux quotidiens. La fatigue qu'il ressentait était certes physique et le fait de s'étendre, à même le sol sur une natte, dans la cour de la maison après l'extinction des lumières lui procurait cette douceur nocturne imprégnée de la fraicheur relative du soir. Il se souvient encore de ce souffle chaud qu'il sent sous son corps ; la chaleur accumulée par le sol durant les longues journées ensoleillées. Le silence s'abat sur le village qui s'endort tranquillement. Il

entend la déchirure du silence troublant par une nouvelle harmonie nocturne, qui ne tarde pas à se mettre en place. Tel un orchestre en accordage des instruments, les grillons entrent en action avec leurs sifflements saccadés provoqués par le frottement de leurs pattes poilues. Assis aux premières loges, Idir assiste au coup d'envoi des chants nocturnes qui prennent le relais sur ceux des cigales qui auront chanté jusqu'à l'éclatement. D'ailleurs, on entend çà et là quelques retardataires qui s'activent à compléter leur concert de la journée. Au loin, dans la rivière, le concert des grenouilles et des crapauds débute dès la tombée du crépuscule. Idir a toujours été interpellé par cette cacophonie qui ne manquait pas d'alimenter son imaginaire débordant. Il se souvient des contes ancestraux d'ogres et d'ogresses qui ont bercé ses soirées jusqu'à un certain âge. On dit, dans ces contes, qu'au moment où l'ogresse sombre dans un sommeil profond, tous les animaux qu'elle aura dévorés se mettraient à crier à tue-tête. Depuis, Idir imaginait ces grenouilles et ces crapauds qui chantaient à la pénombre, être prisonniers dans le ventre d'une ogresse, ce qui pimentait davantage ses soirées à la belle étoile.

Il se souvient de ces soirées où il restait des heures à contempler le ciel étoilé, en l'absence de la lune, traversé par la Voie lactée. Il s'amusait à identifier les constellations et à les suivre dans le firmament. Dans ses songes face à ce spectacle grandiose, son

cerveau bouillonne dans son crâne. Il se pose mille questions sur l'origine de la vie, la naissance de l'univers, ses dimensions, son évolution et la minuscule place de la planète Terre dans cette immensité. Il est ébahi par les figures des constellations qu'il imagine en se rappelant les quelques constellations dont il avait pris connaissance dans ses livres. Il est particulièrement fasciné par la configuration qu'il nomme Pégase ; le cheval ailé. À sa vue, Idir s'imagine l'enfourcher pour voler dans l'espace au-dessus de la terre, visitant des contrées lointaines. Il est intrigué par cette légende où Pégase aurait fait le voyage en Éthiopie pour libérer Andromède emprisonnée par des monstres marins. De l'autre côté, il distingue les constellations de l'Aigle et du Cygne, deux oiseaux qu'il admire ; l'un pour sa majesté et l'autre pour sa grâce. Leurs vols éternels sur la voûte céleste le font rêver dans son voyage imaginaire autour du globe avec une vue aérienne de la terre. Il ne manquait pas de penser à tous ces personnages divins ou puissants qui représentent les constellations telles que Hercule, Persée, Andromède, Cassiopée et bien d'autres qui lui offraient autant d'histoires et de légendes qu'il aimait parcourir. Pour combler ses scénarios imaginaires, il se concentrait sur la diversité d'animaux dont il avait connaissance. Ils sont accrochés au plafond de son ciel luisant ; la Grande Ourse, la Petite Ourse, le Dragon, la Girafe, le Serpent et tant d'autres animaux de la faune

céleste, qu'il aimait intégrer dans ses histoires fantastiques. Dans son monde privé, il élaborait une myriade de scénarios qu'il s'appliquait à développer et à faire défiler sur cet immense écran noir ; c'était son cinéma privé. Il s'amusait à faire mouvoir les constellations en leur faisant tenir des rôles dans ses pièces de théâtre bien élaborées. Il est particulièrement subjugué à l'idée de penser que ses ancêtres très lointains ont pu voir ce spectacle céleste qui crée un lien direct entre les anciens et les contemporains. Il est plus que jamais fier et heureux sous ce sentiment d'avoir retrouvé les anciens qui le lient davantage à ses racines et sa culture ancestrale.
La présence de la pleine lune offrait un autre spectacle moins scintillant d'étoiles, mais plus terrestre. Cette lumière naturelle lui permettait de mieux distinguer la canopée des arbres et des formes fantomatiques des maisons du village silencieux. Il aimait voir la cime des arbres osciller dans un mouvement de va-et-vient docile, synonyme de rafraichissement doux dans la soirée. Les chacals se font entendre de temps à autre au loin à la tombée de la nuit comme pour inviter la lune à monter à l'horizon. En épiant le disque lunaire, Idir s'imaginait être à sa surface tant il distinguait les cratères sous forme de tâches telles des tatouages sur la face de cet astre intrigant. Il gardait en mémoire les récits de sa mère au sujet de pratiques ésotériques que certaines femmes de

réputation douteuse effectuent pour jeter des mauvais sorts commandés par des tiers. Sa mère lui racontait que ces sorcières avaient des pouvoirs surnaturels au point de pouvoir faire tomber la lune dans un grand plat à rouler le couscous. Idir écoutait avec effarement sa mère dire : « Je te jure qu'elles font tomber la lune dans ce plat et qu'on peut la voir bouillonner comme l'écume des vagues de la mer et gémir comme un veau ». Idir restait pantois et imaginait le pire à l'idée que la lune soit un astre étrange, doué de pouvoirs capables d'influencer le devenir de l'être vivant sur terre. Dans son imagination, Idir pensait que lorsqu'un de ces astres accrochés dans le ciel focalise l'attention sur un être humain sur terre, il pouvait infléchir le cours de certains évènements de sa vie.

Les études universitaires

Au moment de boucler ses études en physique théorique, il y a trois ans, Idir avait entrepris de mettre de l'ordre dans ses idées et d'anticiper sur son intégration de la vie active. Il était conscient que les paramètres qui régissent sa vie allaient changer. Ses responsabilités allaient augmenter ; il devrait, désormais, trouver des sources de financement autres que sa modique bourse qui lui permettait de survivre. Dans sa réflexion, il alignait les priorités et les objectifs qu'il entendait considérer dorénavant. Dans le même temps, il introduisit un facteur risque et considéra son équation en bon physicien pour une solution optimale. À cette période, il avait coutume de s'asseoir dans sa chambre avec son ami Mhend et d'entretenir des discussions de fond sur divers sujets sérieux.
Pendant qu'Idir regarde Mhend d'un air songeur, il lui lance :

« Alors, toi tu irais chercher un job dès que tu auras déposé ton mémoire de fin d'études.

- Oui, c'est ça, lui confirme Mhend accompagné d'un hochement de la tête.
- Et le service national ?
- Tu sais bien que je suis dispensé de cette corvée. Mon état de santé fait que je suis déclaré inapte à cette besogne, ajoute Mhend avec un rictus malicieux au coin de la bouche.
- Eh oui, » réplique Idir dans une expiration empreinte d'impuissance. Les deux jeunes hommes restent, un moment, silencieux et pensifs : Idir, le regard perdu dans le vide et Mhend, occupé à tapoter son téléphone.

« C'est décidé pour moi, lundi prochain j'irai retirer ma convocation, ajoute Idir. Je ne pourrai rien faire sans ce laissez-passer. Et puis, je dois absolument mettre cet obstacle derrière moi dès que possible. »

Idir demeurait optimiste quant à l'avenir. Il se disait que les opportunités s'ouvriraient une fois son service accompli. Pour le moment, il se concentrait sur son mémoire à déposer et entendait recevoir les honneurs pour le très bon travail qu'il estimait avoir accompli. Il avait tout donné pour être digne de cette consécration. De plus, il voudrait garder les portes grandes ouvertes avec une note d'excellence pour son travail de fin d'études. À travers son travail

acharné, le long de son cursus universitaire, il voulait préparer de solides fondations à ses ambitions. Il entendait agir autrement pour combattre, à sa façon, la médiocrité qui commence à gangréner la société à tous les niveaux. Son sujet de mémoire est considéré comme difficile, mais son choix a été délibéré pour impressionner et montrer qu'il était capable de relever les défis exigeants. Sa contribution à la physique quantique consistait à explorer les mystères de la superposition et de l'effondrement de la fonction d'onde, deux concepts fondamentaux qui défient l'intuition humaine classique. La superposition permet à une particule d'exister dans plusieurs états simultanément, jusqu'à ce qu'une mesure soit effectuée. C'est à ce moment que la fonction d'onde s'effondre, et la particule se retrouve dans un seul état définitif. Cette transition est au cœur de nombreux débats et expériences visant à comprendre comment les lois de la mécanique quantique s'appliquent au monde macroscopique. Les chercheurs utilisent des systèmes complexes, comme des atomes ou des ions, pour tester les limites de ces phénomènes et pour développer des technologies innovantes, telles que l'informatique quantique et la cryptographie quantique. Idir est subjugué, dès son jeune âge, par ces comportements mystérieux de la matière et des vivants. Son esprit est rationnel, mais il aime toujours explorer les limites du possible, allant jusqu'à flirter avec les mondes intangibles pour

tenter de comprendre leurs principes de fonctionnement et ultimement leur trouver une explication scientifique. Après tout, ces aspects abstraits le replongent entièrement dans les mondes fantastiques qu'il avait coutume de vivre pleinement dans ses errements à travers les légendes, les contes et les songes qui ont façonné sa fibre d'explorateur intrépide.

L'initiation à la recherche à laquelle Idir a été confronté, dans le cadre de son mémoire, lui a ouvert les yeux sur des questions très profondes de l'existence de mondes parallèles ou cachés. Il est particulièrement fasciné par le paradoxe communément appelé « le chat de Schrödinger ». Sans tout maîtriser, Idir voudrait que ce mystère se révèle à lui et qu'il arrive à percer cette question qui hante tant de générations de chercheurs dans le monde. Il a la ferme conviction que l'explication des mécanismes en action dans ces phénomènes pend au bout de ses doigts. Il a l'intuition que lorsqu'on prend conscience d'une chose ou d'un phénomène, il y aurait une force, non expliquée, qui pousse l'évolution dans une direction privilégiée plutôt que dans une autre, de sorte à fixer son état. C'est comme si le système se retrouvait continuellement face à des bifurcations continuelles dans le parcours de son évolution et que l'influence extérieure le pousserait à prendre une, vers un état donné. Une bonne illustration serait le paradoxe du « chat de Schrödinger » enfermé dans une boîte dont les trois

états probables sont : état vivant, état mort ou état mort et vivant. Encore là, Idir tente de faire un rapprochement avec le parcours de sa jeune vie où un choix est requis à chaque instant. Les décisions prises, délibérées ou non, font que le cours de sa vie prend, sans cesse, une direction plutôt qu'une autre. De plus, Idir pense à tort ou à raison, mais avec assez de conviction que le phénomène d'observation qui amène à l'effondrement de la fonction d'onde pour des particules se manifesterait sous une forme analogue à l'échelle macroscopique qui amènerait son parcours dans une direction et non dans une autre. Sa conviction le pousse à croire qu'une forme d'observation est là, au-dessus de sa tête, qu'elle influence le cours de son existence dans ses choix continuels. Idir pense être ce chat emprisonné dans la boîte qui chemine dans des états intermédiaires à l'instar de ce grand évènement qu'il s'apprêtait à vivre : finir ses études et passer à une autre étape. Cette nouvelle phase ; accomplir le service national ou aller chercher un travail pour entamer une vie professionnelle, constitue une bifurcation dans son parcours personnel qui le mènerait vers un état déterminé. Pour le moment, son choix semblait décidé et la bifurcation désirée est prise pour aller s'acquitter de son devoir national.

C'est dans une effervescence et un enthousiasme débordant que, ce matin-là, Idir avait exposé ses travaux. Il était entouré des membres de sa famille,

de ses amis et camarades d'université. Tout le monde était contaminé par la contagieuse bonne humeur qu'Idir dégageait et tous étaient entrainés dans ce flot d'enthousiasme et d'espérance. Les félicitations du jury pour son excellent travail lui ont valu les félicitations chaleureuses de son entourage. Voilà un exemple d'application que les jeunes générations devraient suivre. Ce travail exceptionnel démontre, à tous ceux qui voudraient l'entendre, que son peuple est capable d'accomplir de grandes réalisations. Ce matin-là, Idir redonne espoir à son peuple qui est venu, nombreux, l'encourager fièrement. Le petit grand sage est parti du bon pied.

Le devoir citoyen

C'est avec entrain et positivisme qu'il a entrepris d'aller exécuter son service national, dans la semaine qui a suivi l'exposé de ses travaux et la confirmation de son succès dans ses études en physique théorique. Son lieu d'affectation était dans la bourgade dite El-Ghomri, à une quarantaine de kilomètres au sud de Mostaganem, ou à une trentaine de kilomètres du littoral, à l'intérieur des terres. Il était donc basé à environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'est d'Oran, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Mascara et une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Relizane. La localisation centrale de son campement lui permettait d'atteindre, assez facilement, les plages du littoral. Idir est très épris de la mer, il aime ses odeurs, ses couleurs changeantes, la faune et la flore qu'elle renferme. Il est fasciné par le travail mécanique de l'eau sur les rochers et les rivages ; il l'imagine telle une artiste qui sculpte une œuvre millénaire. Elle

renferme autant de mystères cachés sous ce monumental miroir sur lequel se reflète la voûte céleste. Le regard pointé vers l'horizon lui procure le même sentiment d'infini que l'espace qui le laisse toujours méditatif ; cette envie brûlante de toujours vouloir voir au-delà de l'horizon. À son arrivée dans la région, Idir s'était fait la promesse de l'explorer dans ses moindres recoins. Son souvenir lointain remonte à ses dix ou onze ans lorsqu'il a passé un court séjour à Oran, chez de la parenté établie en ville, il y a longtemps. La cité lui avait laissé une très bonne impression et l'avait fait rêver avec ses belles et larges artères au centre-ville ; un urbanisme qui fait rêver et donne envie d'explorer les contrées au-delà des horizons. Mdina Jdida ; la ville nouvelle, de son nom, est en fait, l'ancienne ville où se tiennent les marchés et les souks. Les marchés populaires sont une source d'inspiration à l'observateur qu'est Idir, dans ce tumultueux mélange de bruits et de mouvements incessants. Il aimait observer les marchands transiger avec leurs clients sur toutes sortes de marchandises ; de l'épice à la brocante en passant par l'habillement. Çà et là, il voyait des guérisseurs publics qui vantaient les mérites de leurs recettes traditionnelles aux badauds agglutinés autour. Le docteur-acteur, d'un ton modulé, vociférait à travers son porte-voix accroché au porte-bagage de sa Peugeot 404, des phrases toutes faites, telles des vers de poésie. L'incrédulité de certains spectateurs intriguait et subjuguait Idir

au point d'être happée par la scène. Ces potentiels clients semblaient avoir des soucis de santé non avoués. De temps à autre, il était témoin d'une confession d'un client potentiel qui chuchotait discrètement à l'oreille du docteur, les détails de ses soucis de santé. Et comme pour faire exprès, le docteur résumait la problématique dans le porte-voix pour faire profiter un maximum d'auditeurs et attirer plus de clients potentiels. Le patient intimidé baissait les yeux et accusait le coup ; trop tard pour lui, le secret avait fui. Le docteur énumérait les ingrédients de sa recette qu'il avait pris soin de mettre en petits paquets, prêts à distribuer. Il enchaînait avec la posologie et les précautions à prendre pour que le traitement fût optimal.
Même si Idir s'était vite adapté à la vie en vase clos, il a subi un changement drastique dû à ses nouvelles conditions de vie. La liberté restreinte constituait un poids dont il n'avait pas l'habitude, mais il s'était fait à cette idée pour l'année que durerait son service national. Il se devait d'accomplir ses devoirs et de montrer un profil bas. La première leçon inculquée était de ne jamais discuter les ordres ; il était devenu un clou qui devait passer au travers du bois lorsqu'il était frappé par le marteau, peu importe les circonstances. Il avait désormais laissé sa condition de civil et il devait marcher au pas sur le chemin qu'on lui indiquerait. Il devait apprendre le métier de la débrouille et suspendre temporairement sa compassion légendaire. Idir

était connu pour la clarté de ses rapports avec les gens, alors que sa nouvelle condition lui dictait d'apprendre à nager entre deux eaux. Une fois son instruction terminée, son sérieux lui a valu son maintien dans le campement et son affectation à un poste de gestion des ressources. Il était devenu incontournable au fonctionnement de la structure et était investi de confiance par ses supérieurs, ce qui lui procurait un léger avantage dans la gestion de son temps. Ceci lui permettait de faire des escapades de temps à autre pour aller découvrir les villes des environs. Il utilisait ces escapades pour oublier la condition, au bas de l'échelle, des fantassins accablés par le labeur dans le froid humide de l'hiver et la chaleur ardente de l'été. Tous, lui compris, profitent d'un répit relatif au printemps et en automne.

Idir allait très souvent sur les plages sablonneuses des environs pour méditer en scrutant l'horizon et rêver à la vie des marins à bord des navires qui croisent au loin sur la fine ligne de contour de la terre. Il suivait des yeux certains des bateaux, à l'allure de fourmis, jusqu'à les voir disparaître au-delà de l'horizon. Son imagination bouillonnait et ne manquait pas de tisser mille scénarios dans lesquels il se voyait accoster dans des ports lointains, pour découvrir d'autres peuples de cultures différentes de la sienne. Lorsqu'il avait quartier libre, il fréquentait les plages proches de son campement, notamment une ; nommée

Sablette. Cette belle longue plage était située à l'ouest de la ville de Mostaganem et offrait tant d'espace qu'elle semblait toujours déserte. La région était réputée renfermer de nombreuses plages, plus belles les unes que les autres, surtout sur le littoral est de Mostaganem jusqu'à l'embouchure de l'Oued Chlef et au-delà. Ces plages se prolongent en criques abritant des grèves de galets et de boisés longeant la route mythique vers l'est. Un délice pour les yeux et un baume pour le cœur d'un jeune homme en service confiné. Les plaines de cette région, aujourd'hui riches en productions de fruits, furent jadis le terroir d'une production de vin mythique : le Dahra. Le savoir-faire de la production vinicole a été démoli depuis les années postindépendance du pays sans planification de cultures de remplacement de valeur ajoutée. Ce secteur a été saboté, de manière préméditée, pour une fierté que la raison ne connait pas. Les terres agricoles ont subi la confiscation, dans un premier temps, puis l'abandon par ses travailleurs. Elles ont été bradées dans un système clientéliste digne des époques médiévales. Idir revoyait ses montagnes rocailleuses, avec un sol ingrat, où son peuple s'usait à gratter sa terre pauvre pour en tirer une quelconque subsistance. Ces contrées étaient, jadis, le grenier de l'Europe. Les libres Amazighs qui chevauchaient ces plaines ont subi tant d'invasions et de razzias venant par voie maritime ou terrestre à cause des richesses de

ces terres fertiles. Les peuples qui n'ont pu s'assimiler ou courber l'échine sous la pression du conquérant se sont retirés sur les montagnes à l'image des monts du Chenoua à quelques encablures à l'est de Mostaganem, au-delà de Ténès.
Trois mois après son entrée en poste, dans son campement, Idir en a appris beaucoup sur la vie et l'art du compromis. Après une première castration à son arrivée pour ne jamais discuter les ordres, il en a subi d'autres qui l'ont mis à terre à plus d'une fois, mais il fallait être résilient et se relever pour ne pas sombrer dans la dépression. Il lui est arrivé de voir l'ordinaire des fantassins détourné par les mieux nantis dans la hiérarchie, sans scrupule. Heureusement que tout le monde n'est pas fait de la même mouture souillée pour tenter de redresser la situation. Idir était au moins en bonne forme physique, car il faisait beaucoup d'exercice et l'ordinaire étant chiche, ça lui permettait de contrôler son poids corporel. Il aimait particulièrement le parcours du combattant avec ses obstacles. Il gardait l'agilité du montagnard qui avance à pas de course en sautant d'une roche à l'autre tel un primate. Tout le monde n'aimait pas ce parcours qui semblait être un obstacle infranchissable. Il se rappelle la fois où dans un rassemblement au point de départ du parcours, l'instructeur avait appelé à des volontaires pour grimper l'échelle de corde que beaucoup

redoutaient. Comme aucun volontaire n'a daigné avancer, l'instructeur d'un air sévère a pointé du doigt un jeune fantassin dans le tas, au hasard. À peine la vingtaine, le pauvre jeune tremblait comme une feuille. N'ayant pas encore subi d'entrainement, il a été poussé sur l'échelle de force, sans aucune compassion. Arrivé en haut de l'échelle, le grimpeur devait exécuter une pirouette de trois cent soixante degrés, tenir l'échelle de corde un instant avant de se lancer dans le vide pour amortir son atterrissage en bas des six mètres que comptait l'échelle. Rien de toute cette procédure ne s'est déroulé comme elle le devait. Dans sa rotation, affolé, le jeune a été emporté dans son inertie et a perdu sa prise sur l'échelle pour se voir tomber tel un sac de sable sur la plateforme cimentée. Il était recroquevillé sur lui-même, se tordant de douleur à tel point que tous les présents pensaient le jeune gravement atteint. L'instructeur dans un cri effarant lança un ordre à toute l'assistance pour qu'un autre volontaire s'exécutât, en ajoutant un commentaire disgracieux : « Allez ! Allez ! Au suivant. Un de mort et cent de retrouvés ». Idir était choqué par cette scène et les commentaires qui s'en suivirent. Il ne comprenait pas comment on pourrait cultiver le respect et le don de soi à la suite de tels propos démobilisateurs. Depuis cet évènement, Idir commença à douter du slogan « construire ensemble ».

Six mois plus tard, sa physique théorique commençait à déserter sa tête. L'ennui aidant, Idir sentait son cerveau se ramollir de jour en jour. Pour combattre l'oubli et l'oisiveté, il s'était constitué une petite bibliothèque pour se rafraichir les connaissances et se divertir pendant ses temps libres. Il était extrêmement désolé de voir autant de temps passé dans des activités sans lendemain, si ce n'est pour gérer le quotidien anodin. Il se répétait souvent à lui-même : « Tout ce temps ? J'aurais pu le mettre à profit pour tenter d'avancer mon expertise dans le phénomène de l'effondrement de la fonction d'onde dans le principe de superposition quantique. » Que pouvait-il faire d'autre ? Il se devait de patienter en se dépêtrant dans les tâches journalières.

La vie en communauté crée toutes sortes de vices qui guettent surtout les plus jeunes dans le campement. Certains étaient arrivés plus purs que des saints, mais ils n'ont pas pu résister à la tentation d'explorer le côté sombre de la vie. En bout de parcours, ils sont repartis imprégnés de vices qu'ils n'auraient jamais pensé avoir. Ils s'adonnaient, avec excès, à la cigarette et d'autres sortes d'herbes illicites ou aux boissons alcoolisées. Il y en avait qui enjambaient souvent le mur de l'enceinte du campement pour aller s'approvisionner et se divertir dans le village voisin. Souvent, ils revenaient tard dans la nuit sous de virtuels cieux enjoués. Il y en a qui s'étaient fait

pincer pour le payer cher au cachot avec des corvées à ne plus en finir. Ce que déplorait Idir c'est qu'il y avait un manque flagrant de pédagogie préventive qui aurait sauvé plus d'un. Idir revoit le souvenir de ce jeune de son village, réputé sans problème, bien rangé et appliqué qui a fini par tomber dans la décadence sous l'influence de mauvaises fréquentations. À l'issue de l'année de service, il était devenu fumeur et buveur d'alcool à tel point qu'il ne pouvait pas se passer, ne serait-ce qu'une journée, d'être en état d'ébriété. Il avait sombré dans l'ivresse et la déchéance, abandonnant travail et maison, grugeant le peu de ressources qu'il soutirait à sa pauvre mère. Plus tard, l'alcool ne suffisait plus à l'enivrer assez, alors il s'était trouvé de nouvelles fréquentations qui l'avaient initié aux psychotropes dont il abusait tentant d'atteindre un état d'ébriété plus élevé. Il avait fini par être retrouvé mort d'une surdose dans une rue en ville ; découverte macabre des éboueurs au petit matin. Lui et sa sœur étaient les deux enfants, en lesquels leur mère avait mis tant d'espoir ; surtout lui, le garçon.

Beaucoup de ces jeunes abandonnent les bancs de l'école pour se retrouver dans la rue sans aucune perspective ou de modèle constructif qui pourrait les inspirer. L'échec de l'école aidant, à défaut d'en faire d'eux des citoyens avisés et responsables, ils végètent jusqu'à l'âge du service obligatoire pour être projetés dans des milieux pour lesquels ils ne

sont pas préparés. Sous l'effet de mauvaises influences, les plus faibles de personnalité s'embourbent dans leur parcours de vie, cherchant des solutions miracles de facilité. L'étiolement du sens de l'effort, du mérite, des valeurs de travail et la pseudo-réussite facile de certains magnats de la société font perdre les repères aux jeunes générations. Les ragots appuyés par le ouï-dire, en circulation dans les médias sociaux, leur font miroiter un monde virtuel de l'au-delà des mers, prétendument, meilleur que celui dans lequel ils vivent. Les fantasmes qu'une bonne partie de ces jeunes s'imagine, dignes des fictions hollywoodiennes, exacerbent le déni du réel au détriment de l'imaginaire peint en rose : « Là-bas, c'est mieux qu'ici. »

Idir se rappelle qu'une fois, alors qu'il avait eu ses quartiers libres, il était parti, comme à l'accoutumée, au milieu de l'après-midi pour une escapade au bord de la mer. Il avait planifié de finir sa journée sur la plage et profiter d'un beau coucher de soleil. Il avait fait une bonne marche puis il s'était acheté un bon sandwich au foie de veau grillé, bien fumant et s'en était allé dans son coin habituel, généralement moins fréquenté. Il se délectait de son sandwich alors que le soleil entamait sa plongée inexorable à l'horizon. Le reflet doré de ses rayons miroitait sur la surface de l'eau calme. De petites vagues venaient se briser sur le sable. Cette nuit s'annonçait être sans lune donc une soirée idéale

pour l'observation des étoiles ; activité qu'Idir aimait particulièrement. Le soleil venait de disparaître derrière l'horizon tirant avec lui le voile nocturne d'est en ouest jusqu'au moment où les premières étoiles commençaient à poindre dans le firmament. La douceur inhabituelle de cette soirée d'automne le tentait pour la prolonger et profiter un peu plus longtemps du bord de l'eau et du ciel scintillant. Le spectacle ne tardait pas à commencer et Idir, dans l'extase, était allongé sur le sable entre quelques buissons épars. La voûte céleste s'offrait en exclusivité à lui sur cette plage déserte. Il avait encore deux heures avant que son taxi ne vienne le prendre à son rendez-vous, vers vingt-deux heures. Le trajet allait lui prendre moins de quarante-cinq minutes pour arriver au campement. « C'est bon ! Se disait-il, pour peu que j'arrive avant minuit » ; temps réglementaire qui lui était alloué pour ses quartiers libres. Pour l'instant, la plage était déserte et la nuit noire, à tel point qu'il n'était presque pas possible de distinguer les étoiles des quelques lumières de navires croisant à l'horizon. Il était plongé dans ses rêveries et ses observations de constellations lorsque, vers vingt et une heures et trente minutes, il entendit des chuchotements venant de sa droite dans la pénombre. Pour des raisons de sécurité, il s'était dissimulé un peu plus entre les buissons en retenant son souffle afin de ne pas faire de bruit. À un moment, il distingua la silhouette de deux jeunes hommes qui se tenaient

debout à la limite de l'eau en scrutant la mer vers l'ouest. De temps en temps, l'un d'eux allumait une lumière laser rouge pour balayer l'espace devant lui, comme pour signaler leur présence. Quelques minutes plus tard, Idir distingua une embarcation assez large et longue qui s'approchait des deux hommes. Cette fois-ci, ils se faisaient quelques signaux avec des petits spots lumineux en langage morse. Un des jeunes hommes s'adressait à l'autre en chuchotant, mais d'une voix assez audible pour qu'Idir, non loin de là, entendît la conversation. « C'est Kiki, il arrive avec le zodiac à la rame pour ne pas faire de bruit. Va chercher les bidons d'essence. Il ne faut pas perdre de temps, vite. » Le jeune homme partit en courant, patinant sur le sable, pour disparaître derrière la dune. Quelques minutes après, il revenait lourdement chargé de deux bidons pleins de carburant pour l'embarcation. Entre-temps, le jeune homme resté sur place continuait à guider Kiki avec son spot lumineux jusqu'au moment où il arrivât à son niveau et fit échouer l'embarcation sur le sable. Idir avait assisté à toute la scène, à plat ventre, essayant de contenir sa respiration et sa nervosité. Les deux compères dans des gestes furtifs avaient fini de charger les deux bidons d'essence. Kiki les attacha vers l'arrière, près du poste de commande du gouvernail. Kiki s'adressa à ses compagnons sur la plage et demanda avec nervosité :

« Où est la marchandise ?

- Pas de soucis, la marchandise est prête, je vais la chercher, rétorqua un des deux jeunes assistants. »

Idir était resté pantois devant le spectacle et commençait à comprendre qu'il assistait à l'œuvre d'une bande de trafiquants. Le jeune assistant disparu derrière la dune, une nouvelle fois, revenait en compagnie d'un groupe d'une dizaine de personnes marchant en file indienne. Il les exhortait à ne pas faire de bruit sinon ils pourraient tous avoir des problèmes. Idir assistait, impuissant, à ce feuilleton digne des films de gangsters. Il ne devait surtout pas se mêler de cette affaire tant il craignait pour sa sécurité. Les passagers, dont certains semblaient bouffis par des pseudo-gilets de sauvetage, prirent place un à un dans l'embarcation qu'on sentait fléchir sous le poids des clandestins. Kiki tendit deux rames à deux jeunes gaillards parmi les passagers et leur ordonna de ramer aussi vite qu'ils pouvaient. Les deux jeunes assistants disparurent derrière la dune et l'embarcation s'éloigna doucement, mais sûrement du rivage jusqu'à ce qu'Idir n'ait pu la distinguer. Elle devait être à cinq cents mètres du rivage quand Kiki mit le moteur en marche pour entamer sa traversée. Idir entendait au loin le moteur ronronner et s'estomper à mesure que l'embarcation s'éloignait vers sa destination ; certainement les côtes de l'Espagne qui ne sont qu'à peine deux-cents kilomètres de cette plage vers le nord-ouest. Idir était à environ

quinze minutes de son rendez-vous. Il inspira profondément et se calma pour reprendre ses esprits de toute cette saga rocambolesque. Il venait d'assister à une scène réelle qu'il avait coutume de lire dans les réseaux sociaux, laquelle lui paraissait lointaine et fictive, de cette jeunesse qui se lance sur les flots de la mer par désespoir, sans garantie de lendemain. Ces passagers devaient sacrifier leurs économies pour s'acheter une place sur un rafiot d'allure douteuse. Venaient-ils de se payer un billet vers un monde qu'ils croient meilleur ou vers une mort certaine ? Les voilà sur le point de négocier une bifurcation dans le cours de leur vie. Dans sa propre boîte, chacun allait-il être un chat vivant, mort ou mort et vivant au moment où un observateur constata leur état ?
La plage redevenait silencieuse et déserte. Idir se mit debout, essuya le sable sur ses vêtements, ses mains et sa tête. Il se dirigea vers son lieu de rendez-vous et prit le taxi qui le conduisit à son campement. Tout le long du trajet, Idir songeur tentait d'imaginer le sort de ces jeunes gens à son réveil le lendemain.
Au rassemblement du matin, il y eut trois absents dans la compagnie. Rares les fois où des fantassins manquaient à l'appel. Idir ne manqua pas de penser à la scène dont il avait été témoin la veille sur la plage. Ces trois personnes manquantes étaient-elles parmi les passagers du rafiot ? Si oui, qu'advint-il d'elles ? Se demandait-il. Les deux jours qui

suivirent, Idir était complètement retourné. Il n'était pas dans son élément et au moindre écart de langage il s'accrochait avec son interlocuteur. Il avait vu cette scène bouleversante et il ne savait pas quoi faire. Son éthique lui commandait de dénoncer l'acte, mais sa raison le lui interdisait sachant que ces malfaiteurs pourraient avoir des relations avec des ripoux de la région qui pourraient lui faire porter le chapeau à la place des vrais coupables. Sinon comment pouvaient-ils s'adonner à ce commerce sans se faire repérer ? Il était quasi impossible que toutes ces manœuvres puissent passer inaperçues. Il avait conclu que pour l'heure il se devait de garder le silence à ce sujet. Deux jours passèrent sans que les déserteurs donnassent signe de vie. Ils ont disparu dans la nature, sans laisser de traces. Au troisième jour de leur disparition, Idir s'affairait au secrétariat du commandement, lorsque deux gendarmes s'étaient pointés pour rapporter des nouvelles. Idir les salua et les pria d'entrer au secrétariat.

« Bonjour, nous avons des nouvelles à propos du signalement que vous nous aviez fait au sujet de trois fantassins manquants des effectifs de la compagnie. Informa le premier gendarme-enquêteur.

- Bonjour ! messieurs, veuillez entrer, prenez un siège, je vous en prie. Aujourd'hui, je suis l'officier par intérim. Quels

développements avez-vous au sujet de l'affaire ?

- Nous aurions retrouvé un des déserteurs au bord de la plage.
- Alors l'avez-vous arrêté ? Est-il en santé ?
- Non, nous pensons avoir retrouvé un parmi les trois, rejeté par la mer, noyé.
- Au nom de Dieux ! Qu'il repose en paix ! Qu'est-ce qui est arrivé ? S'est-il noyé en se baignant ?
- Non, nous pensons qu'ils ont tenté de faire une virée en Espagne et leur embarcation a dû sombrer en pleine mer.
- Quelle est la procédure dans ce cas ? Je transmettrai votre rapport au commandant dès son retour.
- Il faudra boucler l'enquête dans un premier temps. Il faudra identifier le cadavre dans tous les cas. Mais les photos ne laissent aucun doute sur l'identité du corps retrouvé.
- Qu'en est-il des deux autres ? Y a-t-il espoir qu'ils soient en vie ?
- Les garde-côtes continuent leurs recherches pour voir s'il n'y aurait pas d'autres cadavres à repêcher. Mais nous craignons que tous les passagers aient péri. Nous vous tiendrons au courant dès que nous aurons du nouveau sur les deux autres.

- D’accord, d’accord, informez-nous dès que vous aurez des nouvelles. Merci, au revoir.
- Au revoir. »

Les enquêteurs prirent congé d’Idir qui les raccompagna à leur véhicule.

Un lourd silence était tombé dans le bureau, laissant Idir et ses collègues ébahis. La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre, dans le campement. Très vite, les copains des trois déserteurs furent informés de la catastrophe qui venait de frapper ces malheureux. Discrètement, Idir approcha Ali, le copain du défunt pour le questionner. Il le prit dans sa chambre et l’interrogea en tentant de lui tirer les vers du nez.

Étant donné les circonstances, Idir mit Ali le plus à l’aise possible et il commença la discussion en s’adressant à lui calmement.

« Alors ? Comment te sens-tu après ce gâchis ?

- Oui, c’est un gâchis, répondit Ali.
- Qu’est-ce qui les a pris à entreprendre cette aventure ? Ont-ils perdu la tête ? Nom de Dieu ! commenta Idir.
- Oui, c’est vrai, mais je n’en sais pas plus.
- Ali, n’aie pas peur et réponds-moi en toute confiance. Cette discussion restera entre toi et moi. Je ne rapporterai rien à l’administration. Je veux juste comprendre et s’il y en a d’autres qui se préparent,

j'aimerais intervenir pour les en empêcher et leur éviter des risques inutiles.

- Je ne sais pas ce qui leur a trotté dans la tête. Cela fait très longtemps qu'ils avaient ce projet dans leur besace. Ils cogitaient l'idée depuis plusieurs semaines. Je crois qu'ils étaient déjà partis, dans leur esprit. J'ai essayé de les raisonner et de les amener à reconsidérer leurs options et ils m'ont répondu qu'ils étaient déjà morts dans la vie d'ici. Ils voulaient tenter leur chance comme tant d'autres qui l'avaient essayé et qui ont réussi le pari. Le jour de leur départ, ils ont enjambé le mur de l'enceinte peu après la fin de la journée de travail vers dix-huit heures. J'avais tellement espéré que leur passeur ne se présente pas. Mais, comme on dit chez nous, leur pain était épuisé ici, il fallait aller le chercher ailleurs.
- Qui était leur contact dans le circuit qu'ils ont emprunté pour dénicher une place de passage ? ajouta Idir. »

Ali, hésitant un moment, baisse les yeux puis répond :

« Je ne sais pas.

- Tu n'as vraiment rien à craindre, Ali. De toutes les façons, ce réseau est tellement populaire qu'il n'est un secret pour personne. Sauf pour moi qui suis sur la marge, ajouta Idir avec un sourire navré.

- En fait, ces réseaux sont bien connus dans les grandes villes. Si tu vas dans le quartier du change parallèle, tu trouveras ceux qui transigent avec les passages comme pour les devises. Ces derniers temps, les copains parlaient d'un café à Mostaganem, dit Café-du-Passager. Il y a là un personnage qui s'appelle Boubaltou. Il serait le démarcheur qui les aurait pris sous son aile pour la traversée. Si tu demandes combien coûte une virée de pêche pour le plaisir, ils engageront la discussion avec toi. »

Ali s'arrête de parler, le regard perdu dans le néant pour ajouter :

« Désolé, je suis anéanti par la mauvaise nouvelle et mon corps va me lâcher. Je vais prendre congé de toi si tu me le permets.

- Merci Ali. Oui, tu devrais aller te reposer. Je vais essayer de t'avoir une permission de quelques jours pour te permettre de te changer les idées après toutes ces émotions.
- Bonne soirée. » Conclut Ali avant de se retirer dans ses quartiers.

Deux jours après que le corps ait été retrouvé sur la plage, les gendarmes étaient repassés pour informer qu'ils avaient retrouvé les deux autres cadavres et qu'ils seraient identifiables malgré un début de décomposition des corps repêchés. Entre-temps, Idir avait fait rapport au commandement

qui avait immédiatement déclenché une opération de renforcement de la sécurité autour de l'enceinte du campement ; les gardes avaient été renforcées et les patrouilles de surveillance avaient été plus fréquentes.
Comme pour toutes les questions relatives à la conscription, la gendarmerie est l'organe de contact chargé de la communication avec les populations civiles. C'est donc à eux qu'incombait la tâche d'informer les familles des victimes en temps opportun. Idir imaginait la détresse et la douleur dans lesquelles les familles des victimes seraient plongées lorsqu'elles auront été informées du décès de leurs enfants.
Durant les mois qui suivirent l'évènement des trois déserteurs, Idir était profondément affecté par la tragique disparition de ces jeunes gens. Tranquillement, la routine quotidienne d'Idir avait pris le dessus et la monotonie s'installa de nouveau. Les jours s'égrenaient un à un et le voilà rendu au terme de son service obligatoire. Il avait de la peine à croire qu'il s'apprêtait à la quille dans vingt-quatre heures. La passation des consignes était déjà faite depuis quelques jours. Il assistait son remplaçant en lui prodiguant une formation. Quand il croisait ses amis et ses collègues, ils le félicitaient et lui souhaitaient bonne chance. La dernière nuit au campement fut fébrile ; il avait de la peine à fermer l'œil. Il appréhendait de nouveau de se retrouver dans sa vie de civil sans occupation. Idir avait

toujours eu peur de l'ennui, du vide, lui, qui ne se souvenait pas être resté un jour sans occupation.

Les réalités de la vie

Le voilà de retour dans son village après un an de vie restrictive. Sa première nuit d'homme libéré d'un engagement physique et moral d'une année, Idir l'avait étirée jusqu'à tard en matinée du lendemain, en trainant la patte au lit. Il voulait prendre le temps et ne répondre à aucun ordre pour quelques jours, au moins. Il s'était plongé dans ses pensées pour tenter d'esquisser un plan clair quant à la suite à donner pour sa vie professionnelle qui semblait se profiler dans un horizon brumeux. Pour le moment, il avait planifié de prendre quelques jours de repos pour expulser la fatigue et le stress qu'il avait accumulés au campement. Très vite, comme à son habitude, il s'était armé de sa volonté légendaire et s'était résolu à lancer quelques lignes à l'eau. Il voulait identifier quelques opportunités d'emploi dont il pourrait tirer satisfaction. « Il ne faut pas se précipiter et bien cibler l'employeur », se disait-il. Son vœu était de verser dans la recherche

fondamentale afin de poursuivre ses ambitions. Pour donner les meilleures chances de réussite à sa démarche, il avait scrupuleusement travaillé son résumé. Il avait cherché conseil auprès de ses amis les plus expérimentés, il s'était documenté dans les publications spécialisées et avait entrepris quelques actions pour déposer des demandes d'emploi auprès d'employeurs potentiels. Durant la longue attente qui avait suivi l'envoi de ses demandes, il s'était consacré au travail des champs afin de profiter de son temps disponible. Il voulait rester actif pour ne pas perdre l'enthousiasme et l'élan suscités par ce nouveau chapitre de sa vie. Pendant cette période d'infortune à trouver un emploi dans l'immédiat, il ne détesta pas le ralentissement de son rythme de vie. Même si cette situation était inconfortable et préoccupante, elle lui permettait de renouer avec la nature et lui faire remonter à la surface les agréables souvenirs des beaux moments vécus jadis.

Les brebis et les chèvres de la montagne ne pouvaient pas le faire vivre et il commençait à être exaspéré de dépendre de sa famille. Il fallait agir et bousculer le destin afin de lui infléchir un court plus favorable à sa condition. Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis son retour à la maison sans qu'aucune occasion ne se pointât à l'horizon. Il avait fait la tournée des sociétés et organismes auxquels il avait transmis son résumé. À deux universités où il avait pu obtenir audience auprès des directeurs de

départements, il obtint la même réponse. Le jour de son rendez-vous à l'une de ces entrevues, Idir s'était bien préparé, décidé à faire bonne impression. Ce jour-là, il s'était mis sur son trente-et-un et partit pour arriver à l'heure au secrétariat de l'université. En entrant dans le bureau, la secrétaire se leva de sa chaise et s'adressa à Idir pour lui proposer son aide.

« Puis-je vous être utile ?

- Bonjour madame, je suis Idir, j'ai rendez-vous avec le directeur de département, à dix heures.
- Ah oui, bonjour monsieur. Je vais voir sa disponibilité et je vous reviens. »

La secrétaire ouvrit la porte du bureau adjacent et disparaissait pour quelques minutes. Idir espérait que son rendez-vous ne soit pas annulé. Et revoilà la secrétaire qui revint et s'adressa à lui.

« Monsieur le directeur de département vient d'avoir un imprévu de dernière minute et il n'est pas certain de vous recevoir aujourd'hui. Vous devriez revenir demain à la même heure pour un nouveau rendez-vous.

- Je suis désolé pour ce contretemps, rétorque Idir avant de continuer. Est-ce qu'on garde la même heure ?
- Oui à la même heure, rétorque la secrétaire.
- Sans faute, j'y serai demain à la même heure. Au revoir et merci.
- Au revoir, lui répond la secrétaire. »

Idir prit congé et sortit du secrétariat. Il fut très déçu de cette première tournure, mais il se consolait en pensant que les imprévus faisaient partie du cours des choses. Il se répétait qu'à l'impossible, nul n'est tenu, surtout envers un jeune, comme lui, qui demandait audience sans recommandation. Il géra son impatience et il se promit de revenir le lendemain ; il n'était pas à un voyage près !
Le lendemain, Idir se prépara mentalement et reprit le chemin de la ville pour arriver à l'université après une heure et demie de voyage en autobus public. Il s'arrangea pour arriver un peu avant l'heure du rendez-vous. Il entra au secrétariat du département et la même secrétaire se tenait à son bureau s'affairant à trier des papiers. Elle leva les yeux et s'adressa à lui :

« Que puis-je faire pour vous ?

- Bonjour, je suis Idir, je devais avoir une rencontre avec le directeur de département hier, mais mon rendez-vous a été annulé et reporté à aujourd'hui.
- Patientez, je vais voir sa disponibilité. »

Comme pour la veille, elle disparaissait derrière la porte du bureau adjacent, mais elle avait omis de tirer la porte derrière elle. Elle s'adressait à une personne qu'Idir ne voyait pas, qu'il soupçonnait d'être le directeur de département. Idir entendait l'échange entre la secrétaire et la personne non identifiée dans le bureau. Il entend :

« C'est le monsieur d'hier qui est revenu concernant sa demande, dit la secrétaire.

- Encore lui ? Répond la voix anonyme, d'un air exaspéré. Dis-lui de revenir demain. »

Idir avait entendu la réponse du directeur à la secrétaire qui ressortait du bureau. Sans se douter qu'Idir ait pu entendre sa conversation, elle lui lança d'un air imperturbable :

« Monsieur le directeur de département ne pourra pas vous voir aujourd'hui, car il attend une délégation des autorités locales. Revenez demain.

- Demain à la même heure ? J'espère qu'il sera disponible.
- Oui à la même heure, répond-elle. Je ne sais pas pour sa disponibilité. »

Idir la quitta secoué. Il sentait son cerveau culbuter dans sa boîte crânienne. Il ne comprenait pas comment des personnes du niveau de directeur de département d'université pouvaient mentir à un tel point et user de faux-fuyants pour essayer de décourager les citoyens dans leurs démarches légitimes et normales. Idir ne comprenait pas pourquoi il fallait tout un stratagème pour éviter un rendez-vous fixé et entendu d'avance. Il devinait déjà l'issue très probable de sa demande. Il sentait qu'une chaleur intense gagnait son visage. Sa tête tournait comme dans un manège et sa vision s'embrouillait. Tout se bousculait dans ses méninges : la réception de la secrétaire qui feignit

de ne pas le reconnaitre alors qu'il l'avait rencontrée la veille, la conversation qu'il venait d'entendre, malgré lui, derrière la porte, en plus de la mascarade du report de la deuxième rencontre pour des raisons fictives empreintes de mensonges grotesques. Il déambula dans les rues de la ville et perdit la notion d'orientation. Sur son chemin, sa sacoche d'étudiant en main, il arriva sur un passage pour piétons où il s'engagea lorsqu'une voiture le rata de justesse. Machinalement, Idir leva la main comme pour protester auprès du conducteur et lui signifier qu'il était prioritaire dans ce passage pour piétons. Le chauffard qui chevauchait une voiture de luxe s'arrêta net, la porte côté chauffeur s'ouvrit pour laisser émerger un individu enragé, lançant des injures pour traiter Idir « d'étudiant à la noix ». Plus tard, Idir l'identifia comme un homme public influent. Il s'en fallait de peu pour que ce personnage revienne en marche arrière pour l'écraser tant il était arrogant. À ce moment précis, Idir sentit l'oppression et le mépris que le petit peuple pouvait subir sous cette classe d'individus qui se croit tout permis. Cette classe de privilégiés, introduits dans les hautes sphères de l'administration, le fit penser aux magnats qui ont la ferme conviction de leur supériorité sur la population ordinaire. Idir se demandait comment on pouvait espérer quelque chose de constructif de cette catégorie de gens pour bâtir une société égalitaire et développée. Ces privilégiés ont tout,

tout de suite et sans effort à travers un réseau clientéliste acquis à eux et entretenu par eux. Cet évènement frustrant s'ajouta à ceux vécus ce matin-là à l'université pour le terrasser davantage. Pour l'espace d'un instant, son cerveau se vida, ses oreilles bourdonnaient et son regard se perdit dans le néant. Il devait rapidement se reprendre et remettre de l'ordre dans son esprit. Lui qui en avait connu d'autres devait se ressaisir et mettre ses priorités au bon endroit. Son plan était de rentrer à la maison, réfléchir à la stratégie de la rencontre hypothétique et les options alternatives pour le lendemain. Las de ces retournements, il prit l'autobus et sombra dans un sommeil profond pendant l'heure et demie que dura le voyage. Durant son sommeil, il rêvait d'être tombé dans un trou sans fond. Dans sa chute infinie, il voyait défiler les monstres des légendes qu'il avait lues ou écoutées dans son enfance. Il criait, mais il était inaudible par son entourage. Il se demandait s'il ne criait pas dans son sommeil, au milieu des passagers de l'autobus. En se réveillant, il s'était senti un peu mieux ; la sieste qu'il venait de faire l'avait soulagé. Il commença à penser au lendemain et il se disait tout bas dans sa pensée : « demain, je rencontrerai le directeur de département à l'université, même si je devrais lui forcer la porte. » Idir avait compris qu'on voulait le décourager et le dissuader de se présenter au rendez-vous. Mais il

était hors de question pour lui d'abandonner ; il ne devait pas baisser les bras.
Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil, Idir s'était présenté au secrétariat à la même heure pour sa rencontre. Cette fois-ci, la secrétaire avait évité de faire mine de ne pas le reconnaitre. Elle s'adressa à lui en premier :

« Bonjour monsieur, je vais voir si monsieur le directeur de département est disponible.

- Bonjour madame, j'espère que monsieur le directeur de département a eu tout le temps nécessaire pour régler ses affaires urgentes et qu'il sera assez charitable pour me consacrer quelques minutes de son précieux temps ? » a lancé Idir d'un ton sarcastique.

Au point où il en était, il n'avait rien à perdre. Il croyait connaitre déjà la réponse à sa demande, mais il voulait absolument avoir une réponse officielle. La secrétaire entra dans le bureau adjacent et en ressortit au bout de quelques minutes.

« Monsieur le directeur de département va vous recevoir. Veuillez vous asseoir et patientez.

- Merci madame. »

« Enfin, il daigne bien me recevoir », se dit Idir en son for intérieur. Malgré cette petite victoire, il ne voulait pas trop se réjouir avant de rencontrer le

directeur de département, car les administrateurs trouvent toujours de bonnes raisons, que la raison ne connait pas, pour annuler des rencontres. Il s'assit et attendit qu'on l'appelât. Il patienta une heure sans que rien ne se passât, alors il apostropha la secrétaire.

« Ça fait une heure que j'attends, sauriez-vous quand monsieur le directeur de département sera disponible pour me voir ?

- Je ne sais pas, monsieur. Je vous ferai signe lorsqu'il sera le temps de vous recevoir, car monsieur le directeur de département est une personne très occupée.
- Merci de me le rappeler, lui rétorque Idir. »

Il prend son mal en patience bien que deux heures se soient écoulées depuis l'heure de son rendez-vous prévu. Il était plongé dans ses rêveries lorsque l'interphone retentit, la secrétaire prit le combiné et répondit. « Oui, monsieur. Tout de suite, monsieur. » Elle déposa le combiné et se tourna vers Idir. « Monsieur le directeur de département va vous recevoir, veuillez me suivre. »

Idir se leva et la suivit. Elle poussa la porte du bureau adjacent et le pria d'entrer. Le directeur de département avait un grand bureau bien meublé. Il y avait des rangées de documents empilés dans un état de désordre. Idir avait enfin compris, ironiquement, pourquoi monsieur le directeur de

département était un homme occupé. Il s'adressa au fonctionnaire :

« Bonjour monsieur le directeur de département.

- Bonjour, monsieur Idir, que me vaut-il l'honneur ?
- Je vous avais transmis mon résumé, dont voici une copie que je vous laisse, pour un poste au sein de votre département. Je détiens un diplôme d'études supérieures en physique théorique. J'ai obtenu mon diplôme avec mention et félicitations du jury. Je viens de finir mon service national. Je suis un travailleur consciencieux et acharné. Je pense pouvoir apporter un plus à votre équipe de chercheurs.
- Monsieur Idir, je vous remercie pour votre présentation, mais ça ne se passe pas tout à fait de la sorte dans notre département. Avant d'être admis dans l'équipe de recherche, il faut passer par l'enseignement. De plus, vous êtes détenteur d'un diplôme de premier cycle alors que le requis minimum pour nos employés est le diplôme de deuxième cycle. Il vous faudra, donc, d'abord, compléter un diplôme de deuxième ou troisième cycle et revenir pour postuler à un poste potentiel. »

Idir avait tout compris ; il fallait être référé par une connaissance bien connectée à ce fonctionnaire ou un de ses supérieurs pour accéder à un poste. Idir connaissait des personnes dans son entourage, dont le niveau était similaire au sien, qui avaient des postes dans des départements équivalents. Cette réponse n'avait rien de surprenant pour Idir. Étrangement, il n'était pas déçu, car probablement, il était averti la veille, lorsqu'il était arrivé au bout de son raisonnement et avait conclu que le directeur de département cherchait des faux-fuyants pour s'en débarrasser.

Tous les citoyens ne sont pas classés sous le même standard. Le référentiel est à géométrie variable pour les classes sociales. L'écart entre les classes de citoyens s'est creusé tout au long des générations et l'époque d'Idir est frappée de plein fouet par le fléau du changement.

Sa tournée de suivi auprès de certaines autres entreprises qu'il avait contactées s'était soldée par le même verdict à l'image de cette rencontre qu'il avait eue avec un cadre des ressources humaines d'un centre de recherche et développement en science des matériaux. Le jour de son rendez-vous était planifié deux semaines à l'avance. Il devait se déplacer dans la capitale, car les grands centres de recherche sont tous localisés dans les grands centres urbains. Pour être à l'heure sur les lieux de la rencontre, il avait planifié de voyager la veille et de passer la nuit dans un hôtel. Dans ces conditions,

il serait sur place et ça lui permettrait d'éviter le risque de ne pas y être à l'heure prévue. Autrement dit, il ne pouvait pas courir le risque de se retrouver dans un bouchon de circulation et manquer son rendez-vous. Idir faisait défiler le film de cette situation étriquée et se disait : « Les déplacements à la capitale sont devenus très difficiles. Le réseau routier se sature de plus en plus, avec un nombre de véhicules qui explose de manière exponentielle. Les conditions routières donnent l'impression que tous les citoyens sont propriétaires d'un véhicule, alors que le taux de chômage atteint des niveaux inégalés. Les universités produisent un très grand nombre de diplômés toutes filières confondues alors que le marché de l'emploi peine à absorber une petite partie de l'offre. Les débouchés se restreignent à des emplois précaires, peu rémunérés, que tous les jeunes fuient. Par manque de valorisation du travail, le système est rouillé et n'offre guère d'options qui répondent aux aspirations des chercheurs d'emploi. Les jeunes populations, notamment, ne se soucient guère des besoins de base qui leur sont acquis, car ils n'ont jamais eu à, réellement, se coucher le ventre vide. Alors, ils naissent avec le souci de combler les besoins de luxe. Pour y arriver, les populations ont eu recours à l'exode rural. Elles se sont en majorité retrouvées parquées dans les villes et ont vite oublié la vie rurale simple pour s'accommoder aux nouvelles contraintes artificielles de la vie citadine. » Cette

réflexion rappelait à Idir ses lectures de l'œuvre écrite par Ibn Khaldoun, dont les travaux réalisés au XIVe siècle faisaient de lui un précurseur de génie de plusieurs disciplines des sciences. Ces descriptions paraissaient étrangement similaires au vécu quotidien dans l'environnement d'Idir. Il se rappelait du passage étonnant : « Dans les grandes agglomérations, les gens vivent les uns sur les autres. Ils se battent pour l'espace et l'air, en haut comme en bas, et pour la protection de leurs façades. Les propriétaires redoutent, pour leurs murs, tout empiétement des voisins et, sauf autorisation légale, le leur interdisent. Ils ont des litiges concernant le droit de passage, l'écoulement des eaux et les égouts. Les maisons sont tellement serrées qu'il y a souvent des histoires de murs, de solives ou de gouttières. L'un se plaint du mur mitoyen, dont il redoute la chute : il fait appel à un expert pour forcer son voisin à l'abattre. L'autre est copropriétaire d'une maison ou d'une cour, dont il demande la division, pour en assurer l'entretien. Et bien d'autres difficultés de ce genre. » Au-delà de son périmètre immédiat, la cité a contaminé la campagne où les mêmes comportements pervers s'observent, là où les gens se connaissent.
Idir venait d'arriver dans l'hôtel modeste, où bon nombre de personnes de son village résidaient, pour passer la nuit jusqu'au lendemain, jour de sa rencontre. Heureusement que le centre de recherche n'était pas loin de son gîte pour lui

permettre de s’y rendre à pied. Il n’aurait pas besoin de dépenser d’autres sommes pour sa locomotion urbaine. Au petit matin, il a été réveillé par le tumulte créé par les personnes matinales qui devaient entamer leur journée de labeur. Idir pensait que : « Ces personnes vivent cinq jours par semaine loin de leurs familles, à l’écart. Ils mènent une vie similaire à celle des anciennes générations d’émigrés, exilées à l’étranger pour gagner leur subsistance dans des conditions très difficiles. Ces géniteurs-soutiens de famille ne voient pas grandir leurs enfants, pour ceux qui en ont. Dans le cas des moins fortunés, ils reviennent dans leur foyer familial en fin de semaine ou pour les congés lointains, tels des intrus perturbant la routine familiale. Leurs enfants n’ont même pas le temps de s’habituer à leur présence qu’ils sont déjà repartis pour un autre cycle d’absence. Quelle vie mouvementée pour tous ces gens dont les valeurs sont en voie de disparition ! » L’heure était avancée lorsqu’Idir sortit de sa torpeur et ses réflexions. Il était temps pour lui de se préparer à partir pour son rendez-vous. Il lui fallait une demi-heure de marche pour arriver à l’adresse indiquée pour sa rencontre. Arrivé à l’endroit de l’entrevue, il entra par le portail principal situé sur une grande artère en pente de la capitale. Le gardien le questionna et Idir donna l’information nécessaire à son identification. Il venait d’être informé qu’il devait rencontrer le responsable des ressources humaines. Il s’engagea

dans l'enceinte et traversa les corridors en fantasmant sur un potentiel recrutement. Il se voyait bien dans ce centre de recherche et développement où il pourrait mettre à profit ses connaissances, son intelligence et sa volonté d'accomplir d'importantes réalisations dans son pays ; pour son pays. Il était neuf heures quarante-cinq minutes du matin lorsqu'Idir arriva au troisième étage, le palier où logeait le bureau des ressources humaines. Il frappa à une porte vitrée et il la poussa pour se retrouver en face d'une secrétaire, assise en face d'un écran d'ordinateur. Elle leva les yeux nonchalamment et continua à mâcher son chewing-gum en faisant des cliquetis avec sa bouche ouverte. Elle dévisagea Idir et l'analysa et lui mit une étiquette de campagnard malgré le bel habit qu'il s'était forcé à porter. Idir prit un instant pour réaliser qu'elle continuait à le dévisager sans dire un mot. Il finit par briser la glace et s'adresser à elle courtoisement :
« Bonjour madame, je suis Idir et j'ai rendez-vous avec le responsable des ressources humaines. » Sans lui répondre, elle souleva le combiné de téléphone et s'adressa à la personne à l'écoute : « C'est votre rendez-vous qui est arrivé » puis elle écouta la réponse qu'Idir avait devinée sans entendre l'interlocuteur à l'autre bout. Elle s'adressa à lui avec une indolence déconcertante. « Asseyez-vous sur la chaise et attendez. » Elle s'est

alors remise à sa besogne ignorant sa présence à quelques mètres d'elle.

Idir prit place sur une chaise et commença à turbiner ses pensées dans sa tête : « Quel est ce monde de robots où je suis, se disait-il ? Ces gens ne savent-ils pas dire bonjour ? Ne peuvent-ils pas se dérider le front un instant ? » Il attendit une heure avant que le téléphone de la secrétaire sonnât. Elle décrocha ; elle écouta ; elle raccrocha ; elle s'adressa à Idir avec la même moue que la première fois :

« Vous pouvez entrer, dit-elle.

- Merci, dit Idir. »

Il la regarda et la salua courtoisement en affichant un léger sourire au coin de la lèvre. Il frappa à la porte du bureau adjacent et poussa la porte devant lui. Il arriva dans un grand bureau où se trouvait le responsable des ressources humaines. Celui-ci se leva de sa chaise de bureau et vint serrer la main d'Idir en le saluant. « Bonjour monsieur Idir. Désolé pour le retard à vous recevoir. Prenez place. » Il montra à Idir la chaise pour l'inviter à s'asseoir.

« Bonjour monsieur. Merci de me recevoir, répond Idir.

- Que puis-je faire pour vous ?
- Je vous avais transmis mon résumé pour un poste au sein de votre laboratoire. Voici une autre copie que je vous laisse. »

Idir lui tend la copie des deux pages de son curriculum vitae.

« Je suis détenteur d'un diplôme d'études supérieures en physique théorique. J'aimerais rejoindre le centre de recherche et développement des sciences des matériaux pour mettre à profit mes connaissances, ma curiosité et ma détermination et aider à réaliser les objectifs du laboratoire. Je viens de compléter mon service national et je suis disponible pour commencer le plus vite possible.

- Bien, bien, je vois que vous n'avez pas d'expérience et que vous avez entrepris de passer votre service national immédiatement après l'obtention de votre diplôme. Et il y a un petit souci avec cela.
- Quel genre de souci ? répondit Idir d'un air interloqué.
- Voyez-vous, monsieur Idir, vous avez juste un diplôme de premier cycle et nos chercheurs sont généralement détenteurs de diplômes de deuxième ou troisième cycle. De plus, vous n'avez pas d'expérience dans la vie active. Vous êtes un finissant de l'université, tout frais.
- Oui d'accord, mais je pourrais commencer un peu plus bas dans l'échelle. Vous avez

certainement des postes d’application pour des ingénieurs ou des techniciens.

- Oui, mais ces postes sont spécialisés et pratiques pour les ingénieurs et les techniciens, alors que votre spécialisation est théorique. Et entre la théorie et la pratique, il y a deux mondes à part entière. Vous pourriez considérer continuer vos études pour un niveau de deuxième ou troisième cycle. À partir de là, vous pourriez soumettre votre candidature une nouvelle fois. Je vous assure, c’est la meilleure option pour vous, croyez-moi. »

Idir essaya tant bien que mal de convaincre le responsable recruteur de la validité de sa candidature. Il lui expliqua qu’il avait une attitude constructive, qu’il était un travailleur acharné… Mais rien n’y fit. Au bout d’un moment, Idir sentait que ses roues patinaient dans le sable. Il décida alors de couper court aux marchandages. Il sentait un feu ardent qui le consumait dans son estomac. Il sait pertinemment que les places se créent et que le niveau n’est qu’un subterfuge pour bloquer les accès et réserver certains postes aux privilégiés, aux référés. Lui, Idir, est le fils de la campagne, ça se voyait au premier coup d’œil. La sélection naturelle des candidatures se faisait dans des bassins de décantation comme les départements des ressources humaines où les postulants sont triés sur des critères souvent obscurs. Les pratiques du

système qu'il venait de vivre sont calquées sur une organisation clanique qu'Ibn Khaldoun avait dénommée Assabiya. Chaque fonctionnaire est un roitelet dans son carré de sable autour duquel il bâtit une forteresse et une sphère d'influence qu'il s'assure de contrôler totalement.
Idir venait de subir un autre revers très douloureux. Il repensait de nouveau à certains écrits d'Ibn Khaldoun : « L'injustice ne peut être commise que par ceux qui échappent à la loi commune, ceux qui disposent de l'autorité et du pouvoir. » Dans l'esprit d'Idir, ce qu'il venait de vivre n'était qu'un reflet partiel de ce qui se tramait dans la société, au quotidien. Il prolongea sa pensée sur les injustices sociales qu'Ibn Khaldoun énumérait : « spéculer en matière foncière et commerciale ; prendre les biens d'autrui ou le faire travailler de force ; lui réclamer plus que son dû ou le soumettre à un impôt illégal ; ne pas respecter, de manière générale, les droits du peuple. » Plus encore, il insiste sur « les confiscations de propriétés, sur les impôts injustifiés et sur l'obligation des corvées, qui contribuent à réduire le surplus productif et à détruire la civilisation ». Idir venait de résumer le quotidien de toute une population dont il venait de fracasser la porte dès qu'il quitta les bancs de l'école.
Idir était en route vers sa montagne, atterré, broyant du noir tout le temps que son voyage avait duré. Il se disait que la ville ne semblait pas

l’accepter et qu’il n’était bon qu’à garder les chèvres et les brebis. Il avait, certes, un avant-goût de ces manigances, car il entendait des anecdotes çà et là, mais il n’avait jamais pensé que ceci pouvait lui arriver à ce point ; lui l’éternel optimiste. Toutefois, il se consolait dans ses pensées pour atténuer sa frustration, écumer sa colère et tenter d’envisager un plan alternatif. Il devait trouver un moyen pour travailler et subvenir à ses rudimentaires besoins pour subsister. Il ne pouvait pas continuer à vivre aux crochets de sa pauvre mère, comme une mauvaise herbe végétant à l’ombre. Sa mère s’était tant sacrifiée pour lui ; il lui fallait de l’aide, car elle n’en pouvait plus. La décision était prise ; il allait baisser ses attentes pour le moment et trouver un moyen de percevoir un salaire. Il décida d’aller tenter sa chance dans l’enseignement. Sans détester l’enseignement, il pensait qu’il serait beaucoup plus productif et inventif dans des domaines connexes à la physique théorique. Il se consolait sachant qu’il participerait, dans l’intérim, à la formation des citoyens de demain. Il était au moins quasi certain qu’il décrocherait un poste d’enseignement dans un lycée, car la demande est forte. Le seul problème était qu’il avait fait ses études en français alors que les candidats recherchés sont majoritairement pour des postes en arabe. « On verra, se disait-il, on traversera la rivière quand on y sera. » Chacune de ses réflexions pouvait faire l’objet de plusieurs chapitres d’un livre dans un sujet particulier.

Son voyage en autobus arrivait à son terme au bout de près de trois heures de route. « Terminus ! Tout le monde descend ! » criait le receveur de l'autocar. C'était le bout du trajet en haut de la montagne, mais il lui restait une quinzaine de kilomètres pour atteindre son village. À cette heure tardive de la journée, il était peu probable qu'il trouva un taxi clandestin quelconque qui le rapprocherait davantage de chez lui. Il entama son parcours d'un pas résolu, en compagnie d'autres personnes, descendues du bus. Comme pour se distraire le long du chemin, il passait en revue des évènements vécus ou envisagés pour le futur ; dans des scénarios, tantôt réels et tantôt virtuels. Par exemple, cette question de langue d'enseignement l'avait toujours interpelé. Le choix de la langue n'a jamais été discuté librement, en concertation avec la population concernée ; pour décider des solutions consensuelles bénéfiques à la société. Il ne comprenait pas pourquoi un étudiant faisait des études dans une langue pour se retrouver à l'université avec une autre pour laquelle il n'a pas été préparé. Idir a connu beaucoup de cas parmi ses camarades d'université qui étaient catapultés de façon brutale dans des cours en langue française. Ces pauvres étudiants avaient depuis toujours reçu leurs enseignements, dans les niveaux intermédiaires, en langue arabe sachant que leur première langue parlée est l'Amazigh. Ces étudiants déployaient des efforts incommensurables pour

assimiler la nouvelle langue. Ces efforts étaient autant d'énergie dépensée autrement qu'à apprendre la matière principale, pendant que des tentatives sont en cours pour remplacer le français par l'anglais. Idir s'imagina le capharnaüm inextricable dans lequel serait plongée la structure éducative déjà fortement éprouvée. Cette conduite en slalom a et continue de faire perdre un temps précieux à la société dans son développement. Idir se disait « pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Il faut occuper les esprits, leur donner des défis à digérer ; idéalement les amener à faire du sur place ». À un moment de son trajet, il arriva sur une portion escarpée du chemin ; elle était rocailleuse et en pente alors que le crépuscule commençait à s'installer. Il s'arrêta pour reprendre son souffle et entamer, avec énergie, cette portion du chemin. Il profita de l'arrêt pour observer la cime de la montagne fantomatique et oublia un moment le charabia qui trottait dans sa tête. En reprenant sa marche, l'envie lui est venue de fredonner quelques refrains de chanteurs qu'il affectionnait comme Slimane Azem, Lounès Matoub, Lounis Ait Menguellet et tant d'autres. Il se dit que « la poésie et la chanson aident à passer les moments difficiles comme celui que je viens de vivre dans mon voyage en quête d'emploi. Tout a été dit par les anciens », se répéta Idir. Les monuments de l'art comme ceux-là ont tout rapporté du terroir. La chanson de Lounis dénommée : « Nous les enfants d'Algérie »

en dit long sur la manière dont le peuple, surtout sa jeunesse, a toujours été balloté. Idir la fredonnait pendant sa marche « Nous les enfants d'Algérie, personne ne nous a manqués. Quand elle prend le bord (l'Algérie), nous voulons la rattraper. Ils veulent sa ruine, nous voulons sa prospérité. Nous sommes repus de la vie en montagnes russes. Il n'y a pas de pénurie, il y a tout ce qu'il faut. Tout va bien ! De quoi te plains-tu ? Pourquoi pleures-tu ainsi ? Que veux-tu ? Le verre ou la mosquée ? Loue le bon Dieu, applaudis et amuse-toi, rien ne te manque. Vis en paix ô fils d'Algérie. » Idir poussa la porte de sa maison tard dans la nuit ; pas loin de minuit. Il trouva sa mère déjà endormie. Il tenta de faire le moins de bruit possible pour ne pas la réveiller et se mit au lit immédiatement après s'être lavé. Il n'avait envie de rien de plus que d'un bon lit pour reposer son corps et son esprit malmenés.
La saison des figues arrivait à grands pas et la rentrée scolaire se pointait à l'horizon, proche. Idir avait entrepris quelques démarches auprès de certains lycées qu'il avait ciblés, notamment les lycées techniques pour se donner une chance de trouver un poste d'enseignant de physique, de mathématiques ou de chimie. Le chat de Schrödinger semblait mort dans sa boîte jusqu'à trois semaines avant la rentrée des classes. Au moment où les administrations avaient repris le travail, il reçut une lettre d'invitation à une entrevue pour un poste de physique au lycée technique situé

en ville pas loin de l'université. Cette lettre avait ravivé le moral et l'espoir d'Idir qui allait enfin sortir la tête de l'eau. Comme les fois précédentes, il s'était préparé et s'était présenté à l'administration du lycée. L'entrevue s'était très bien passée et on lui proposa un poste de professeur vacataire de physique en langue française ; il ne pouvait pas espérer mieux. Il avait signé le contrat sur le champ et remonta au village le cœur léger. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi revigoré et vivant. Il ne restait qu'à attendre la rentrée scolaire officielle pour prendre son poste ; sa première expérience d'employé.

À la mi-septembre, Idir entrait officiellement en poste dans une salle de classe en face d'une quarantaine d'élèves. C'était une classe d'examen ; ces jeunes adolescents allaient préparer l'examen de baccalauréat au mois de juin de l'année suivante. Il fallait investir beaucoup d'efforts pour les amener au meilleur de leur apprentissage en la matière et leur donner les meilleures chances de réussite. Idir s'était bien expliqué avec ses étudiants pour leur faire comprendre l'enjeu. Il leur avait tenu, à peu près ce discours : « Bonjour tout le monde ! Je m'appelle Idir. Je suis diplômé en physique théorique et je serai votre professeur de physique pour l'année scolaire en cours. Je ferai de mon mieux pour vous amener à bon port avec le plus d'outils possible, nécessaires à votre réussite au baccalauréat. Mon maître me disait : "apprends à

fond ta théorie et ta pratique suivra de facto. Sache que le savoir se vole ; il ne se donne pas." Fais en sorte à garnir ta boîte à outils et ne tiens jamais pour acquis qu'un outil n'est pas requis. Il faut toujours demeurer volontaire ; cultive cette attitude et assure-toi de ne pas succomber à la procrastination. » Il ajoutait : « Un plombier volontaire sans boîte à outils ne peut rien faire et le plombier sans volonté a beau posséder la meilleure des boîtes à outils, il ne pourra rien accomplir non plus. Je ne perdrai pas mon temps à faire le garde-chiourme en classe. Ceux et celles qui veulent travailler sont les bienvenus dans ma classe. Les autres, ceux qui trouvent qu'ils perdent leur temps à être ici, je les autorise à ne plus venir. À vous de choisir ; c'est votre privilège. » Les quarante élèves étaient restés bouche bée après ce discours ; ils n'avaient jamais vu un professeur comme Idir. Les plus intelligents d'entre eux avaient compris la chance qu'ils avaient d'avoir un maître de cette qualité. Généralement, les moins nantis parmi ces élèves étaient ceux qui se souciaient le plus de leurs apprentissages. Idir distinguait facilement les deux catégories d'élèves : les plus aisés et ceux comme lui, qui devaient manger des croûtes pour survivre.
Dernièrement, Idir avait rencontré Youcef, un de ses copains de promotion d'université, diplômé en physique théorique, comme lui. Ils s'étaient croisés en pleine rue, en ville. Ils étaient tous deux très

contents de se revoir, car ils s'étaient perdus de vue depuis la fin de leurs études.
Ils se donnèrent l'accolade et la discussion prit place immédiatement, avec un très grand enthousiasme.

« Alors, Youcef, que deviens-tu ?

- Tout va bien de mon côté, je suis actuellement en France où je prépare une maîtrise en physique quantique. Comme tu le sais, j'ai un faible pour cette matière, comme toi d'ailleurs. Et toi ?
- De mon côté, ce fut, un peu, la traversée du désert. J'ai été m'acquitter de mon service national dès que je suis sorti de l'université, puis j'ai essayé de me trouver un poste d'assistant de recherche dans un laboratoire, mais sans succès. On dirait que les portes se sont fermées exprès toutes les fois que j'ai tenté d'entrer. Les méandres administratifs ont eu raison de moi, alors je me suis résolu à m'orienter vers l'enseignement au niveau du lycée. J'enseigne la physique en français à des classes bilingues. J'estime que j'ai de la veine, car ça aurait pu être en arabe et tu connais bien mon niveau dans cette langue ; dans un domaine aussi technique que la physique.

- Ah oui, ça n'aurait pas été une promenade dans un jardin fleuri, en effet. Pourquoi ne tentes-tu pas l'étranger ?
- Ah, l'étranger ! Tout le monde ne jure que par l'étranger. Même les élèves qui commencent au lycée ne rêvent que de ça. Je ne suis vraiment pas attiré par l'exil et je ne sais pas à quoi m'attendre. De plus, moi je n'ai personne là-bas. Toi, je sais que tu as de la parenté et ça doit être un peu plus facile pour t'y établir ? J'avais déposé plusieurs demandes de visas de tourisme et à chaque fois ce fut un refus express. Alors, j'ai dû enterrer ce chat, depuis.
- Oui, en effet, j'ai dû demander qu'on me fasse un hébergement pour que je puisse me prévaloir d'une inscription et démontrer un avoir de fond suffisant. Disons que j'ai eu de la chance à me débrouiller. Et même avec ça, c'est loin d'être facile. Mais sinon, comment se passe ta carrière d'enseignant ? Aimes-tu ça, au moins ?
- Disons que j'aime suffisamment l'enseignement pour ne pas me tirer une balle dans la tête, mais tu sais très bien que la recherche dans le domaine de la physique est ce qui m'intéresse le plus. Je sens que j'ai des choses à proposer. Toutes les questions liées à l'effondrement de la

fonction d’onde m’intriguent et continuent de m’exciter l’esprit.

- Oui, je le sais trop bien. Je trouve très dommage que tu sois parqué dans l’enseignement au niveau lycée, toi qui as fait un travail remarquable dans ton projet de fin d’études. Tu avais le plus original des sujets et tu l’as traité sans aide extérieure. C’est quand même extraordinaire comme réalisation ! Voilà pourquoi tu devrais absolument trouver un moyen de rejoindre le domaine de la recherche.
- Oui, j’y pense trop souvent, mais pour le moment, je suis serré dans mon budget alors, il faut que je me stabilise avant tout. Il faut que j’arrive à soulager ma pauvre mère, car elle s’est trop sacrifiée pour que je devienne quelqu’un. Mais bon…
- Je comprends parfaitement, mais garde ça en tête et agis tant que ton cerveau est fertile.
- Sur une autre note, en as-tu pour longtemps au pays ?
- Malheureusement, je repars demain matin. C’est dommage qu’on ne se soit pas rencontrés plus tôt. On aurait pu prendre le temps d’aller souper ensemble. Alors, disons-nous que ce n’est qu’une partie remise. Tiens, on s’échange nos

informations ; on reste en contact ; d'accord ?

- Volontiers, cela m'a fait un très grand plaisir de te revoir.
- Moi aussi, je te dis bonne chance et à très bientôt, je l'espère. »

Les bifurcations de vie d'Idir et de Youcef avaient suivi des cours différents sur des chemins bien particuliers. L'expérience de la boîte du chat de Schrödinger revenait encore une fois de plus. Tant qu'Idir n'avait pas rencontré Youcef, il n'était pas certain de l'état dans lequel se trouvait son copain. Idir n'aurait pas autrement su, si Youcef était resté au pays ou s'il avait déménagé ailleurs. Pour Idir qui serait l'observateur, Youcef pouvait être resté au pays, parti ailleurs ou bien resté au pays et parti ailleurs, en même temps. L'état de Youcef s'est révélé à Idir, l'observateur, dès lors que ce dernier l'avait rencontré. Cette rencontre avait, pour ainsi dire, ranimé l'esprit interrogateur d'Idir. Il se disait que Youcef avait agi et engagé des actions qui l'ont propulsé dans l'état où il était arrivé. D'une manière analogue, il avait abouti au lycée sous l'influence de ses actions sur son environnement. Il aurait pu rester au village à végéter, à faire du sur place. La discussion qu'il avait eue avec Youcef avait rallumé la flamme vive en lui, de vouloir continuer ses recherches sur des questions reliées à la physique. Il allait devoir y penser de nouveau plutôt que tard.

Idir était entré tranquillement, mais sûrement dans la routine de son rôle d'enseignant de lycée. Certains matins, il manquait d'énergie pour se rendre en classe. Il devait parcourir au moins une heure de trajet, dans un transport public moribond. Il arrivait très tôt le matin et se retrouvait généralement seul devant le portail du lycée, avant tout le monde. Il avait l'impression que ses journées contenaient une demi-journée de travail de plus que celle de ses collègues. Il a toujours été du genre lève tôt, rien ne pouvait l'empêcher d'attaquer sa journée du bon pied. Par contre, il était pénalisé par son arrivée tardive au village, en fin de journée, car il devait veiller très tard pour finir de préparer ses cours et finaliser toutes les affaires courantes, en plus de l'enseignement. La majorité de ses collègues venaient de villages environnants et devaient subir le même sort que lui ; à endurer les caprices des transports en commun pour se rendre au travail. Les plus anciens parmi les professeurs avaient pu se loger en ville dans des appartements octroyés au compte-goutte par les services sociaux, à travers les associations professionnelles. Il faisait l'amer constat que décrocher un logement était une prouesse en soi. Le pays était frappé par une crise de logement chronique qui durait depuis des décennies. La grande majorité des jeunes, travailleurs ou chômeurs était enfermée dans ce tunnel sans fin. L'explosion démographique aidant, les structures du pays peinaient à relever les défis

qui touchaient de plein fouet les jeunes générations dont le mode de vie ne cessait de se sophistiquer. Il lui semblait que les stratèges-technocrates n'avaient pas changé de modèle de planification. Ils continuaient à fonder leurs plans sur un modèle de société archaïque des années révolues où le patriarche restait le propriétaire des biens ancestraux de l'immobilier où toute la descendance s'abritait. L'explosion démographique de la descendance familiale continuait d'exercer une pression sur les structures insuffisantes pour déborder vers les collectivités locales qui ne pouvaient plus répondre à la demande. Cette demande qui dépassait, très largement, l'offre en matière de logements, avait créé une multitude de phénomènes pervers tels que la culture du favoritisme et du passe-droit. Il s'était alors installé, depuis longtemps, une véritable kleptocratie qui avait encouragé la spéculation dans l'immobilier et par ricochet, la destruction de la planification urbaine. Les villes devenaient peu à peu de gros villages anarchiques dénués d'urbanisme, de culture architecturale et d'ordre public ; au sens du respect du bon voisinage, de propreté et de civisme pour le vivre ensemble. C'était une fuite en avant qui allait à cent à l'heure que le peu de bonnes volontés n'arrivait pas à rattraper. Les valeurs ancestrales glissaient sur une pente raide dont la fin ultime serait le fond du ravin. Idir vivait cette frénésie où les individus de la société couraient

comme des poules sans têtes pour s'entrechoquer dans ce désordre incontrôlé que seuls les plus clairvoyants pouvaient distinguer.
Les enseignants de son lycée s'étaient regroupés en association pour créer une coopérative immobilière, cinq ans auparavant. Idir avait appris l'histoire qu'un de ses collègues lui avait racontée alors qu'ils se trouvaient dans la salle des professeurs en fin de journée de cours. Idir était ahuri d'entendre l'histoire de son collègue : « Nous nous sommes constitués en association ; et nous avons créé une coopérative immobilière, » lui racontait Omar, son meilleur collègue de travail. « La coopérative est dans un imbroglio de litige avec le promoteur immobilier depuis cinq ans. Elle a été créée dans les règles de l'art régissant ce type d'association ; avec une charte, un décret de création officiel, et des actes notariés. À la suite de multiples démarches auprès des autorités locales, le bureau de la coopérative, appuyée par ses membres ; nous les enseignants, a pu décrocher un terrain d'assise pour l'immeuble de quatre étages qui devait regrouper huit logements. Les membres participants avaient versé une mise de fonds conséquente équivalente à deux ans de salaire par enseignant, requise par la banque avant d'entériner les prêts pour la construction. Ces sommes versées devaient servir à payer, pour un tiers de la somme, le terrain d'assise et, pour deux tiers de la somme, l'avance au contractant immobilier. L'entrepreneur

a perçu l'avance sans aucune action concrète visible sur le terrain demeuré toujours en jachère depuis cinq ans. Le bureau de la coopérative a entamé les démarches de recours légales contre le contractant et l'affaire est en justice sans aucun pouvoir ni espoir de récupérer les sommes versées. Le pire, c'est que l'octroi du terrain d'assise par la ville est conditionnel à une finalisation du gros œuvre dans les cinq ans de la signature du contrat. Tu devines le scénario ; la coopérative est sur le point de perdre le terrain d'assise à cause de cette clause, sans circonstances atténuantes. Le ouï-dire allant bon train, le bureau de la coopérative, après quelques investigations, se serait fait dire que tout le blocage est lié à une influence dans les coulisses, par un magnat de l'immobilier qui est au courant de cette clause et qui voudrait pousser à l'expiration de l'échéance afin de récupérer, par la bande, ce terrain. Ce rapace sait que la coopérative concernait des professeurs du lycée issus d'une classe sociale à la limite de la moyenne, qui ne pourraient pas amener de l'argent frais pour financer leur projet sachant qu'ils ont majoritairement investi leurs économies dans le versement initial qui les a saignés à blanc. » Ce récit kafkaïen débité par Omar d'une voix nouée avait peiné et révolté Idir. Un silence lourd s'installa entre les deux hommes. Omar restait pensif avec le regard fixé sur un objet accroché au mur de la salle alors qu'Idir revoyait le film des anecdotes vécues au quotidien depuis qu'il

était entré en fonction dans la vie active. Il voyait que cette histoire résumait bien le parcours que tout citoyen ordinaire devait entreprendre pour réaliser toute chose, aussi simple soit-elle. Le fruit des déceptions sociales s'exprimait au quotidien, à travers les relations sociales. Idir voyait ces effets en salle de classe parmi ses élèves ; dans leur comportement. Pourtant, ils n'en étaient qu'à la phase pure de leur jeune vie. Il ruminait dans son esprit : « Pourquoi l'humain se laisse-t-il emporter par la fatalité imposée par les malveillants ? Pourquoi ne se prend-il pas en main pour réaliser son destin à l'image de ses aspirations, parmi les siens ? Pourquoi se laisse-t-il bercer d'illusions et se fait-il mener par la minorité nuisible qui cherche à le conduire à sa perte ? Pourquoi cherche-t-il à fuir ailleurs, comme pour se voiler la face, au lieu de forcer son état à basculer vers une issue positive ? » Autant de questions sans réponse qu'Idir se posait. Plus il en posait et plus il s'en créait d'autres, plus complexes encore ; plus étriquées. Elles commençaient toutes à le fatiguer et à lui donner le tournis… L'année tirait à sa fin, il fallait faire passer les compositions aux élèves, noter leurs progrès en apprentissage et tenir les conseils des classes. Idir devait participer aux conseils de ses trois classes, dont une se préparait aux examens de baccalauréat. À ce chapitre, Idir avait pris, toute l'année, ses tâches très au sérieux à l'instar de quelques autres professeurs dévoués à leur métier. Ce fut une

révélation pour Idir de constater qu'une très bonne partie des professionnels ne faisaient, à longueur d'année, que le strict minimum syndical, sans se forcer. Certains se plaisaient à répéter, ce qu'Idir n'aimait pas entendre : « On fait semblant de nous payer et nous, nous faisons semblant de travailler. » Quelle perte d'énergie que provoquaient cette hypocrisie et autres mises en scène ! Une jeunesse innocente en quête de connaissance était sacrifiée par la faute de l'immobilisme d'un système éducatif ; inconscient de la valeur de son capital humain. Des vagues successives de jeunes étaient poussées par ce système vers des voies de garage pour grossir les rangs des décrocheurs scolaires, des perdants patents et d'éternels déçus. C'était sur cette mentalité que les conseils des classes avaient débuté, pour la première expérience d'Idir, à l'issue d'une année de labeur. Il se rappelle s'être joint au premier conseil d'une des deux classes de niveau intermédiaire, en tant qu'enseignant de physique ; une matière importante pour une classe en science. Le responsable administratif de l'établissement donna le coup d'envoi pour la revue des dossiers. « Bonjour mesdames et messieurs. Nous sommes réunis en conseil pour évaluer les apprentissages de vos élèves sur la base de leurs bulletins de notes que vous avez toutes et tous complétés. Nous allons revoir un après l'autre les dossiers des élèves. La note de passage est, comme d'habitude, fixée à une

note supérieure ou égale à dix points sur vingt, mais sur recommandation exceptionnelle des enseignants, elle pourra être revue à la baisse. » Les dossiers des élèves furent passés en revue un à un ; par ordre alphabétique. Ceux qui avaient une note de dix points ou plus étaient systématiquement admis en classe supérieure. Le chef du conseil ; le responsable administratif de l'établissement arrivait au dossier d'un élève dont la note était à neuf points sur vingt. Idir était bien au fait du manque d'intérêt que cet élève avait affiché tout au long de l'année. D'ailleurs, il l'avait convoqué à maintes reprises, à des séances de support et de conseil, mais sans résultat ; l'élève n'était aucunement motivé pour son apprentissage. L'élève faisait valoir auprès d'Idir que son passage à l'école était une perte de temps, qu'il n'avait rien à faire avec ces études qui l'ennuyaient.

Le chef du conseil prit le dossier et s'adressa aux professeurs. « Cet élève a une note de neuf points sur vingt. Il faudrait lui accorder des circonstances atténuantes et le faire racheter pour son passage en classe supérieure. C'est le fils du gendarme untel. »

Un silence s'en suivit dans le conseil. La plupart des enseignants avaient baissé les yeux, faisant mine de lire leurs documents. Idir attendait de voir, car il n'avait pas l'habitude des conseils ; c'était sa première fois. Le silence se prolongea jusqu'au moment où le chef du conseil se prononça. « On va donc entériner le rachat de cet élève… » Idir

intervint avec un air d'exaspération. « Je m'excuse monsieur l'administrateur, mais je ne suis pas d'accord. Cet élève ne mérite pas de passer en classe supérieure du fait qu'il ne remplit pas les critères de passage. » L'administrateur renchérit en s'adressant à Idir.

« Comment ça, vous n'êtes pas d'accord ? La majorité de vos collègues ne s'oppose pas à la décision.

- Tout d'abord, vous venez de faire une proposition, ce n'est pas une décision. Et moi, je ne suis pas d'accord, car je trouve ça inéquitable envers tout le monde. Sachez que j'avais anticipé cette issue et j'avais interpellé l'élève en question. Il n'était aucunement intéressé par les études. Sachant que la physique est une matière centrale pour la filière, c'est mon privilège, en tant qu'enseignant de cette matière, d'opposer mon véto et de refuser son accession en classe supérieure.
- Mais vous ne comprenez pas ? C'est le fils du chef de groupement de gendarmerie, on peut bien lui accorder une situation de circonstances atténuantes. Le parent me disait que son fils était perturbé ces derniers temps. »

Idir constatait son isolement dans le groupe. Du regard, il fit le tour de ses collègues comme pour les interpeller sur la situation. Tous se taisaient et

continuaient à regarder leurs notes qu'ils tenaient dans les mains. Après quelques instants de silence, il reprit la parole. « Je vous le dis, avec tout le respect que je vous dois et toute la fermeté dont je dispose, je ne suis pas d'accord. Cet élève ne passera pas, sinon je serai dans l'obligation de ne pas signer le procès-verbal. » Idir réalisait deux choses ; primo, il était incontournable pour la production du procès-verbal nécessaire à entériner les décisions scolaires ; secundo, il venait de commettre un impair qu'il pourrait, tôt ou tard, payer cher. Il sait que l'administration a la mémoire longue envers les révoltés. Le chef du conseil conclut. « Monsieur Idir, sachez que vous venez de nous mettre tous dans l'embarras : l'élève est recalé. »

Idir avait passé la soirée, pensif, sous l'effet des émotions qu'il venait de vivre dans son premier conseil. Cet évènement avait poussé son destin vers une bifurcation incertaine qui pourrait basculer en sa défaveur. Le chat de Schrödinger allait-il mourir ? En plus de l'inquiétude qu'il venait de déclencher concernant sa situation personnelle, il fit l'amer constat sur le niveau de dégradation de son peuple qui fut vaillant dans maintes circonstances. La société était désormais en danger, prise dans un laisser-aller généralisé. La sphère d'influence avait broyé et phagocyté tout sur son passage pour n'en rejeter que les déchets indigestes. Comment pouvait-il aspirer à un regain d'espoir et de reprise de la situation à l'avantage du peuple

mainte fois essoré jusqu'à la moelle ? Il s'attendait aux pires représailles dans l'immédiat, aux pires impacts sur la société à plus long terme. Idir raconta l'évènement déplorable à son meilleur camarade au travail ; Omar, pour se soulager un peu. Ce dernier compatissait avec Idir, mais sans pouvoir l'aider plus. Il lui conseilla dans quelques mots : « Idir, fais attention à toi. Tu ne peux pas te fier à l'aide de tes collègues. Au moment de vérité, c'est chacun pour soi, sauve qui peut. C'est pourquoi notre société est atteinte d'hémorragie ; grands et petits veulent se jeter à la mer. Pour être franc avec toi, tu n'es pas fait pour vivre dans cette jungle. Tu es trop pure et tu risques de te faire dévorer par les reptiles rampants. » Ces mots prononcés par Omar, ô combien réalistes et sincères, ne faisaient qu'enfoncer le couteau dans la plaie béante d'Idir.

L'année scolaire venait de se terminer, l'été entrait de plein fouet avec une vague de chaleur sans précédent. Les professeurs devaient reconduire leurs contrats d'enseignant avant que le lycée ne fermât ses portes. Idir était vacataire et il se devait de renégocier son contrat pour l'année suivante. Il n'était pas trop déçu de son année, car il avait fourni un très bon rendement, surtout avec sa classe terminale qui avait eu d'excellents résultats en physique, dans les épreuves du baccalauréat. Le voilà dans le bureau du chef d'administration du lycée, avec l'objectif de reconduire son contrat. Idir était assis dans le grand bureau en face de son chef

administratif. La discussion entre les deux hommes se mit en place non sans une certaine tension. Idir commença la discussion en s'adressant au chef d'administration.

« Les résultats au baccalauréat ont été publiés et les élèves de ma classe ont très bien travaillé, notamment, en physique.

- En effet, répond l'administrateur. C'était notre meilleure classe de terminal.
- J'ai eu beaucoup de satisfaction à enseigner ces jeunes et j'aimerais renouveler mon contrat pour une autre année.
- Ah, oui… fait l'administrateur. Je crains que ce ne soit pas possible pour cette année. Les classes bilingues sont en diminution constante et l'année prochaine, il n'y a pas de besoin en physique bilingue.
- Ah oui ? Rétorque Idir. Et pourtant ce n'est pas l'impression que j'avais, car il y a toujours les classes intermédiaires qui arrivent, même si elles sont moins nombreuses.
- Comme je vous le dis, continue l'administrateur avec un calme déstabilisant, nos besoins en enseignants bilingues ont diminué drastiquement. Vous devrez, je le crains, aller chercher d'autres opportunités ailleurs. »

Idir avait tout compris ; il venait de payer son impair. Le système, contre lequel il s'était opposé,

venait de le sanctionner, de lui donner une leçon pour le mettre au pas. Idir devait trouver un plan alternatif pour la suite. Il salua son interlocuteur et prit congé de lui.
Idir n’attendait pas cette issue des choses. Son sérieux, son application et les bons résultats obtenus par ses élèves à l’examen du baccalauréat lui donnaient une impression plutôt positive quant à la suite des choses. Il espérait peut-être que le bon sens l’emporterait et que ses bonnes performances compenseraient son affront au chef du conseil. Mais sa pureté et sa naïveté légendaires avaient fait qu’il n’avait rien vu venir. « La vengeance est un plat qui se mange froid. » Se disait-il. Ce nouvel évènement était venu l’ébranler, une nouvelle fois. Lui qui espérait tant de ce répit en stabilité pour recharger ses batteries.
Idir était connu pour sa sagesse et sa sobriété dans la vie de tous les jours. Il avait, par chance, pu économiser un peu pour les imprévus. Voilà une situation d’urgence, car il devait se retourner vite et considérer, peut-être, une option qu’il préférait le moins. Après de mures réflexions, il commençait à voir poindre l’option de devoir considérer l’étranger comme tout le monde. Cette option l’ennuyait au plus haut point, car il devait se séparer de sa mère qui commençait à se faire vieille, même si elle était en bonne santé, pour le moment. Il allait devoir la laisser seule avec sa sœur, mais il se résignait à cette seule option qui s’ouvrait à lui. Ça n’allait pas être

facile, mais il se devait de l'essayer. Il avait entrepris de déposer des demandes de visas à plusieurs ambassades de pays européens. Son plan était de cibler, idéalement, la France pour des raisons linguistiques et il serait plus facile de s'insérer dans la société et de trouver un accès à une université ou un laboratoire. Il se rappelait Youcef avec qui il avait gardé le contact.

À l'issue de la saison estivale, Idir avait reçu les réponses des ambassades qu'il avait sollicitées pour un visa. Manque de peau, les réponses furent toutes négatives. Il broyait du noir et ne comprenait pas comment autant de demandeurs de visas recevaient des réponses favorables alors que toutes les portes se refermaient devant lui. Ces réponses compromettaient ses plans, car il ne pourrait pas postuler de nouveau pour des demandes de visa avant quelques mois ; jusqu'à ce que son dossier disparaisse de la banque de données des ambassades. D'un autre côté, il ne pouvait pas attendre davantage dans une situation qui commençait à se compliquer, très vite. Dans quelques moments de réflexion, il repassait en revue, sans cesse, toutes les options, jusqu'aux plus folles d'entre elles. C'est ainsi qu'il se rappela de la scène vécue sur la plage Sablette, dans l'ouest du pays, pendant la période de son service national. Il commença à considérer l'option d'une traversée en mer très sérieusement…

Rencontre inattendue

Il est assis sur cette plage déserte depuis presque cinq heures. Il sort de son rêve éveillé dans lequel il vient de revoir le film accéléré de son vécu. Il n’a jamais pensé se retrouver dans une situation où il serait contraint de basculer vers un avenir incertain, lui qui a toujours organisé sa vie au quotidien, tel un comptable.

Il est arrivé en ville, à Mostaganem, ce matin, très tôt. Il a déambulé dans les rues et a fait une virée dans le quartier de change où se traitent les affaires comme celle qu’il compte entreprendre sous peu. Idir est passé dans le Café-du-Passager. En entrant, vers dix heures du matin, les lieux étaient moyennement achalandés. Dans son exploration, Idir scruta les lieux, avança et s’adressa à un jeune serveur posté derrière le comptoir.

> « Bonjour. Je cherche un certain Boubaltou. Sauriez-vous, où je pourrais le trouver ?

- Que veux-tu de lui ? Il n’est pas ici pour le moment, » répondit le grand gaillard en s’affairant à essuyer le comptoir.

« On m’a dit qu’il s’occupait de sorties de pêche », rétorque Idir. Le serveur s’arrêta net et le dévisagea de la tête aux pieds en marquant un temps de silence de plusieurs secondes pesantes pour Idir. Il reprit sa tâche et continua à essuyer le comptoir en s’adressant à Idir.

« Il est occupé toute la journée. Tu vas devoir revenir en fin de journée, vers vingt heures.

- D’accord, merci. »

Après avoir pris congé du serveur, Idir décida d’aller tuer le temps au bord de la mer, sur la longue plage Sablette. Il est revenu dans ce même endroit qu’il a exploré, pour la première fois, il y a un an et demi. Il se rappelle, dans un souvenir très vif, la soirée où il regardait cette folle scène, dissimulé entre les buissons. Il avait assisté, en primeur, à un départ désespéré d’une dizaine de personnes parmi des milliers d’autres qui ont dû exécuter un plan similaire, dans un geste décisif ; se précipiter sur une embarcation incertaine scrutant l’horizon avec des yeux enflammés où luit un espoir de vie nouvelle mêlé de peur de l’inconnu. Le soleil vient juste de plonger sous la ligne d’horizon, dans un ciel rougeâtre de ce mois d’octobre. Il est dix-huit heures quarante. Idir veut profiter un peu plus de ce spectacle paisible, avant de retourner en ville. Il

compte passer au Café-du-Passager pour rencontrer Boubaltou. Le chat est toujours dans sa boîte et est dans ses états incertains avant qu'un observateur ne daigne le découvrir. Il a l'impression qu'un regard tombé du firmament s'est posé sur lui. Est-ce Pégase qui exerce une influence sur lui comme pour le prendre sur son dos pour le transporter au-delà de l'horizon ? Est-il pensable que ce cheval ailé existe dans un monde parallèle et qu'il puisse avoir une influence réelle sur des sujets terrestres comme Idir ? Existe-t-il un autre Idir dans l'univers qui risque d'influencer son état sur terre, à l'image de l'intrication quantique de particules ? Une chose est certaine : Idir est empreint d'une sérénité qu'il n'a jamais sentie auparavant. Il pressent que quelque chose allait se passer dans cette boîte de Schrödinger, sans être certain du résultat. Il se laisse bercer par le bruit de vaguelettes successives qui s'écrasent sur la grève. Ce bruit doux le garde à moitié éveillé et le tient par la main comme pour le conduire dans sa transcendance. Il baigne dans un sentiment triple ; d'être, ne pas être et être et ne pas être en même temps. Le crépuscule commence à poindre et la plage est déserte ; pas âme qui vive. Soudain, il distingue une silhouette vers l'est qui s'avance dans sa direction. Il reste immobile et la fixe des yeux, empreint de la même sérénité. À mesure que la silhouette s'approche, il commence à distinguer sa forme et ses contours, ô combien inhabituels !

Maintenant, l'étrange personnage avance d'un pas résolu vers lui. Idir regarde derrière lui pour vérifier s'il n'y avait pas une autre personne que ce personnage veut atteindre, mais il réalise bien qu'il est seul. Idir n'avait jamais vu un individu se déguiser de la sorte. Le monsieur, car il s'agit bien d'un homme, est reconnaissable à ses formes masculines ; un soldat sortit, tout droit, du moyen âge. Idir reste serein malgré l'étrangeté de la situation en pleine pénombre au bord d'une plage déserte. L'homme arrive à son niveau, s'arrête net et le dévisage avec un sourire paisible. Il est habillé d'un costume de l'époque du moyen âge. L'homme de taille moyenne est de carrure robuste. Son visage souriant, mais sérieux, donne l'impression d'être marqué par l'épreuve et le poids de ses fonctions. Ses cheveux sont courts et noirs, encadrant un front large et des sourcils épais. Ses yeux, d'un brun profond, reflètent sa détermination et un certain sens du devoir. Il porte un couvre-chef du style Napoléon qu'il a pris soin d'enlever à son arrivée, à hauteur d'Idir. Sa barbe est soigneusement taillée, donnant à son visage une apparence distinguée. Ses mains sont calleuses, témoignant d'une expérience au champ de bataille. Idir n'en croit pas ses yeux. Il croit rêver. Il se frotte les yeux et se pince, regarde au loin, à gauche, à droite et en haut vers le ciel pour renouveler sa vue. Il se met debout et court vers l'eau, s'asperge le visage et la nuque et regarde en direction du personnage qui le suit du regard en

faisant une légère rotation de son corps sur ses talons. Idir scrute une nouvelle fois l'accoutrement de l'homme et perçoit un uniforme militaire, élégant, des anciens temps ; il n'a vu ça que dans les films d'histoire. Il distingue le velours noir de l'habit brodé d'or et d'argent. Il est orné d'épaulettes et de galons, signe de son rang élevé. Une cape en laine rouge, doublée de soie, repose sur ses épaules. Elle porte des armoiries, signe d'appartenance à une noblesse quelconque. Son épée, à la poignée richement décorée, pend à sa ceinture ; symbole de son autorité et de sa responsabilité, en tant que défenseur d'un ordre quelconque. Ses jambes sont protégées par des bottes en cuir noir montantes à mi-mollet. Il reste silencieux dans une stature fièrement redressée. Idir n'ose pas, mais il se doit de dire quelque chose au risque d'avoir l'air ridicule. « De toutes les façons, je suis seul », se dit-il. Il prend son courage à deux mains et prononce timidement « bonsoir monsieur ! » Le personnage sourit et répond en s'inclinant légèrement « bonsoir monsieur ! » La discussion s'engage alors entre Idir pantois et l'homme sorti d'on ne sait où. Idir prend les devants pour mener la discussion.

« Je m'appelle Idir, je m'apprêtais à partir. J'ai passé un peu de temps au bord de l'eau pour me détendre.

- Je m'appelais Martín Alonso Fernández de Cordoba Montemayor et Velasco en

Espagne. Généralement, on m'appelait Don Martin, comte d'Alcaudete.

- Je ne comprends pas, vous jouez à un jeu de reconstitution de scènes historiques du moyen âge ? Vous tournez un film ? Je ne vois pas de caméras ou d'équipes de tournage. Lance Idir.
- Non, je suis vraiment le comte d'Alcaudete. Enfin, je l'étais et donc je le suis. Alors, vous pourrez m'appeler don ou comte d'Alcaudete. Je suis venu dans le monde des mortels en 1498 et je l'ai quitté le 26 août 1558 sur le champ de bataille pas loin d'ici ; à Mezghrane. J'avais la chance d'être né dans une famille de la noblesse établie en Andalousie, les Fernandez de Cordoba. J'ai fait mon parcours dans la politique et la carrière militaire sous l'empereur Charles Quint, ce qui m'a valu le privilège de gouverner Oran entre 1534 et 1558.
- C'est incroyable ! Incroyable ! Dans tous les cas, si tout ce que vous dites est vrai, c'est incroyable ! »

Idir s'assied et se tient la tête en regardant le sable sous ses pieds, assez intimidé. Il est envahi d'un sentiment d'inquiétude quant à sa santé mentale. Son imagination lui joue-t-elle des tours ? Car il n'a jamais lu ou entendu parler du comte d'Alcaudete. D'ailleurs, ses connaissances de l'histoire de cette

époque sont très rudimentaires. Son esprit n'a pas pu inventer tous ces détails, les dates et les noms qu'il vient d'entendre. Idir repense une nouvelle fois aux mondes multiples traités par les inventeurs et experts de la physique quantique. Est-ce que le chat s'apprête à entrer dans une phase de transition où s'entrecroisent des évènements de toutes époques ? Pour le moment, il subit, il n'a aucune explication rationnelle à cette succession d'états. Don d'Alcaudete attend, debout, qu'Idir reprenne ses esprits. Il le regarde assis sur le sable, tenant sa tête entre les mains. Il s'adresse à Idir et dit :

« Idir, n'aie crainte, reprends tes esprits. Toi, d'où viens-tu au fait ?

- Je suis des montagnes à plus de quatre cents kilomètres d'ici. La région s'appelle la Kabylie.
- Ah, je connais cette région, de réputation uniquement. Elle avait fourni beaucoup de courageux guerriers aux Turcs à mon époque. Ils avaient aussi combattu nos troupes stationnées à Bougie. Cette ville était gouvernée par un de mes collègues.
- Mais vous, d'où venez-vous exactement ?
- Oh ! moi, je ne fais qu'errer depuis que j'ai quitté le monde des mortels. Je voyage d'une contrée à l'autre, à travers le temps, et j'observe les changements qui s'opèrent à travers les époques et les générations. »

Idir, silencieux, ne perd pas une miette de la narration du comte d'Alcaudete. Il continue à l'écouter sans l'interrompre, lancé dans sa narration. Le comte enchaîne son récit.

> « Tu sais, la région d'Oran et ses environs tant à l'est qu'à l'ouest est millénaire. Elle a toujours été habitée depuis la préhistoire. Elle a vu des mouvements de nombreuses populations. Elle fut, à la fois, occupée par les peuples autochtones et envahis par des peuples venus d'ailleurs… Et ils étaient nombreux. Certains de ces peuples sont repartis et d'autres sont restés. Tiens, par exemple ; la ville d'Oran est une ville mythique passée par des périodes de grande prospérité et des périodes moins glorieuses ; dévastée par la peste et la famine ou les cataclysmes naturels. Elle fut détruite par un tremblement de terre sévère le 8 octobre 1790 ; ce qui a sonné le glas de l'occupation espagnole. Avant cela, elle est passée par une période où elle a été complètement oubliée avant de subir une véritable renaissance dans le temps. Après avoir été abandonnée pour très longtemps, Oran était occupée par les Azdadja, une confédération de tribus berbères, vous dites amazighes, des Isenhadjen. Cette confédération peu nombreuse a été assimilée par les Beni-Amer, une faction

des Beni-Hilal venus d'Arabie. Oran a été fondée, en 902, par un groupe de marins andalous appuyés par les émirs omeyyades de Cordoue, après avoir eu le consentement des Nefzas et des Mosguen faisant partie des Isenhadjen au sud-ouest de la Tunisie. Ils fondèrent la ville pour faire du commerce avec Tlemcen, notamment dans la baie de Mers-El-Kébir, à l'ouest. Oran a été l'objet de convoitises et de luttes entre les différentes dynasties locales. Elle ne passe pas moins de neuf fois sous contrôle de pouvoirs différents. Après avoir été Hafside, elle devient Zianide puis Mérinide, mais elle a constitué une République maritime très prospère qui ne payait que de l'impôt au pouvoir central Zianide à Tlemcen. La population en guerre a pu se garder d'un gouvernement de Tlemcen. On peut noter une occupation portugaise éphémère de 1415 à 1437 et de 1471 à 1477. Un très grand nombre de réfugiés a été accueilli à Oran, en provenance d'Andalousie, chassés par la Reconquista de 1492 sous le règne des Rois Catholiques ; la reine Isabelle 1re de Castille et son époux, le roi Ferdinand II d'Aragon. Les populations chassées tentèrent d'assouvir leur vengeance et reconquérir l'Andalousie en organisant des

attaques à partir de ces côtes où nous sommes. Devant ces dangers potentiels, les Rois Catholiques avaient pris les devants pour anticiper et occuper de nombreux ports d'Algérie. Mers-El-Kébir est pris en 1505 et Oran est prise en 1509. L'initiative est venue de Francisco Ximénes de Cisneros, cardinal de Toledo, qui conseilla le roi Ferdinand II à conquérir l'Algérie. Ainsi, à son compte, le cardinal avait financé l'expédition de la prise de Mers-El-Kébir et plus tard la prise d'Oran, de Bougie et de Tripoli en Libye. Le financement qu'il a levé était impressionnant tant il y eut une forte mobilisation de toute l'église d'Espagne. Le pape lui-même avait encouragé l'entreprise. »

Idir commence à trouver la narration intéressante et profite d'un silence passager pour intervenir.

« Qui étaient les peuples locaux qui avaient de l'influence sur votre passage à Oran ?

- Pour faire ça simple ; disons que les acteurs influents étaient soit déjà établis soit qu'ils fussent venus à des périodes différentes. Mais nous pouvons considérer le royaume des Zianides établi à Tlemcen, le royaume des Mérinides établi au Maroc, principalement Fès, les tribus arabes des Beni-Amer, les tribus amazighes des Beni-Rached, le petit royaume de Ténès et les

grands concurrents qui nous disputaient l'hégémonie sur ces peuples indigènes ; les Turcs. À mon arrivée en poste en 1534, le souverain Zianide Moulay Abdallah Al-Thabti venait de mourir, laissant la succession à ses trois fils. L'ainé cherchait l'appui de la nouvelle puissance en poste à Alger, les Turcs d'Alger. Les deux principaux frères belligérants étaient soutenus : l'un par les Arabes ; les Beni-Amer et l'autre par les Amazighs ; les Beni-Rached. Ces héritiers étaient en concurrence continue alors que j'étais contraint de m'y mêler pour consolider une position stratégique à mon empereur Charles Quint. Les souverains étaient généralement cantonnés dans leurs villes comme était le cas de Tlemcen et travaillaient plus vers une soumission par alliances avec les tribus pour assurer la sécurité de la cité et lever l'impôt afin de renflouer le trésor.

Les deux tribus qui ont eu une place importante pendant cette période avaient des caractéristiques particulières : les Beni-Amer ont été les alliés presque constants des Espagnoles, et les Beni-Rached tinrent une position variable ; de tantôt ennemis et tantôt alliés.

Les Beni-Amer restaient des alliés des Espagnoles tant que ces derniers étaient vainqueurs. Leur appui paraissait utile, mais ils restaient hésitants à basculer dans leur alliance vers les Turcs. Ils tenaient leur position ambiguë jusqu'à la dernière minute au moment où la victoire fût certaine. Nous les Espagnoles, les avions utilisés longtemps pour recruter leurs auxiliaires indigènes.
Les Beni-Amer étendirent leur domination et occupèrent la région s'étendant du Tessalah et de la plaine de la Mléta jusqu'à la plaine de Zidour située à l'ouest d'Ain-Temouchent. Tout le pays, jusqu'aux environs de la ville d'Oran, leur a été abandonné par les rois de Tlemcen qui ne conservaient que les villes. Cette influence sur le pays nous favorisait ; nous, les Espagnoles.
Les Beni-Rached comptaient des plaines du côté sud, fertiles en blé et riches en pâturages du côté nord. Les habitants des montagnes demeuraient dans les villages et travaillaient les champs. Ceux de la plaine vivaient à l'état nomade, alors qu'ils étaient d'origine amazighe. Leurs principales villes étaient Mascara (Mohaxar), Kalaa, Batha (sur l'oued Mina) et la capitale, Ben-Aradj, qui comptait plus de deux mille habitants.

Ils avaient refoulé les Mediouna et les Beni-Ournid en remontant du Djebel Amour où ils étaient établis à l'origine. Leurs territoires s'étendaient sur une superficie d'environ cent quarante kilomètres sur soixante-dix kilomètres et ont joué un rôle considérable dans le royaume de Tlemcen. L'importance de cette tribu vient de la fertilité de son sol et du grand nombre de ses habitants. Ils fournissaient aux rois de Tlemcen un revenu considérable et pouvaient mobiliser jusqu'à vingt-cinq mille hommes, en cavalerie et en infanterie. La situation était un peu compliquée et chaque principauté se cantonnait dans ses territoires pour se prémunir des velléités d'accaparement des meilleures terres par les différents groupes. Nous, les Espagnols, étions sans doute des occupants, comme les Turcs et certains peuples envahisseurs venus de l'orient. Le peuple d'ici nous subissait tous et devait guerroyer au lieu de s'occuper de ses riches pâturages et de son agriculture et le développement de son territoire. D'ailleurs, il se contentait de peu pour subvenir à ses besoins ; nul de pression pour chercher des moyens d'augmenter la performance des terres. Ce peuple était habitué à vivre en liberté sur les vastes terres sans rendre de comptes à

un tiers pourvu que les accords scellés avec les tribus voisines fussent respectés. »

Idir est subjugué par le récit du personnage et imagine déjà les époques passées de ces régions y compris la sienne. Il s'adresse au comte en lui demandant :

« Désolé de vous interrompre, mais pourquoi étiez-vous partis de chez vous pour venir occuper un territoire qui ne vous appartenait pas ?

- Cette question est pertinente, mais difficile à répondre. Cela dépend de quel angle la prendre : l'angle de vue du comte mortel ou de celui de l'actuel comte errant dans le royaume des morts. Je vais essayer de répondre objectivement, sachant que mon esprit est exempt d'intérêt au pouvoir ou à la vanité sur les humains ou les choses ; l'ego étant dissout dès que j'ai quitté le royaume des mortels. Comme je disais, un bon nombre des belligérants étaient des envahisseurs de ces terres. Du côté espagnol, il fallait éviter une situation déjà vécue durant l'occupation maure du territoire ibérique ; comme on dit, la meilleure défense est l'attaque. De plus, il fallait assouvir une certaine vengeance religieuse ; le christianisme vis-à-vis de l'islam. Il est ahurissant de voir comment le peuple ibérique et le peuple africain du

nord se détestaient. Pour galvaniser cette haine, les agitateurs de chiffons appelaient à la guerre sainte d'un côté comme de l'autre. Chaque partie avait la conviction que sa croyance est celle qui porte la vérité en discréditant l'autre qui vient semer le doute dans les cœurs des égarés qu'on voudrait convertir. Moi-même, le comte mortel, j'ai dû utiliser l'argument religieux pour motiver nos actions. Sans compter la pression mise par le clergé pour obtenir le plus grand nombre de convertis possible. Conversion qui fut d'ailleurs passée de force auprès du camp adverse, qu'on disait mécréant. Les antagonistes aussi invoquaient cet alibi tout en insistant sur la volonté d'expulser l'étranger, l'envahisseur, notamment l'Espagnol. Vus de là où je suis, en ce moment, tous les arguments religieux servis étaient fallacieux, d'un côté comme de l'autre. Car, il serait difficile de justifier l'exécution d'un adversaire au nom de son Dieu ; censé être, dans l'absolu, le même Dieu que celui de la victime ; dans une croyance monothéiste. Ainsi au nom des religions, d'atroces exactions ont été commises par les uns sur les autres et vice versa. Une guerre reste toujours une guerre, peu importe d'où elle vient, alors que la motivation principale est

toujours la quête de la victoire pour déposséder l'humain de tout, jusqu'à l'asservir. Les Turcs considérés comme les défenseurs de l'Islam ont commis autant d'exactions que les Espagnols ou autres Arabes lors des conquêtes respectives. On rapportait que le grand Turc d'Alger ; KheirEddine Barberousse avait commis des cruautés lors de son passage à Tunis. Selon les témoignages, il avait coupé la tête à onze hommes parce qu'ils ne voulaient pas lui donner autant d'argent qu'il en demandait. Il ordonna aussi que sept hommes importants aillent faire obédience au grand Turc et ensuite quand ils étaient dans les galères, il les fit martyriser, toujours pour leur prendre de l'argent et ensuite ils furent pendus et jetés à la mer avec chacun la corde au cou.
De mon côté aussi, le comte mortel que j'étais, j'avais posé des gestes durs auprès de mes soldats, comme ce jour-là où j'avais ordonné une marche sans arrêt pour ne pas être rattrapé par l'ennemi, j'ai dû achever un soldat exténué qui ne voulait plus avancer par manque de forces. Aurais-je dû ordonner qu'on l'abandonne et lui donner une chance de survivre au prix d'être pris par l'ennemi ? Je ne sais pas, mais le fait certain est d'avoir posé des gestes

répréhensibles ; celui d'ôter la vie à des hommes innocents qui n'avaient de tort que d'être dans le camp adverse ou d'avoir désobéi ou d'être exténués faute de ma mauvaise organisation.
D'un autre côté, la situation était dure au moment où j'ai pris en main la ville d'Oran en 1535. De plus, au moment même où je devais entrer en poste, en 1534, je suis tombé gravement malade et j'ai dû retarder mon départ d'Espagne. J'avais délégué mon fils aine Alonso pour occuper mon poste de gouverneur général pour me remplacer. À cette époque, j'arrivais dans une période tumultueuse dans le royaume de Tlemcen. Deux princes se battaient pour le trône à la mort du Roi, leur père. L'enjeu de positionnement était engagé et les parties en concurrence s'étaient jetées dans l'arène pour raffermir l'influence dans la région ; en l'occurrence les Turcs qui tentaient d'élargir leur occupation et les Espagnols qui voulaient pérenniser leur présence et leur influence dans la région au détriment des Turcs. Chacun des deux princes, par l'entremise de leurs proches conseillers, avait naturellement pris position sur l'allié choisi pour asseoir leur trône. Moulay Mohamed avait choisi le camp turc et Abou-Abdallah avait opté

pour l'aide espagnole. Les Beni-Amer et Beni-Rached suivaient la situation pour qu'en dernière minute, lorsque la victoire d'un camp est proche, ils prennent position aux côtés du vainqueur. Le prince Moulay Mohamed, appuyé par les Beni-Rached et les Turcs, était en place à Tlemcen. Son trône était menacé par son frère Abou-Abdallah qui avait cherché l'asile, dans la ville d'Oran. Dans mon rôle de gouverneur général, je ne voulais pas permettre l'installation des Turcs à Tlemcen sachant que ce royaume a toujours été vassal à l'Espagne. Voilà pourquoi j'avais décidé de lever une expédition sur Tlemcen afin de mettre Abou-Abdallah sur le trône, déjà acquis comme vassal à l'empereur Charles Quint. D'autre part, la situation des colonies espagnoles d'Afrique du Nord était précaire. L'empereur Charles Quint avait une sorte d'ambivalence vis-à-vis de l'occupation de l'Afrique du Nord ; il voulait que l'on conserve les villes déjà acquises en plus de tenter d'élargir l'occupation du territoire d'Alger. Mais il ne voulait pas trop investir dans une conquête conséquente au-delà des remparts. Les gouverneurs et gestionnaires de ces places étaient pris dans des situations de pénuries constantes jusqu'aux denrées de première

nécessité. L'empereur manquait cruellement d'argent alors qu'il s'était engagé dans des expéditions importantes en Europe sans oublier les Amériques. Pendant la période où j'étais en poste à Oran, il fallait tout le temps répéter les demandes de financement auprès de l'empereur, mais il semblait sourd à mes appels et à ceux de mes collègues d'autres villes. Les soldats et les assimilés qui servaient l'empire étaient, tout le temps, impayés et dans des conditions de vie difficiles.

À mon entrée en poste effective en 1535, dès que je suis arrivé à Oran, j'ai été aspiré dans une spirale que je n'ai pas pu contrôler faute d'expérience à pactiser avec les tribus locales. C'est ainsi que j'ai été entrainé par notre allié dans une expédition contre le prince Moulay Mohamed en poste à Tlemcen qui avait un penchant vers les Turcs. Le jeune prétendant Abou-Abdallah était guidé par son grand-père ; Ben Redouane, le caïd des Beni-Amer qui m'avait sollicité pour une expédition contre Tlemcen. Il m'avait assuré de rallier les tribus arabes pour renforcer la troupe espagnole que je devais mettre à disposition. Moulay Mohamed était conseillé par El Mansour ; caïd des Beni-

Rached alors qu'il avait eu dans son passé un penchant pour nous les Espagnols. Il était un homme avisé et d'expérience qui avait servi le père des princes. Il a été rétabli dans ses dignités après avoir été déchu de ses biens et emprisonné, un moment. L'homme fort des Beni-Rached savait que l'appui des Turcs était faible alors qu'il n'hésita pas à garder un canal de communication avec le camp espagnol jusqu'à ce que la victoire fût proche. Ce caïd avait pris le soin de remonter les partisans d'Abou-Abdallah pour se rallier à Moulay Mohamed en les menaçant de représailles et en les alimentant avec une rumeur que le roi de Fès allait envoyer des renforts pour soutenir le prince Moulay Mohamed. Le comte mortel avait donc décidé de l'expédition et le jour du départ sur Tlemcen, il était convenu de tenir un ralliement des troupes espagnoles et des Beni-Amer sur la plaine de Mléta au sud de la sebkha Misserghine au sud d'Oran. Arrivé au lieudit, le commandant responsable de l'expédition ; mon cousin et mon fils Alonso ont vite réalisé que les troupes promises par le caïd des Beni-Amer ne se présenteraient pas au rendez-vous. La troupe espagnole, composée de vieux soldats expérimentés, voyait que l'échec de

cette opération leur pendait au-dessus de la tête. Mon cousin et mon fils gonflés d'orgueil décidèrent d'exécuter l'expédition malgré les conseils des capitaines de haut rang dans la troupe ; de se replier sur Oran. La troupe aidée de quelques fantassins des Beni-Amer s'engagea dans la marche plein ouest pour rejoindre l'axe Ain-Temouchent-Tlemcen. Ils avaient ciblé l'ancienne ville romaine en ruine nommée Tibidae où la traversée de l'oued Isser serait favorable. Cette ville est située entre les localités actuelles de Bensekrane et Ain Tekbalet. Nos troupes ne rencontrèrent aucun signe d'ennemi jusqu'à Tibidae où le caïd des Beni-Rached les attendait des deux côtés de la rivière. Ses troupes étaient appuyées notamment par les soldats et les cavaliers de ses tribus, la troupe régulière du prince en place à Tlemcen ainsi que des soldats des tribus censées rejoindre les Espagnols. Malgré le nombre démesuré de l'ennemi, nos soldats ont pu se battre vaillamment et prendre le dessus sur le parti de Moulay Mohamed. Les canons emportés par nos troupes ont été d'un grand secours pour décimer une partie de la cavalerie adverse. Les Espagnols et leurs alliés se sont retranchés dans Tibidae qui leur donnait un avantage certain. À la suite

de la bataille, l'ennemi était mis en déroute alors que nos troupes tenaient le fort, dans l'ancienne ville, au même moment où Moulay Mohamed, à Tlemcen, avait donné ordre pour préparer sa famille et ses trésors pour une fuite si la victoire des Espagnols venait à se confirmer. Au même moment, au lieu de continuer la marche sur Tlemcen pour prendre la ville, il y a eu une hésitation et le caïd des Beni-Amer a commencé les négociations. Dans une seconde étape, la troupe de Moulay Mohamed, avec l'appui des Beni-Rached, s'est engagée dans la bataille et a mis en déroute nos troupes. Un bon nombre de soldats étaient tués, un autre grand nombre a pris la fuite et un autre nombre conséquent fut pris prisonnier, dont mon fils Alonso. Certains d'entre ces derniers ont été pris comme otages à Tlemcen et d'autres pris par les cheikhs des diverses tribus. Cet échec a marqué mon initiation à la réalité de la gouvernance d'Oran que je savais difficile et chaotique pour tous les gouverneurs et régisseurs qui se sont succédé à la tête de cette colonie.

Malgré cette déroute, le comte mortel tirait une satisfaction partielle de la conquête de Tunis, à la même époque, par Charles Quint. Il continuait d'encourager Abou-

Abdallah dans son entreprise de vouloir monter sur le trône de Tlemcen pour maintenir les protagonistes dans la discorde et ainsi, mieux tirer avantage de la division.

- Vous ne pouviez tout de même pas espérer que les autochtones soient dociles et se soumettent au colon qui n'avait pas une haute opinion d'eux, reprit Idir pour relancer la discussion.
- Non, je n'en espérais pas autant, mais le plus difficile est que les alliés, s'il y en avait, n'étaient guère des alliés indéfiniment fidèles. Il fallait toujours anticiper les coups et rester alerte aux revirements de positions au gré des circonstances. Des fois, vous signez un accord et à peine vous arrivez chez vous que l'allié devient l'ennemi.
- Je comprends très bien cette attitude, car le pouvoir colonial en place ne cherche que ses intérêts, sans retour concret pour les populations rurales. Le colon perçoit de l'impôt auprès du peuple rural sans retour de services ; c'est de l'exploitation.
- Oui, je suis d'accord. Le colon occupe le pays parce qu'il pense que le peuple qu'il asservit est moins intelligent que lui. À l'époque, les classes non issues de la noblesse étaient considérées comme les

serviteurs des plus nantis ; ceux qui dirigent. La stratification sociale selon la lignée était de mise et tout ce qui n'est pas de chez nous est considéré à la limite comme sauvage. À l'issue de la conquête de Tunis en cette année de 1535 sous le commandement de l'empereur Charles Quint en personne, il s'en est fallu de peu pour anéantir Barberousse, le turc maître d'Alger. Ce dernier avait fui dans la déroute, mais avait pu s'échapper par mer d'Annaba (Bône) où il avait amarré des galères et les avait tenues prêtes à appareiller. C'est étrange que l'empereur lui-même n'ait pas pu penser à occuper cette position stratégique proche de Tunis qu'il assiégeait. Le commandement militaire se concerta et avait échafaudé un plan pour la flotte de sa majesté afin de nuire à l'ennemi. Le plan suggérait à l'empereur les places sur la côte ou à proximité de la côte d'Afrique du Nord, de Tunis jusqu'à Tlemcen, à prendre dans un plan d'occupations et de razzias pour consolider les positions de Charles Quint. Les stratèges avaient élaboré pour sa majesté un plan descriptif détaillé, comme suit : "De Tunis, Votre Majesté pourrait se rendre à Bizerte. C'est une ville de mille feux, assez forte et qui a une rivière où les

fustes peuvent entrer. Les corsaires de cette ville faisant un grand mal en Sicile et dans les iles Baléares, il conviendrait de la ruiner de manière à la rendre inhabitable. Sa Majesté irait ensuite à Bône (Annaba), où l'on compte environ trois mille feux. La ville a, comme Bizerte, une rivière où les galères peuvent entrer et même hiverner. C'est une place forte, et il faudrait l'occuper, en raison surtout de la rivière. De Bône, Sa Majesté se rendrait à Kollo. Celle-ci est toute en faubourgs, construite sur un cap qui se prolonge assez loin dans la mer. Il y a un havre de chaque côté du promontoire, où les galères peuvent mouiller très près de la côte. Kollo étant le port de Constantine, ses habitants, au nombre de mille, sont tous marchands. De Kollo, Sa Majesté pourrait aller à Djidjel ; village de quatre cents habitants, situé sur une langue de terre dont l'entrée est très étroite et facile à défendre ; les galères peuvent hiverner dans le port. On fait sur la côte la pêche du corail. Plusieurs marchands catalans offrent de s'établir à Djidjel et de s'y maintenir contre les Maures, si on veut bien leur accorder la franchise de la pêche. C'est du port de Djidjel que partit Barberousse, lorsqu'il vint s'installer à Alger, et sa flotte y passait l'hiver avant la

construction du môle de cette ville. Sa Majesté visitera ensuite Tedlès (Dellys), ville de mille feux, dont les murailles tombent en ruines, et Bresk (Gouraya) qui ne compte que sept cents habitants. Cette place n'a plus d'enceinte, un tremblement de terre l'ayant renversée, il y a quatre ans. La flotte pourrait mettre à sac ces deux ports. De Bresk, Sa Majesté irait à Mostaganem, ville qui appartient au roi de Tlemsên (Tlemcen). Les habitants, enrichis par le commerce, sont au nombre de quatre mille. La place n'étant éloignée de la mer que de six-cents pas ; pourrait être facilement canonnée par l'artillerie des gardes. Mazagran (Mezghrane), située à trois milles (un peu moins de six kilomètres) de Mostaganem, qui est à une distance un peu plus grande de la mer. Ceci jusqu'à fin septembre, temps suffisant et favorable, toute l'armée irait débarquer au port de Harchgoun (Beni Saf ou Rachgoun) et se rendrait par voie terrestre à Tlemsên, qui n'est qu'à six lieues (quarante-huit kilomètres environ) de là, avec une rivière en amont et une route commode. On mettrait la ville à sac, et l'armée s'y installerait pour l'hiver. Le pillage de la ville satisferait les soldats et leur servirait de paie ; et, comme le royaume de Tlemsên est

très fertile en blé et que le bétail y abonde, l’armée ne manquerait pas de vivres pendant l’hiver. De cette manière, on parviendrait à châtier le roi de Tlemsên, que protège Barberousse et qui s’est fait son vassal ; puis, lorsque l’armée quitterait la ville, on la laisserait au frère du roi qui est bon serviteur de Sa Majesté."

L’empereur Charles Quint n’avait rien fait, en fin de compte. Il est vrai que l’artillerie espagnole était inférieure à celle des Français, mais cette opportunité manquée par l’empereur montrait un signe de crainte ou de manque de volonté à compléter l’expédition qui aurait, fort probablement, sonné le glas de Barberousse et mis fin à son hégémonie sur les territoires occupés en Afrique du Nord. L’empereur avait dans ses plans de s’en prendre à Alger qui était vulnérable dans les moments qui ont suivi la prise de Tunis et la débâcle de Barberousse, mais l’attentisme de Charles Quint, le commandant suprême a empêché cette opportunité. Comme tout le peuple, y compris sa noblesse, se devait d’être au service et à l’écoute de l’empereur, rien ne pouvait être fait par les gouverneurs ou les capitaines généraux sans promulgation d’ordre express de la haute autorité.

- Il est certain que le cours de l'histoire aurait été tout autre si les Espagnols avaient mis à exécution leurs ambitions à ce moment-là. Mais je suis certain que le peuple autochtone n'aurait subi qu'une autre forme de colonisation ; une autre forme d'exploitation. Il serait naïf de croire que ça aurait été la lune de miel entre l'occupant espagnol et le Nord-Africain qui aurait, de toute façon, vu ses richesses spoliées. »

Quelques moments de silence ont suivi la narration continue que le comte exposa dans un ton de pédagogue. Idir accroché aux lèvres du comte absorbe les descriptions qui se transforment instantanément en des scènes de films dans son imaginaire. Et le comte de continuer dans son monologue :

« C'est donc quelques années plus tard, en 1541, que Charles Quint avait décidé de s'en prendre à l'occupant d'Alger. La flotte avait fait escale à Oran où j'ai rejoint, avec mon fils ainé Alonso, l'expédition. La flotte était commandée par Andréa Doria, l'amiral génois d'origine qui avait participé à la prise de Tunis. Il y avait aussi la présence du fameux Hernan Cortés, le conquérant du Mexique. Cette expédition a mis à contribution les nations de la Méditerranée occidentale à l'exception de la France alliée du sultan turc ; Soliman de Constantinople.

L'expédition planifiée pour l'automne de l'an 1541 a été déconseillée à l'empereur, mais rien n'y fit et l'entreprise s'est tenue. C'est ainsi que l'armada dans laquelle j'avais embarqué s'était présentée devant Alger en ce mois d'octobre. Charles Quint avait au préalable, sommé Hassan Agha de se rendre. Ce dernier était le lieutenant de confiance, intermédiaire de Barberousse aux commandes d'Alger. J'avais personnellement entretenu avec lui des communications depuis 1535, essayant de l'amener à se défaire de Barberousse. D'origine sarde, jeune, il avait été recueilli par Barberousse et pris sous son aile jusqu'à ce qu'il eût gagné sa confiance. En même temps, il y eut d'intenses négociations entre l'empereur et Barberousse pour que ce dernier se fasse vassal de l'empereur qui lui assurerait le titre de roi d'Alger et des villes sous contrôle espagnol. Les pourparlers avaient avorté lorsque le double jeu de Barberousse fut découvert et l'expédition s'en est suivie. Notre flotte fut frappée par une violente tempête qui a jeté une bonne partie des galères sur le rivage. Il a fallu le sang-froid d'officiers aguerris pour rescaper et regrouper les forces à Cap Matifou (Bordj El Bahri). Nous avions perdu plus de la

moitié des troupes parmi les vingt-deux mille hommes engagés, plus d'un tiers des cinq-cents navires et plus de cent-cinquante canons. Devant l'ampleur des pertes, Charles Quint avait réuni un conseil de guerre pour décider de la suite à donner à la recommandation de l'amiral Doria d'embarquer et d'abandonner l'entreprise. Cortés et moi étions d'avis à rester devant Alger pour lancer une attaque, vu les ressources considérables que nous avions. Au départ, nous étions plus de trois fois plus nombreux que les partisans de Hassan Agha avec ses six mille hommes. L'empereur avait le dernier mot et la flotte plia bagage de la baie d'Alger pour enregistrer un désastre de l'expédition. Ceci fut le second échec du comte d'Alcaudete en terre d'Afrique. Par la suite, Charles Quint ne voulait plus entendre parler d'expédition contre Alger pour anéantir la puissance turque. Dans les circonstances, je devais tout faire pour que les Turcs ne puissent pas s'étendre jusqu'aux abords d'Oran. Il me fallait remettre un prince dévoué à Tlemcen et conquérir Mostaganem. Ce sont là les projets auxquels le comte mortel s'est attaqué.

- Quand vous disiez tout à l'heure que l'artillerie espagnole était inférieure à celle des Français, quelles étaient les armes en usage sur le champ de bataille en ce temps-là ?
- L'armement utilisé était diversifié et s'améliorait dans le temps. Il faut dire que les Turcs avaient développé une véritable industrie pour les canons qu'ils utilisaient dans leurs expéditions. Nous avions donc des canons de différents calibres, les uns plus légers que d'autres ; pour pouvoir les trainer. Les canons sont particulièrement redoutables contre la cavalerie. Il y a les lances et les piques qui étaient beaucoup utilisés autant par les Espagnols que par les indigènes. Leur cavalerie était particulièrement habile et agile. Les arbalètes sont très redoutables, mais requièrent plus de temps à manœuvrer. Les arcs dans une moindre mesure sont utilisés aussi par les autochtones. Les arquebuses se mettent sur une perche pour viser et allumer la mèche. Elles ont une portée plus longue que les escopettes qui sont des armes à canon plus court. Il y a tout l'arsenal des armes blanches comme les épées et les poignards. Les soldats de provenance du royaume de Koukou en Kabylie étaient habiles à forger des épées

nommées flissa. Elles étaient particulièrement meurtrières dans les combats au corps à corps. La différence décisive dans un champ de bataille était de bien manœuvrer les canons et de prendre position dans des endroits stratégiques pour maximiser l'efficacité des tirs. Des canonniers bien formés étaient très recherchés pour être enrôlés dans une troupe en campagne ; ils sont généralement bien rémunérés pour leurs services.

- Je présume que la défaite de Charles Quint aux portes d'Alger a dû produire un séisme au sein des alliés des Espagnols.
- Oui, immédiatement après, Hassan Agha fit du bruit autour de cet évènement. Il s'était donné du courage pour tenter de porter quelques coups du côté de Mers-El-Kébir l'année suivante, mais sa troupe qui s'est essayée à prendre la forteresse par surprise a buté contre les forces de la garnison qui les ont décimés, alors qu'il tentait, en même temps, de pacifier le roi de Koukou à l'est dans le massif kabyle. De mon côté, je devais absolument me prémunir et anticiper tout coup fourré des Turcs ; en se rapprochant trop près du roi Moulay Mohamed. Il était clair qu'il fallait éviter de répéter les erreurs de 1535 et réussir l'expédition que je préparais. La

défaite à Alger avait enlevé à Charles Quint toute envie d'expédition en Afrique, en plus d'être complètement absorbé par l'effort de guerre qu'il menait sur le continent européen. Il avait donc repoussé ma sollicitation, mais il avait accepté que je finance l'entreprise par moi-même. J'avais au moins reçu la confirmation en tant que capitaine général investi des pleins pouvoirs sur l'expédition de Tlemcen. C'est ainsi que je me suis déplacé en Espagne pour le recrutement des troupes. J'avais profité de mon passage à mon domaine de Montemayor où j'ai réuni ma famille et mes amis où je les avais sollicités pour mon effort de guerre en financièrement ou en personne. Ma famille et mes cousins immédiats étaient en majorité partants pour m'appuyer financièrement et même de leur présence dans le champ de bataille. C'est ainsi qu'un bon nombre de mes cousins avaient embarqué pour Oran en décembre. J'ai alors entrepris de recruter les troupes en Andalousie et ailleurs en Espagne. J'ai délégué mes deux fils Francisco et Martin pour m'aider dans les approvisionnements et l'embarquement des troupes à Malaga et Carthagène. Mon intendant profita pour faire fabriquer à Cordoue quarante-quatre bannières

montrant la croix de Jérusalem et le manteau de Saint-Jacques de Compostelle dont j'étais chevalier. Les troupes étaient réunies à Carthagène pour le grand départ lorsque je fus reçu avec acclamation et ferveur. Nous avions reçu un nombre impressionnant de volontaires qui voulaient faire partie de l'expédition sans rémunération. Sachant que nous voulions nous attaquer à Tlemcen, ces volontaires enthousiastes pensaient au butin qu'on pouvait tirer de l'entreprise ; la ville étant réputée pour sa richesse. En ce mois de janvier de 1543, après les communions d'usage, j'avais embarqué sur *La Capitana,* un navire génois. Ma flotte comptait vingt-deux vaisseaux. Après une journée de navigation, nous étions frappés par une violente tempête qui a dispersé les navires. Certains arrivèrent péniblement à Mers-El-Kébir, d'autres se sont réfugiés sur la côte d'Espagne. *La Capitana*, où j'avais embarqué, arriva cinq jours plus tard, seule à Mers-El-Kébir. L'hiver était exceptionnellement froid et les montagnes étaient couvertes de neige. Ceci étonna les membres de l'expédition qui ne connaissaient pas cette terre d'Afrique. Le reste de la flotte arriva successivement soit à Mers-El-Kébir ou au port d'Arzew où les

troupes ont été bloquées par les Maures. Il a fallu que je délègue mon fils Alonso pour les secourir des escarmouches dans lesquelles ils étaient tombés çà et là. Étant plus proche de Mostaganem, j'avais eu l'idée de tenter la prise de la ville. J'avais donc commandé à Alonso, mon commandant en chef, d'inspecter la rivière Macta dans la zone humide qu'il a trouvée gonflée par les eaux des précipitations qui s'étaient abattues. Il aurait été très facile de prendre Mostaganem à ce moment-là sachant les forces qu'on avait en notre possession.
Aussitôt mon armée réunie, j'avais entrepris de distribuer les commandements des différents bataillons en ne négligeant pas d'instruire mon fils cadet Martin sur la gouvernance d'Oran. C'est ainsi qu'accompagné du prince prétendant Abdallah, je passais en revue l'armée qui était stationnée sur le plateau près du ravin de Ras-El-Ain. On avait dénombré près de douze mille fantassins et environ deux mille cavaliers. Mon fils finissait de négocier des chameaux et des bêtes de somme contre un paiement en argent et de pièces d'étoffe. Au moment où le départ fut sonné, nous eûmes une grosse surprise par la défection des chefs

indigènes qui devaient nous fournir les moyens de transport. Nous étions obligés de transporter nous-mêmes nos rations de vivres pour huit jours et nous avons dû abandonner l'artillerie. La pluie s'était mise de la partie à deux jours d'Oran et a durée trois jours et trois nuits. Malgré ces difficultés au départ de l'expédition, j'avais ordonné la marche pour ne pas perdre de temps et risquer d'être surpris par les Turcs. J'avais compris que très probablement, Moulay Mohamed de Tlemcen avait été informé et a dû dissuader nos sous-traitants d'honorer leur contrat et de ne pas se présenter au rendez-vous en prenant le soin de garder la décision secrète jusqu'à la dernière minute. Le roi de Tlemcen avait tenté de me soudoyer en me faisant des offres conséquentes en argent à deux reprises avant notre départ. Notre deuxième étape était d'atteindre la pointe occidentale de la sebkha de Misserghine où un peu plus loin nous traversâmes Rio Salado (El Malah, au nord d'Ain-Temouchent). À partir d'un certain moment, nous commencions à apercevoir les troupes ennemies à flanc de montagne. C'est le caïd des Beni-Rached qui est venu défendre la route vers Tlemcen en réunissant des contingents arabes et

amazighs. Le point de passage clé était la traversée de la rivière Isser ; à Tibidae qui était déjà investi par les troupes ennemies. Il nous avait envoyé des troupes pour nous inquiéter et retarder notre marche. Le caïd El Mansour des Beni-Rached, aidé par le caïd Ibrahim ; chef d'armée de Moulay Mohamed, conduisait une armée forte de huit mille hommes. Comme à l'habitude, nous étions harcelés à l'arrière-garde pour retarder le convoi ou pour faire courir les renforts de l'avant vers l'arrière de sorte à les fatiguer inutilement ou à allonger la colonne. Finalement, sous mon commandement, les chefs de nos troupes étaient organisés de sorte à repousser les incursions et les mettre en fuite sans pouvoir les poursuivre à cause des conditions difficiles du terrain détrempé. En bout d'effort, nous sommes sortis du ravin, presque indemnes avec un soldat tué et quelques blessés. Arrivés à la rivière, nous étions encerclés par les troupes du caïd des Beni-Rached aidé de l'armée du royaume qui s'apprêtait à nous attaquer de tous les côtés. J'ai alors mis en place notre stratégie de bataille en organisant la couverture du convoi. L'avant-garde s'élança pour la traversée de l'Isser grossi par les pluies, où les hommes avaient de

l'eau jusqu'aux épaules. La charge fut sonnée et la traversée de l'avant-garde s'était poursuivie dans une charge de l'ennemi jusqu'à occuper le flanc de la montagne. Pendant ce temps, je protégeais le passage du reste de l'armée ; un millier d'hommes étaient placés au pied de la montagne. Le point central traversé, nous nous sommes dirigés vers Tibidae où nous avions dressé notre campement et j'ai alloué une journée de repos à l'armée. Nous avions enregistré très peu de pertes, bien que l'ennemi fût très nombreux ; cinq mille lances et treize à quatorze mille fantassins environ. D'ailleurs, chose étrange ; le camp que j'avais choisi pour passer la nuit à Tibidae était très proche de celui de l'ennemi à tel point qu'on aurait dit qu'il s'agissait d'un seul camp. La nuit, j'avais envoyé un cartel d'usage à Moulay Mohamed pour le défier dans le combat. Le roi avait accepté le défi et le lendemain il se présenta avec son armée, appuyée de quatre cents Turcs, fort probablement venus de la garnison de Ténès. J'ai pris les dispositions qui s'imposaient pour la bataille et j'avais réparti les responsabilités entre les corps de l'armée en faction. La bataille s'est déroulée sur deux étapes entre l'avant-garde et l'arrière-garde pour finir le

travail et assurer la victoire. La bataille dura trois heures et nous sommes sortis vainqueurs. Miraculeusement, nous n'avions enregistré que huit hommes tués et douze blessés parmi lesquels deux chevaliers. Il était surprenant qu'on n'ait eu que trois hommes blessés par des escopettes, tandis que la plupart des tués et des blessés furent atteints par les flèches des arbalètes bien qu'il y eût beaucoup d'escopettes. Ceci nous donnait une indication sur l'habileté rudimentaire de l'ennemi à manier les armes à feu. Ils ne se servirent pas des pièces d'artillerie qu'ils avaient à Tlemcen, notamment celles qu'on avait abandonnées lors de notre débâcle de 1535. Du côté de l'ennemi, il y a eu beaucoup de pertes humaines. On pouvait, après coup, estimer le nombre de soldats du camp de Moulay Mohamed de quarante à quarante-cinq mille hommes. D'ailleurs, le roi étant resté retiré à une dizaine de kilomètres du lieu de la bataille, il s'est enfui chez les Beni-Rached. En fin de journée, nous sommes arrivés sur Tlemcen avec une furie des soldats qui voulaient pratiquer leur razzia. Mais, j'ai dû prendre les mesures de prudence pour éviter que l'ennemi revienne nous surprendre. J'ai ordonné de camper à l'extérieur de la ville

jusqu'au lendemain où nous prime Tlemcen. Les vaincus sont venus en nombre pour prêter allégeance au prince Abdallah. Nombreux étaient ceux de la troupe de Moulay Mohamed qui étaient passés dans notre camp. On m'avait informé que les puits étaient empoisonnés avant la fuite désespérée du roi. La ville avait été pillée par les troupes irrégulières au service de Moulay Mohamed et nos soldats avaient achevé la razzia et Tlemcen fut ruinée pour longtemps. Finalement, nos attentes étaient trop élevées quant au butin qu'on allait en tirer ; j'avais espéré payer les frais de l'expédition. Le roi Abdallah s'est rendu au Mechouar ; la résidence royale où il reprit possession de son trône. Nous étions impressionnés par la qualité des lieux et leur raffinement ; au-delà de ce qu'on pouvait avoir à Cordoue en Grenade. Les allégeances se sont succédé auprès de la nouvelle cour, y compris le caïd Ibrahim. Ce dernier nous avait d'ailleurs indiqué où faire une razzia pour récupérer une grande quantité de blé, d'orge et trois-cent-cinquante chameaux avec quatre-cents prisonniers. Il restait beaucoup de fidèles à Moulay Mohamed, dont le caïd des Beni-Rached malgré notre victoire. Ils n'arrêtaient pas d'exciter les opposants au

nouveau roi en le dépeignant comme un corrompu et un vendu aux chrétiens. Il faut dire que notre immobilité nous a valu de hardies attaques jusque dans Tlemcen. Quelques semaines plus tard, j'ai fait signer au jeune roi Abdallah le traité où il reconnaissait sa vassalité au service de l'empereur. Ce traité similaire à celui signé précédemment par Moulay Mohamed stipulait un tribut annuel en argent et le don de chevaux harnachés et de faucons.

L'objectif de mettre le prince Abdallah sur le trône était atteint, mais je n'étais pas convaincu que ces beaux résultats allaient durer dans le temps. Les habitants de la capitale étaient irrités par les profanations religieuses commises par mes troupes. Ils n'avaient pas beaucoup de considération au nouveau roi qui a permis ces exactions. Mon armée ne pouvait pas rester à Tlemcen trop longtemps, car j'étais pressé par l'empereur qui me demandait le retour des troupes en Espagne. Ainsi, je ne pouvais pas exécuter mon idée de laisser une garnison de mille-deux-cents hommes pour défendre la ville et son roi. De plus, il fallait assurer ma route pour Oran et j'avais dans mes plans de marcher sur Mostaganem.

Nous nous sommes préparés pour le retour vers Oran et finalement nous nous engageâmes sur la route et le roi fit fermer les portes dès que nous sommes sortis. Nous étions alors exposés au danger avec le nombre d'ennemis qui nous guettaient. Nous avons dû livrer bataille dans un terrain boisé d'oliviers qu'on appellera d'ailleurs la bataille des oliviers. Les quatre pièces d'artillerie qu'on avait réparées et ramenées avec nous nous avaient servi lors des combats que nous avions à livrer. Les captifs et le butin que nous avions ramené nous compliquèrent beaucoup la marche et la défense du convoi. Cette bataille acharnée montrait toute la fragilité de l'œuvre entreprise, puisqu'après une expédition victorieuse, au moment de sortir de la capitale où l'on venait d'installer un roi-vassal, la troupe avait lutté avec une énergie désespérée pour pouvoir battre en retraite. Nous nous sommes confrontés, tout le long du trajet, jusqu'aux abords d'Oran, aux provocations et escarmouches entretenues par l'ennemi sans nous laisser de répit. Arrivé à Oran l'armée n'avait fait que traverser la ville pour aller camper sur le plateau de Gambetta. On y fit le recensement des troupes pour réaliser que finalement au terme de mon expédition on

> aurait perdu un total de deux-mille-trois-cents hommes environ, entre soldats, serviteurs, porteurs, et autres. Cette expédition a mis au jour les bons coups que nous avions faits, mais aussi les manques et les fautes graves de notre politique, l'insuffisance des ressources financières ainsi que le manque de prévoyance dont j'avais fait preuve. Le succès paraissait éphémère et incertain à long terme du fait qu'on n'avait pas consolidé les résultats acquis au prix de beaucoup d'efforts et de sacrifices matériels et humains. Pourquoi tout cela ? Pour la gloire, le pouvoir et le plaisir de l'ego à se placer au-dessus de ses semblables. »

Idir est resté attentif à tout le récit du comte sans s'empêcher, d'un moment à l'autre, de s'imaginer vivre dans cette période. Il imagine sur cette plage où il est assis, maintenant, toute la tourmente et l'agitation qu'il y avait eu dans les hameaux alentour. Il pense un moment à l'organisation tribale qu'il y avait pendant ce temps où les chefs de tribus donnaient la cadence à la vie. Il pense, en même temps, au peuple pauvre qui devait trimer dur, sans répit pour gagner un bout de pain en fin d'une longue journée harassante. Il pense à l'effroi qui était jeté sur eux lorsqu'ils entendaient l'arrivée des corps expéditionnaires ; les Espagnols, les Turcs, les tribus ennemies et autres bandits de

grand chemin. Les populations démunies vivaient dans la peur du manque de vivres, des aléas du climat, des bêtes féroces qui rôdaient pour leur disputer leurs troupeaux et autres bêtes et oiseaux qui constituaient leur seul capital. Pire encore, ils devaient partager le peu qu'ils avaient avec le pouvoir en place en payant l'impôt forcé. Que recevaient-ils en retour ? Rien, rien n'eut été qu'un semblant de salut qui les préservait des razzias et des exactions. Pour consolider cette paix éphémère, il fallait participer à l'effort de guerre lorsque le maître de la contrée le décidait. Un sentiment de révolte et de colère monte en Idir en pensant à cet état d'impuissance que les individus devaient subir sans cesse en temps incertains. Il ne comprend pas comment les peuples du pays passaient leur temps à guerroyer entre eux pour faire le jeu des conquérants. Ils s'entretuaient pour avoir un semblant de supériorité alors qu'en fin de compte toutes les parties devaient payer de leurs vies ou de leurs biens. Est-il possible que l'humanité soit vouée à un équilibre instable perpétuel ? L'être humain faisant partie de l'univers cosmique se doit-il d'évoluer vers une stabilité à l'instar du cosmos chaotique dont l'entropie est toujours négative ? Peut-être que cette instabilité est garante d'une vie, sans laquelle la vie s'éteindrait selon les lois thermodynamiques régissant l'univers. Idir sursaute à l'adresse du comte qui l'interpelle à trois reprises :

« Idir, Idir, Idir est-ce que tout va bien ?

- Oh ! excusez-moi, j'étais pensif. J'ai tout entendu de votre récit, mais je ne me suis pas empêché de penser à l'époque où vous gouverniez dans le royaume des mortels, dans cette contrée. Il y avait tellement de cruautés…
- En fait, cela fait partie de l'évolution de l'être humain. Une mince consolation est que cette époque-là était mieux que les ères préhistoriques. Aujourd'hui, la condition humaine a évolué comparativement au moyen âge, mais cette évolution a engendré d'autres problématiques spécifiques à l'évolution même. De tout temps, l'être humain paye, d'une façon ou d'une autre, ses avancées ; rien n'est gratuit. En ce moment, par exemple, ton peuple d'Algérie vit une transformation censée lui apporter plus de prospérité, mais elle ne viendra pas sans sacrifice. Certaines générations payent pour l'évolution de générations futures. Ce fut de même pour les peuples au nord de la Méditerranée ; l'Europe est arrivée à un niveau de développement ou une majorité d'humains profite d'une prospérité relativement stable, mais elle le paye avec une autre forme de compensation. La vie n'est pas facile dans ces sociétés dites modernes où l'argent et le

profit ont pris le dessus sur l'humain. Les fléaux qui frappent la jeunesse en versant dans la drogue, la violence et autres vices sont là à guetter la société pour la faire sombrer au moindre laisser-aller. Encore une fois, rien n'est gratuit ; tout se monnaye d'une façon ou d'une autre. Maintenant que je suis dans le royaume des morts, je peux te dire que les réponses se trouvent dans l'être humain lui-même et ses semblables. Les solutions se trouvent parmi les humains qui t'entourent : en premier lieu, là où tu évolues. Ça ne viendra, certainement, pas d'ailleurs ou d'autrui. »

Idir reste méditatif, le regard au loin dans cette pénombre d'une nuit éclairée d'un beau clair de lune. Son rendez-vous en ville est raté, mais il est heureux d'être ici, pris dans cette aventure qui fait entrechoquer le passé avec le présent.

« Je trouve ça très instructif, réplique-t-il au comte. Vous me racontiez cette entreprise de 1543 à Tlemcen et vous aviez pour objectif la prise de Mostaganem.

- Oui, après notre arrivée de Tlemcen et quelques jours de repos, mon fils Alonso et moi ; le comte mortel, nous nous étions occupés de préparer la campagne. Vu la proximité de la ville à prendre, nous avions inclus dans notre arsenal une

bombarde ; un gros canon de siège et cinq canons de campagne. La bombarde est très efficace pour ouvrir des brèches dans les fortifications, mais peu maniable du fait de son poids. Les canons de campagne sont plus légers et facilement déployables dans un champ de bataille. Ils sont généralement efficaces pour décimer la cavalerie groupée. Nous avions reconstitué la cavalerie qui était éprouvée lors de la dernière expédition. Les soldats équipés, avaient chacun des vivres pour quatre jours. À L'équinoxe du printemps de cette année 1543, l'armée de sept mille hommes environ se mit en marche. J'avais confié le commandement de l'avant-garde à mon fils Martin et mon cousin Melchor. Mon fils Alonso était à mes côtés alors que je confiais la garde d'Oran à mon fils Francisco, blessé dans la campagne de Tlemcen. Nous avions établi le campement près d'Arzew (Bettioua). Comme on était proche de la mer, une petite flotte de Hassan Agha, de six navires, tira des boulets de canon et des coups d'arquebuse qui firent quelques victimes. Moulay Mohamed s'était réfugié à Alger après son passage chez les Beni-Rached en conséquence à sa débâcle à Tlemcen. Les conditions de vents nous avaient aidés en

repoussant les navires turcs loin du rivage et avaient fini au port d'Arzew pour s'y réfugier ; nous les avions ainsi évités. Nous avons été rejoints par les contingents du cheikh Guirref de Tessalah ; pas loin de Sidi Bel Abbes, non sans avoir été retardés par les tribus des Mediouna. Arrivés à la Macta, nous trouvâmes la rivière gonflée, impossible à traverser à gué. J'avais ordonné de couper des arbres et de fabriquer un pont pour faire passer les bagages et l'artillerie alors que les soldats traversèrent à la nage. Notre armée pilonnée par les galères du flanc gauche me commanda de changer l'itinéraire ; au lieu de suivre le bord de l'eau, j'ai dû commander de nous éloigner de la côte et de passer par le plateau qui domine Mezghrane, pas loin d'ici. La population s'est constituée en foule nombreuse autour du village et semblait décidée à en découdre. Le caïd des Beni-Rached et Hamida El Aouda de Ténès ; devenu vassal de Hassan Agha, commandaient les troupes. Finalement en avançant nous vîmes les troupes ennemies se disperser. Nous campions à l'extérieur du village lorsque j'ai entrepris d'envoyer des espions dans la ville de Mostaganem. Les nouvelles ramenées de cette ville n'étaient pas bonnes

et allaient nous dissuader de finir l'expédition et de rebrousser chemin vers Oran. Selon les informations reçues, il y avait dans la ville mille-cinq-cents soldats munis de vingt-neuf grosses pièces d'artillerie. J'avais jugé que les forces étaient déséquilibrées et je décidai l'annulation de l'entreprise. Le départ vers Oran était fixé pour la nuit pour devancer l'ennemi qui était déjà informé, par des espions, de nos intentions. Sur notre chemin du retour, nous entendions les célébrations de joie par des détonations et des illuminations faites par la population de Mostaganem. Les troupes ennemies, nombreuses, nous suivaient et nous observaient des hauteurs. Au même moment, je prenais des dispositions pour une bataille imminente. Nous avions installé notre artillerie sur cette plage pour répondre aux galères turques qui s'étaient retirées sur Mostaganem, après avoir pu couler une de leurs galères. Nous avions alors tourné l'artillerie sur les troupes terrestres pour les obliger à se replier, sous de lourdes pertes. Notre camp avait enregistré des pertes sensibles au nombre de vingt morts, dont le frère du commandant de la place d'Oran. Fait particulier, c'est que nos alliés locaux dans

la bataille percevant une défaite possible de notre armée avaient esquissé des signes à l'ennemi pour les diriger contre nous. Je leur ai immédiatement enlevé la garde des munitions et des bagages, anticipant sur un revirement potentiel de ces auxiliaires. Nous poursuivions le chemin du retour sous les attaques de l'ennemi que nous repoussions sans cesse. Nos soldats étaient épuisés sous cette pression incessante. J'avais donné ordre de rester sur la défensive et de ne pas lancer de poursuite de l'ennemi pour éviter le désordre et de se découvrir à l'ennemi. Nous traversâmes sans difficulté, cette fois-ci, la rivière Macta tant son niveau avait baissé. Pour éviter les galères turques, nous nous sommes éloignés du littoral et sommes allés camper près des salines d'Arzew. Nous rentrâmes à Oran de cette expédition fatigante qui ne produisit aucun résultat ; j'eus plus de pertes que de profit de cette campagne échouée. Les soldats étaient très mécontents de ne pas avoir eu de butin de cette expédition. J'ai dû exécuter un capitaine et un de ses sous-officiers mutins. Il va sans dire que l'état d'esprit des troupes était au plus mal.

Entre 1543 et 1547, Tlemcen et ses environs étaient passés par de multiples

revirements. Le caïd des Beni-Rached chercha à se rapprocher de nous, les Espagnols. Dans le même temps, le roi Abdallah, à la suite d'une attaque dirigée contre sa cité, il est sorti combattre et la population lui avait fermé les portes de la ville l'empêchant de rentrer. La population lui avait toujours reproché les pillages et les profanations qui avaient suivi la prise de Tlemcen à Moulay Mohamed. Elle en avait contre les Espagnols et ne voulait les revoir sous aucun prétexte en ville. C'est ainsi que Moulay Mohamed était remis sur le trône avec l'aide des Turcs envers lesquels il était vassal. J'ai pris de mener des pourparlers et des démonstrations de fidélité envers El Mansour et Hamida El Aouda que j'ai pu rallier dans notre camp. El Mansour avec l'aide d'une petite troupe espagnole put renverser Moulay Mohammed et mettre sur le trône le successeur de Abdallah. Ce dernier a été trahi et assassiné par des chefs arabes chez qui il s'était réfugié. En même temps, Hassan Pacha, fils de Barberousse et d'une mère kabyle de Koukou, était roi d'Alger. Il se porta à la défense de Moulay Mohamed en 1545 à la tête de trois-mille Turcs et renégats, mille spahis à cheval et dix canons. Hamida El Aouda qui était redevenu vassal des Turcs fournissait deux-

mille cavaliers. Cette armada s'était présentée à Tlemcen désertée par le roi en place malgré l'appui d'El Mansour, car il manquait de partisans locaux du fait qu'il était allié des Espagnols. Les Turcs remirent leur vassal sur le trône. Hassan Pacha reçut son argent et s'en retourna à Alger, laissant une garnison turque à Tlemcen. El Mansour soutenait son neveu pour le trône de Tlemcen ; je l'ai accompagné en Espagne en 1545 pour l'aider dans sa demande à l'empereur, de pouvoir lever une expédition, ce qu'il obtint et je lui ai recruté deux-mille soldats d'Andalousie. Avec les mille soldats que j'avais ramenés de Malaga à mon retour à Oran, les six-cents fantassins de la garnison d'Oran et les cent-cinquante cavaliers que je leur avais adjoints nous sommes sortis punir les habitants du village de Canastel qui avaient détourné les armes qu'on leur avait données, pour combattre les Turcs, au profit de ces derniers. Nous avions soumis Arbal au sud de Misserghine lorsque Hassan Pacha est revenu dans la région de Sig sous les appels du roi de Tlemcen, leur vassal. Nous étions sur le point de nous confronter dans un combat lorsque le vice-roi d'Alger avait demandé de négocier. Hassan Pacha devait rentrer d'urgence à

Alger à la suite du décès de son père Barberousse le 4 juillet 1546. C'est ainsi que les Turcs abandonnèrent Tlemcen. El Mansour, caïd des Beni-Rached, a remis sur le trône son neveu Ahmed qui s'est fait vassal des Espagnols sans objection du roi d'Alger. Les Turcs n'étant plus en garnison à Tlemcen, je n'avais plus de raison de maintenir notre présence. J'avais plutôt entrepris la deuxième expédition sur Mostaganem, mais sans l'appui d'El Mansour qui jugeait, nécessaire, sa présence à Tlemcen.
Nous marchâmes vers Mostaganem au moment où j'avais envoyé mon fils Martin à Oran chercher l'artillerie et les munitions. Nous arrivions sur Mezghrane et le jour même nous nous sommes approchés des abords de Mostaganem pour engager le combat. Nous avions tiré plus de cent coups de canon contre les murailles, mais rien n'y fit. Les Turcs qui défendaient la ville tiraient avec des fauconneaux (canons de plus petits calibres) qui ont rapidement été éliminés. Nous y avions tiraillé pendant trois ou quatre jours sans résultats concrets pour nous. Nous commencions à manquer de poudre et j'ai envoyé un brigantin, navire agile et plus maniable, en chercher à Oran. Pendant tout ce temps, la troupe

turque sortie de Tlemcen se dirigea vers Mostaganem pour porter secours aux assaillis. Ils étaient huit cents accompagnés d'un grand nombre de locaux. Au moment où une brèche fut ouverte dans la fortification de la ville, quelques capitaines de mon armée ont failli aux règles de prudence en tentant une incursion non calculée. L'ennemi nous a alors repoussés et a créé un désordre dans nos rangs. J'ai dû sonner la retraite, mais nous fûmes poursuivis par les Turcs, aidés d'un grand nombre de fantassins locaux qui nous encerclaient. Alors qu'on avançait vers le rivage pour charger les blessés et l'artillerie sur les navires, une panique avait pris dans nos rangs et on a failli abandonner nos chevaux et nos canons. Ma prise énergique de la situation avec mon fils Martin avait aidé à réorganiser la troupe et à faire face aux assaillants qui finalement s'en sont retournés en ville. Après coup, on pourra certes dire que c'est mon manque d'organisation qui a été à l'origine de la débâcle, mais il y a plusieurs facteurs qui peuvent être énumérés. On aurait pu avoir plus de succès si j'avais les ressources militaires et financières nécessaires. Les soldats inexpérimentés, le défaut d'organisation et le manque de discipline

au sein des fantassins avaient contribué à l'échec. De plus, l'amiral commandant les galères espagnoles avait saboté une opportunité d'utiliser des galères pour donner une chance de réussite à mon expédition, lorsque, à la dernière minute, l'amiral décida de ne pas embarquer dans le projet. Ce fut le destin funeste qui a frappé ma deuxième expédition sur Mostaganem.
Notre défaite à Mostaganem avait relevé le moral des Turcs et baissé le nôtre à tel point que Moulay Mohamed fut remis sur le trône sans que nous l'ayons inquiété. L'empereur me commanda de ramener les troupes en Espagne, ce qui m'obligea à les lui prendre en personne. J'avais laissé une délégation pour gérer la cité à Oran dont mon fils Martin, mais la situation autour des remparts s'était dégradée et les ennemis locaux aidés par les Turcs s'essayaient à venir provoquer la garnison. Je suis rentré d'Espagne en 1549 et ai pris la situation en main. Ces mini campagnes se soldaient par de maigres prises telles que des captifs, du bétail et des céréales. Mais ces sorties punitives ne dissuadaient aucunement les locaux qui en avaient gros contre nous. La situation sécuritaire précaire autour d'Oran persistait faute de

troupes et d’argent. On était donc réduit à vivre dans l’enceinte de notre forteresse pour attendre la prochaine tentative de surprise. Devant cette intolérable situation, j’ai dû donc essayer un tour de force en faisant une tournée en Europe en 1550, en passant par la Cour d’Espagne puis en Allemagne où l’empereur se trouvait. J’avais sollicité de lui qu’il transférât la charge de général des galères de don Bernardino de Mendoza à un de mes fils. Je motivais ma demande par le fait que les galères seraient entretenues à moins de frais qu’actuellement. L’empereur acquiesça et je revins en Espagne où don Philippe assurait l’intérim de la gouvernance. Ce dernier me refusa la requête pour reconduire don Bernardino. Là, je venais d’accentuer le ressentiment de l’amiral envers moi. Par-dessus ces évènements, mon jeune fils Martin laissé à la tête d’Oran en collaboration avec mon cousin ne s’entendait plus avec lui, ce qui me commandait de revenir à Oran. Fatigué du joug turc à Tlemcen, le roi s’en est retourné vers nous pour signer un traité similaire aux ententes signées dans le passé. La population n’accepta pas le retour des Espagnols, elle a fait appel au prince de Fès pour intercéder en sa faveur afin de

venir chasser ce roi ami des chrétiens qui les accablait d'impôts. C'est ainsi que le souverain de Fès envoya une armée considérable conduite par ses deux fils pour entrer dans Tlemcen en ce début de 1551. À ce moment finissait l'histoire de la dynastie Zianide. Le dernier chapitre de l'histoire fut complété par le dernier héritier des rois de Tlemcen, devenu chrétien et qui s'était exilé en Castille.

Les princes de Fès étaient encouragés par la facilité avec laquelle ils avaient pris Tlemcen et s'engagèrent vers Mostaganem alors qu'ils faisaient courir le bruit qu'ils iraient jusqu'à prendre Alger. Les princes de l'Ouest ne nous inquiétèrent pas en passant proche d'Oran. Il faut dire que les Arabes des Beni-Amer n'étaient pas contents de ces envahisseurs venus occuper Tlemcen, ce qui les a poussés à se joindre aux Turcs de Mostaganem. Avant d'arriver à la vue de la ville, les princes Mérinides apprirent l'arrivée d'un contingent turc conséquent, levé par Hassan Pacha. Les troupes étaient menées par le célèbre renégat Hassan Corso assisté par Saffa et le renégat sarde Ali Sardo. Sitôt su, les princes marocains battirent en retraite, poursuivis par les Turcs qui les ont rejoints sur le bord de Rio Salado, pas loin de l'endroit où

Aroudj, le frère de KheirEddine a été tué. Les Turcs entrèrent dans Tlemcen et la ville fut soumise encore une fois à un terrible pillage. Les Turcs décidèrent de ne pas s'encombrer d'un roi quelconque et ils mirent une garnison et placèrent Saffa en qualité de gouverneur.

- Quelle épopée ! reprit Idir dans un soupir. L'étrange dans tout cela est dans la quantité d'énergies, de souffrance et de vies humaines gaspillées dans toutes ces agitations. Finalement, si les formes d'occupation sont variées, tous les envahisseurs portent la même identité. Vous racontiez la prise de Tlemcen et son pillage par les Espagnols est comparable à la prise de cette ville par les Turcs et son pillage. Les premiers étaient des chrétiens et les seconds des musulmans. Deux religions qui se disputaient ces populations à l'avantage du souverain qui travaille à prolonger sa domination ; le commanditaire.
- En effet ! L'être humain mortel subit tout le temps l'appel des sirènes qui lui font miroiter le plaisir du pouvoir et de la domination qui sont les moteurs pour toutes les exactions sur les plus faibles. Le comte mortel en voulait toujours plus. Sa famille avait reçu en Espagne des

domaines, des châteaux et autres biens. Il était entré dans la spirale du désir d'acquérir toujours plus à tel point qu'il s'était jeté sur des territoires d'outremer, espérant en tirer un profit colossal. Où est la limite ? Elle est, là où la conscience veut bien la mettre : du côté du partage, de la modestie, de la bienveillance, de l'altruisme et de la vie ou du côté de l'ego, du tout pour soi, du pouvoir, de la richesse démesurée à la limite de l'indécence, de l'arrogance, de la destruction et de la mort. Au mortel de choisir… Après un petit moment de silence, le comte reprend. Veux-tu que je continue ou que j'arrête ? Est-ce que je t'ennuie ?

- Non, non, au contraire, répond Idir. Je veux bien écouter la suite de votre récit.
- Comme je le disais, les Turcs s'étaient dangereusement rapprochés d'Oran en prenant Tlemcen de manière claire et franche. À ce moment-là, nous, de notre côté, nous gaspillions nos énergies à guerroyer autour d'Oran que nous retrouvions après chaque sortie. Cet état des choses montrait à quel point nous étions déconnectés de la réalité d'ici. Nous survivions tel un objet étranger dans le corps humain. Nous risquions à tout moment d'être avortés de ce corps que nous ne pouvions pas assimiler, apprivoiser par

des méthodes plus intelligentes, plus humaines.
Je déployais mes efforts pour nous rapprocher des Marocains afin qu'on trouvât une entente commune contre notre ennemi commun ; les Turcs. À la fin 1553 début 1554, Salah Rais avait décidé de marcher sur Fès afin de mettre sur le trône de Fès un dissident d'El Mehdi ; Abou Hassoun. Salah Rais parcourut un itinéraire qui longea le littoral en passant par les villes de Ténès, de Mostaganem et à proximité d'Oran, puis il se rendit à Tlemcen pour pendre Saffa qui avait été pris par les Espagnols lors d'une maladresse. Par la suite, il pénétra en territoire marocain où il avait défait El Mehdi et rendit Abou Hassoun maître de Fès. Salah Rais s'en retourna vers Alger après avoir reçu des sommes considérables en guise de dédommagement pour les frais de cette expédition. Mohamed El Mehdi reprit le combat, aussitôt les Turcs partis, et reprit son trône. En septembre 1555, Salah Rais s'attaquait à Bougie et la prenait, ce qui lui procura un prestige retentissant dans toute l'Afrique du Nord comme le maître incontesté dans la région. Un fait est à noter que lorsque la garnison de Tlemcen fut appelée par le vice-roi d'Alger, les

soldats allaient razzier dans leur passage près d'Oran les tribus environnantes. J'avais travaillé pour mobiliser les tribus en les informant des plans des Turcs de passage pour qu'on organisât une embuscade conjointe, mais notre commandeur, de passage à Oran pour inspection, empêcha l'intervention autre qu'une petite contribution avec une centaine de soldats. Cette escarmouche ne fit aucune différence dans les rangs des Turcs qui ont continué leur route vers Alger pour assister Salah Rais dans son entreprise pour la prise de Bougie.

En cette même année, nous avions manqué une opportunité de nous unir avec le chérif El Mehdi pour une expédition sur Alger. Les pourparlers étaient lancés il y a longtemps jusqu'au jour de la négociation finale avec le conseil d'Espagne où la décision fut tombée de ne pas entériner l'accord. Certes, il y avait quelques points d'achoppement, notamment les aspects reliés au financement de l'expédition, mais avec un travail acharné que j'avais déployé, on était arrivés à un accord jugé acceptable pour toutes les parties. En dernière minute, on invoqua la pression que mettait la guerre contre la France sur les ressources, la prise de Bougie et le danger que courrait

Oran qui était sur la ligne de mire des Turcs.
Le gouverneur de Bougie déchu m'avait transmis des informations sur les intentions de Salah Rais quant à son entreprise de marcher sur Oran, en cours de préparation. Salah Rais s'affairait aussi à négocier avec le roi de Koukou de Kabylie au moment où il envoyait, à Constantinople, des présents fabuleux au sultan. Le vice-roi d'Alger avait sollicité le sultan Soliman pour son appui pour l'expédition. Le sultan envoya quarante galères sous les ordres d'Ali Portuco ; un renégat portugais. Ces galères allaient, en même temps, servir à porter assistance à son allié le roi de France, en Méditerranée occidentale. De mon côté, je déployais toutes mes énergies pour préparer la défense de la cité ; amasser des vivres, demander de l'artillerie et des munitions et réparer les fortifications. La rancune qu'avait gardé don Bernardino de Mendoza à mon égard n'était pas digne. Lors de ces préparatifs, il s'est assuré de s'éloigner des côtes d'Oran pour ne pas recevoir l'ordre d'aller protéger Oran pour aller croiser dans l'archipel. Au milieu de 1556, Salah Rais était prêt avec ses trente galères armées. Il s'embarqua avec ses quatre-

mille Turcs, en pleine violente épidémie de peste. Il alla rencontrer les quarante galères et six-mille soldats de la flotte ottomane afin de lui éviter de passer dans Alger. Il fut terrassé par la peste et mourut au bout d'un jour au Cap Matifou. Hassan Corso était élu remplaçant pour commander l'expédition. L'artillerie était arrivée par mer à Mostaganem. Les Turcs prirent la route vers Mostaganem et avaient rallié les auxiliaires en cours de route. Ils avaient réuni à Mostaganem douze-mille Turcs, un millier de cavaliers et trente-mille fantassins locaux. L'artillerie était composée de plus de trente canons, dont quelques-uns de gros calibre. Hassan Corso et ses troupes devaient s'établir près des sources de Ras-El-Ain non sans avoir combattu pour cette position où nous perdîmes des hommes de troupe. Au préalable, j'avais ordonné d'empoisonner tous les puits. Les Turcs installèrent leur artillerie avec une batterie dirigée sur la porte de Tlemcen et une seconde batterie fut installée sur la montagne à l'ouest de la ville. Malgré la menace et le danger, la population d'Oran restait digne et courageuse et je n'arrêtais pas de demander des secours au gouvernement espagnol. Les Turcs ont pilonné les fortifications sans

qu'on ouvrît de brèche pour sonner l'assaut. L'impensable était alors arrivé, que beaucoup avaient mis sur le compte de la providence : la nouvelle de la mort de Salah Rais avait fait changer d'avis au sultan et il ordonna l'abandon de l'expédition. Les galères ottomanes furent rappelées et on leva le siège. Les Turcs partirent, mais ils nous avaient laissé la peste qu'ils nous avaient rapportée d'Alger. Nous la subîmes avec les populations environnantes et elle fut sévère. L'épidémie dura près de six mois. J'ai dû faire la traversée en Espagne avant la fin de l'épidémie, car j'avais fort à faire pour entreprendre d'autres projets en faisant valoir l'alliance que je préparais avec le chérif El Mehdi afin de mener une lutte conséquente contre les Turcs qui n'arrêtaient pas de nous souffler dans le cou.

En passant par la Cour à Valladolid, la noblesse espagnole ne manquait pas de me glorifier et de m'accueillir avec honneur. On me rappelait à quel point on m'admirait pour ma bravoure et mon activité infatigable. Quand le moment arrivait de m'encourager avec des appuis financiers ou militaires conséquents, les décideurs hésitaient à me les fournir. Il est vrai que je

n'avais pas accompli une réussite éclatante à l'image des expéditionnaires aux Amériques qui revenaient chargées d'or, mais les gentilshommes avaient du mal à imaginer les difficultés des missions en des terres éloignées dont les us et coutumes sont différents des nôtres. Je me revois courir dans tous les sens pour organiser, soumettre ou gagner des alliances auprès de ces peuples honorables, mais que notre noblesse, y compris le comte mortel, relègue généralement au rang de sauvages. Le Moulay Mohamed El Mehdi fut assassiné en octobre 1557 par un Turc envoyé par le sultan lui-même qui avait demandé la tête d'El Mehdi en conséquence à l'affront que ce dernier lui avait opposé quant à l'intention de chasser les Turcs d'Égypte. Entre-temps, Hassan Pacha, réinvesti dans ses dignités de vice-roi d'Alger, marcha sur Tlemcen avec une armée considérable qui nous avait obligés d'abandonner la cité. Il marcha sur Fès où il rencontra l'ennemi. La difficulté à venir à bout de la résistance marocaine l'obligea à se raviser et à évacuer les lieux par mer, craignant que nous l'interceptions sur son chemin du retour. Je n'ai appris la mort d'El Mehdi que plus tard lorsque j'ai eu l'autorisation de lever des troupes. Ce décès

allait impacter mon projet de manière notable sachant que je ne pouvais pas compter sur les troupes marocaines. Il était, de toutes les façons, trop tard, car la campagne de recrutement des soldats avait commencé. J'avais l'autorisation de recruter huit-mille hommes, mais j'en ai pris douze-mille. Mes alliés et amis d'Andalousie et de Cordoue m'avaient apporté l'appui nécessaire pour y arriver. Il y avait beaucoup de volontaires qui ne demandaient qu'à être enrôlés tant cette expédition avait une allure de croisade contre les Maures. Fray Nicolo devait m'accompagner sur ordre de la régente d'Espagne pour me conseiller. Il avait été enlevé de la liste des partants afin qu'il ne fût pas du voyage avec moi. Il m'avait donné de valeureux conseils en chemin pour Carthagène et Valence. Il trouvait, entre autres, que le nombre de fantassins serait insuffisant et qu'il fallait planifier pour au moins quinze-mille hommes et des galères. Il m'indiquait que les recrues étaient inexpérimentées et que ça pouvait nous porter préjudice au moment décisif. Bien sûr ! je n'écoutais pas ces conseils. J'aurais dû annuler l'expédition lorsque j'avais appris la mort d'El Mehdi, mais j'avais ma parole dans la conscience et je ne

voulais pas décevoir ; je persistais dans la témérité pour aller jusqu'au bout. Nous arrivâmes à Oran et il fallait encore m'occuper de Tlemcen qui était occupée par les Turcs et qui était aux prises avec les indigènes qui nous demandaient de l'aide. L'éparpillement dans mes démarches pour courir dans deux directions ne m'aidait pas à me concentrer sur mon objectif ; Mostaganem. C'est ainsi que j'ai décidé de diriger les troupes arrivées de Carthagène vers le sud. Je voulais en même temps exercer les nouvelles recrues pour les entrainer. Ma troupe inexpérimentée montrait beaucoup de désordre, ce qui ne fit pas bonne impression auprès des locaux. Ces derniers commencèrent à douter de notre force à battre les Turcs et avaient finalement manqué à leurs engagements, pires encore ; ils nous avaient combattus. C'est ainsi qu'on avait perdu plus de trois semaines précieuses pendant lesquelles les troupes avaient expérimenté de cruelles souffrances sous un soleil de plomb en ce mois de juillet. Nous n'avions emporté que quatre jours de vivres. La catastrophe, à ce moment-là, a été évitée de justesse si les auxiliaires locaux n'avaient pas découvert des silos d'orge et de blé. Mais beaucoup de soldats avaient péri par la faim ou faute

d’avoir consommé des végétaux empoisonnés. Moi, je redoublais de sévérité et de dureté envers les plaignants. Mon moral était au plus bas, mais je tentais de ne pas le faire paraitre. Nous étions harcelés par les Arabes qui nous combattaient pour plaire à leurs ennemis, les Turcs, et ils nous avaient blessé un bon nombre de soldats. Arrivé à Oran, j’avais défendu aux soldats d’entrer en ville, car on avait perdu beaucoup de temps. Seuls les officiers étaient autorisés à y pénétrer. J’ai temporisé, car je faisais une fixation sur la date où Oran avait été attaquée par les Turcs le quatorze août et je voulais marquer cette date pour donner le départ pour la prise de Mostaganem. Mon fils Martin essayait de me raisonner pour qu’on commençât la marche, mais je répondais avec orgueil et obstination pour tenir mon point. Ces retards permettaient, entre temps, à l’ennemi de mieux se préparer. L’objectif de l’expédition était connu par les Turcs de Tlemcen et de Mostaganem qui avaient pressé Hassan Pacha de pourvoir des renforts. On l’informait continuellement du désordre qui régnait au sein de notre armée. Hassan Pacha leva une armée de cinq-mille Turcs et renégats et mille cavaliers pour se porter au secours de

Mostaganem. Nous savions tous ces préparatifs des Turcs, mais je m'entêtais et j'ai attendu le treize août pour donner l'ordre de nous préparer pour le départ ; le lendemain. Le colonel don Francisco de Venavides me conseilla de renoncer à l'expédition du fait de la fatigue extrême des soldats. Il m'intimait l'ordre au nom du roi, mais j'étais hermétique et fermé à toute idée de ce genre. Le départ a été finalement donné et les soldats n'emportèrent que des vivres pour six jours afin de hâter la marche ; le reste des approvisionnements et des munitions allaient être expédiés par mer au camp qui serait établi à proximité de Mostaganem. Sur les douze-mille soldats de l'armée, seuls mille-deux-cents viennent de la vieille garde expérimentée de la ville. La marche fut très lente et il a fallu neuf jours pour arriver à Mezghrane. La famine était prise dans les rangs de l'armée par manque de prévoyance et d'inexpérience. Cette lenteur nous défavorisait de jour en jour en donnant le temps à l'ennemi de s'organiser. Durant le chemin, on ne rencontra aucune résistance ; les Turcs de Tlemcen et d'Alger n'étant pas encore arrivés. Le village de Mezghrane était déserté de ses habitants, emportant tous leurs biens à Mostaganem.

Les munitions devaient arriver par mer et on en manqua alors que le lendemain on devait marcher sur Mostaganem. Nous eûmes quelques batailles au pied des murailles où quelques Turcs aidés des locaux répliquèrent puis s'enfuirent en laissant les portes ouvertes. Cette opportunité n'a pas été saisie pour donner l'assaut. Un sergent prit un drapeau qu'il fixa à la muraille et avait crié à l'assaut, mais personne ne l'avait suivi faute d'ordre de ma part. J'ai dû donner l'ordre de pendre le malheureux malgré ses supplications. Je le faisais parce que je ne voulais pas qu'on aille dans tous les sens et qu'on donna l'ordre d'attaquer alors que notre armée était en marche et qu'on manquait de munitions. Par contre, après coup, ceci s'est avéré une faute capitale sachant que les Turcs de Tlemcen et d'Alger arrivaient à la hâte sur Mostaganem. Ce fut notre seule chance et je l'avais gâchée en voulant exécuter une attaque en bonne et due forme. Nous creusâmes un fossé où on installa la batterie d'artillerie et on tira quelques coups de canon auxquels les Turcs avaient riposté sans effet du fait que leur pièce était défectueuse et qu'ils n'en avaient pas d'autres. Ceci montrait que la citadelle était mal défendue et me faisait

penser à l'opportunité d'y pénétrer que nous avions manquée. Hassan Pacha arrivait avec son armée d'Alger et il n'était plus qu'à une courte distance de Mostaganem. Mon fils eut une brillante idée en proposant d'attaquer, la nuit, les Turcs de Hassan Pacha sachant qu'ils devaient être exténués du voyage, mais je m'y suis refusé à l'idée. Nos navires qui devaient nous ramener les approvisionnements et les munitions n'étaient toujours pas arrivés et le mécontentement des troupes se faisait sentir, car les soldats crevaient de faim. Je voulais attendre l'attaque des troupes turques lorsque la nouvelle tomba comme un couperet indiquant que nos navires de ravitaillement étaient tombés aux mains de l'ennemi. Quatre brigantins et un vaisseau avaient chargé les approvisionnements et deux compagnies de six-cents hommes. Le vaisseau avait été retenu par les vents contraires et les brigantins rencontrèrent des galères turques qui revenaient d'un pillage exécuté en Andalousie. Les Turcs prirent les navires et les vivres qui nous étaient destinés. Devant cette catastrophe, j'ai dû prendre la décision de battre en retraite à la tombée de la nuit. J'étais conscient du danger qu'on courrait dans

cette opération en présence d’une armée turque nombreuse soutenue par les locaux. À minuit, nous avions commencé la retraite qui s’est sue immédiatement par l’ennemi, informé par ses espions. Nous avancions très lentement du fait que l’armée était exténuée. Nos blessés furent achevés par les Turcs sortis de l’enceinte de la ville. L’alerte avait été donnée à Hassan Pacha avec des indications sur notre itinéraire. Je ne voulais pas laisser une pièce d’artillerie alors que nous trainions avec toutes les difficultés du monde les canons qui s’enlisaient dans le sable. Nos soldats affamés furent assaillis par les soldats turcs de Hassan Pacha qui venaient de l’est. Les soldats débarquaient des galères du côté de la mer et au même moment ceux de Tlemcen arrivaient sur les lieux à Mezghrane. On avait l’impression qu’on nous attaquait de toutes parts. Nos soldats courraient vers le village alors que les capitaines avaient donné l’exemple dans leur fuite. Un désordre indescriptible s’était installé dans l’arrière-garde au moment où l’avant-garde atteignait Mezghrane pour s’y retrancher et placer l’artillerie sur les remparts. Un peu avant, deux canons avaient été subtilisés à l’arrière-garde dans la déroute. L’ennemi les avait utilisés pour

répondre à nos tirs. Dans la déroute, je m'étais placé avec les vieux soldats d'Oran en bouclier pour protéger la retraite. Nous avions mené un combat par petits groupes de cent, deux-cents, cinq-cents hommes. Comble du funeste destin, les barils de poudre que nos soldats avaient emportés dans Mezghrane avaient sauté, emportant dans une impressionnante explosion plusieurs dizaines de fantassins. Dans un tumultueux brouhaha, les soldats affolés couraient dans tous les sens quand je revenais au galop pour venir les remettre au combat, je suis tombé de cheval et je fus écrasé dans une foule dense. Mon fils avait été blessé par un tir d'arquebuse lorsqu'il voulait dans un geste héroïque repousser l'ennemi qui assaillait l'arrière-garde. Les Turcs avaient encerclé Mezghrane et capturé toute l'armée, à tel point qu'il n'y eut pas un fuyard pour ramener la nouvelle à Oran. La dure réalité fut connue lorsque la dépouille charnelle du comte mortel fut transportée par des locaux, à dos de mulet, jusqu'à Oran où elle fut ensevelie. C'était le vingt-six août 1558. Mon fils Martin fut prisonnier avec plusieurs milliers de captifs ramenés à Alger. Mon fils ; don Alonso, futur gouverneur d'Oran et mon

successeur, avait racheté son frère en 1561. »

Le personnage narrateur s'est éteint comme une bougie ; un silence de mort plane... Le comte regarde vers l'ouest en direction d'Oran sans sentiment ni ressentiment. Idir distingue la silhouette fantomatique du comte et ressent une désolation. Le cœur serré, il a les yeux mouillés de larmes qui coulent abondamment sur ses joues depuis un moment. Il pense à toute la dévastation qu'il y a eu pas loin de l'endroit où il est assis sur le sable de cette plage, qui a probablement aussi vécu des drames extrêmes. Il pense à toutes les personnes impliquées, à travers le temps, dans divers évènements : les soldats parmi ceux qui ont laissé leurs femmes, leurs enfants, leurs parents pour venir mourir loin de chez eux. En même temps, il a une pensée particulière pour les peuples indigènes qui ont souffert du passage brutal des colonisations. Cette terre a bu trop de sang : le sang de ses enfants et le sang de ses envahisseurs. Valait-il le coup que tant de peine soit semée sur cette terre pourtant paisible et bonne pour ses occupants, capable de faire vivre des populations entières dans la paix et la prospérité ? Une terre où il fait bon vivre tant que la conscience appelle à la raison pour éviter à l'humain les exactions, l'humiliation et l'asservissement par ses semblables, au nom du pouvoir et de l'ego sous couvert de religions.

Le comte sort de sa transcendance et regarde Idir en lui esquissant un sourire bienveillant. Il s'adresse à lui tout en douceur :

> « Pleures-tu Idir ? Ces évènements et d'autres qui arrivent sont une succession de bifurcations dans la vie des mortels. À chaque instant, l'être vivant est confronté à des options ; comme pour ouvrir des portes sur des mondes variés mis à sa disposition au choix. L'humain s'y engouffre et réalise des actions qui lui rehausse la conscience et le conduisent vers la béatitude ou qui lui avilissent la conscience pour l'enfoncer dans la sphère de l'ego. L'enjeu perpétuel n'est pas seulement de vivre, la question est : qu'est-ce qu'on fait de sa vie ? Maintenant, moi je suis libéré et je ne suis pas impliqué émotionnellement dans ce qui se révèle à moi. Le temps me traverse et je suis emporté au gré des consciences perméables qui peuvent me percevoir. Par exemple, toi, tu as pu me percevoir et interagir avec moi, ce qui n'est pas le cas pour tous les mortels qui seraient autour. Si des mortels te voyaient dans ce dialogue que nous entretenons, ils te prendraient pour un dérangé, car rares sont ceux qui seraient capables de me percevoir. Je suis certain que tu te poses la question si tu es en train de rêver. En fait, pas tout à fait,

parce que tout ce que je t'ai raconté est bel et bien arrivé. Tu pourras le corroborer dans des écrits historiques autour de ces évènements. Au fait, tu ne m'as pas dit grand-chose de toi. Que faisais-tu sur cette plage, à part prendre l'air ?

- Ceci risque de vous sembler étrange, mais j'avais rendez-vous avec un type pour acheter une place pour la traversée.
- Quelle traversée ?
- Traverser cette mer.
- Pour aller où ? Pour faire quoi ?
- Pour aller dans votre pays, en Espagne, dans un premier temps. Puis je verrai.
- Ne me dis pas que tu veux traverser comme le font tous ces aventuriers de ton temps ! Dans une de ces chaloupes, toutes déglinguées ?
- Enfin, dans une embarcation de ces passeurs qui amènent des passagers de l'autre côté, vers la rive nord.
- Hmm, ton projet ne semble pas bien ficelé. Il ressemble à certaines des entreprises du comte mortel. Ça manque d'analyse de risque, de prudence et de prévoyance.
- Je n'ai pas le choix, j'ai tout essayé pour avoir un visa pour passer quelque part en Europe, mais nous les Algériens nous sommes comme honnis par tout le monde. En tout cas, moi. Cette tentative est l'une

des premières imprudences que je m'apprêtais à faire.

- Mais as-tu épuisé toutes tes options ici en Algérie ?
- Vous savez, vous m'avez raconté votre histoire lorsque vous êtes passé dans cette région et je n'arrêtais pas de faire le parallèle, toutes proportions gardées, avec ma situation administrative. Moi, je suis un jeune diplômé en physique théorique et mon souhait est de contribuer à l'avancement de la science. Je voulais être pris dans une équipe de recherche pour explorer les limites de mon domaine. D'ailleurs, j'attribue une partie de cette rencontre au chat de Schrödinger qui est vivant, mort ou mort et vivant tant qu'on ne l'a pas découvert dans la boîte où il est enfermé.
- Woh, Woh, Woh, doucement, là tu m'as perdu. Moi je n'ai jamais été physicien.
- Désolé, je suis sorti du sujet… Je disais donc que je voulais tenter ma chance là où peut-être, on pourrait m'offrir une opportunité. Dans un pays où la recherche en physique théorique est valorisée. En Europe, les choses sont plus faciles.
- Hmm, je ne suis pas certain. Il ne faut pas croire à ce qui se colporte. Les gens racontent des histoires sur mesure pour se

plaire et plaire à l'auditeur crédule. Si quelqu'un voulait t'impressionner par exemple, il ne te raconterait pas les déboires qu'il aurait vécus. Il accommoderait son histoire pour paraitre fort, beau et intelligent.

- Oui, c'est vrai, ce n'est pas toujours le cas, mais en général oui.
- Par exemple, tu as entendu l'histoire du comte mortel. Rappelle-toi des obstructions que le comte subissait de certains nobles ou serviteurs du roi. Le général des galères espagnoles, don Bernardino qui ne faisait rien pour l'aider dans ses entreprises. Au contraire, il essayait de lui créer des obstacles pour le faire échouer. Le monde de l'autre côté de la mer ne rend pas tout le temps les choses faciles comme tu le crois. Ce sont des mortels avec des travers similaires. Tout ce qui compte, dans une société, c'est comment trouver une manière pour vivre ensemble, comment on pourrait se fixer un objectif commun pour travailler à l'atteindre, parce qu'il y aurait un intérêt partagé.
- L'intérêt mercantile est tout ce qui reste dans la société d'ici…
- Attention, il ne faut pas confondre l'intérêt collectif et l'intérêt individuel. Ce dernier

fait centrer l’humain autour de son ego au point de risquer de perdre le nord. Si tout le monde est centré sur son ego, il n’y aurait plus de communication des consciences pour bâtir une conscience collective qui ferait grandir et améliorer la condition des individus qui en sont les créateurs et les gardiens. Plusieurs egos mis ensemble, mèneraient à la désintégration de l’ensemble et donc à l’hécatombe. Les colons espagnols, dont le comte mortel, croyaient pouvoir asservir tout un peuple éternellement et vivre en vase clos dans une société divisée en deux catégories : les Espagnols qui sont bons dans tout, les beaux, les intelligents et les indigènes qui sont des sauvages, des infidèles mécréants, des incultes. La vie ne fonctionne pas ainsi. Il était clair que tôt ou tard les choses reviendraient à leur place naturelle. Comme on dit : tant va la cruche à l’eau, à la fin elle se casse.

- Oui, je comprends tout ça, mais moi, je ne vois pas d’issues. Il faut absolument que je tente ma chance de l’autre côté. Il faut que je trouve un moyen de passer, de traverser cette mer. Au fait, sur un autre sujet, comment faites-vous vos déplacements ?
- Je passe d’un monument à un autre instantanément. Comme cette fois par

exemple, je suis arrivé par la vieille mosquée de Mezghrane. C'est un monument historique, construit au début du siècle, vers 1098. Le monument me permet de traverser l'espace et le temps en y pénétrant dans l'enceinte à condition que le monument existât à mon époque ou avant.

- C'est incroyable ! Je sais que vous n'êtes pas matériel, mais pouvez-vous voyager avec d'autres du royaume des morts ou des mortels vivants ?
- Je pense que oui, il suffit que je le veuille pour matérialiser le déplacement. En fait, je pourrais essayer de te faire passer. Je te propose un marché : je te fais passer sur la côte en Espagne où je te laisserai pour, mettons, trois semaines que tu utiliseras pour explorer la région et tu évalueras tes chances de réussite dans tes projets puis tu décideras de revenir ou pas. Mais si à l'issue des trois semaines tu n'es pas revenu à l'endroit exact où je t'aurais laissé, je tiendrai pour acquis que tu as décidé de rester. À partir de là, tu devras te débrouiller tout seul si un jour tu veux revenir.
- Très bien marché conclu.
- Alors, le voyage se fera sur un navire de mon époque. Nous naviguerons à la voile

avec un équipage. Tu resteras tout le temps à côté de moi et tu ne seras pas remarqué par les membres de l'équipage, mais toi tu verras tout, tant que tu seras à mes côtés. Tu verras ceux de mon époque et ceux de ton époque s'il y en a dans les alentours, sauf que ces derniers ne te verront pas et tu ne pourras pas communiquer avec eux. Je t'avertis, tu risques de voir des choses aussi cruelles et horribles que celles que je t'ai racontées.

- D'accord, j'ai compris et je prends le risque.
- En principe, tu ne risques rien. Pense toujours à rester à côté de moi. Nous passerons donc par la mosquée de Mezghrane et le phare maritime de Cabo de Gata ; érigé sur le site du château de Saint-Francis de Paula. Ce site est situé dans le parc national de Cabo de Gata Nijar. La distance entre le port de pêche Salamandre de Mostaganem et le phare est de deux cent vingt kilomètres environ. En temps favorable, nous naviguerons deux à trois jours environ. Le parc national est situé à environ quarante kilomètres à l'est d'Almeria. Tu te débrouilleras d'y arriver par tes propres moyens. »

Idir se lève et suit le comte. Il évite de lui parler durant tout le trajet, de peur que les gens qu'il croise dans les rues le prennent pour un simple d'esprit.

La distance entre la plage et la Mosquée Khadidja à Mezghrane est d’environ quatre à cinq kilomètres. La marche allait lui prendre environ une heure.

Vie clandestine

Il est deux heures du matin lorsqu'ils arrivent devant la mosquée de Mezghrane. Les rues sont désertes et la mosquée est vide. Idir pousse la porte principale, elle s'ouvre devant lui et entre dans la salle principale où il retrouve le comte du royaume des morts. Les lumières de la rue éclairent assez bien l'intérieur de la mosquée à travers les petites vitres de l'édifice. Le comte fait signe à Idir d'approcher et s'adresse à lui :

« Viens par ici, mets-toi à ma droite et laisse-toi faire.

- D'accord, » chuchota Idir.

Il est fébrile et inquiet de cette aventure inédite. Il ne sait pas à quoi s'en tenir en se pliant aux directives du comte. À environ un mètre du comte, instantanément, Idir se voit toujours à côté de lui, mais debout sur le pont d'un voilier, brigantin à deux mâts. Tout autour, il distingue un équipage complet qui s'affaire à appareiller. On aurait dit que

le comte avait donné l'ordre pour le départ du voilier, qui était stationné dans le petit port de pêche Salamandre de Mostaganem. On distingue très bien les deux mondes : les lumières de la ville de Mostaganem qui brillent de mille feux, et ce navire de l'ancien temps qu'Idir ne connaissait pas. Dans la nuit éclairée, la belle pleine lune danse sur la surface d'une mer calme. Le voilier prend son départ sous quelques coups de rame, puis les matelots déploient les voiles. Idir est debout à côté du comte qui se tient à gauche du marin navigateur qui s'affaire à orienter le gouvernail. Une petite brise pousse le navire lentement mais surement vers le large, dans la direction approximative du nord-ouest. Après quelques heures de navigation, le jour se lève et vite le soleil sort de la mer. Il fait relativement chaud en ce mois d'octobre, mais la brise marine qui pousse les voiles donne un peu de fraicheur à Idir, très impressionné par l'agilité des matelots. Ces derniers grimpent, sautent, et descendent en rappel à l'aide de cordages, tels des funambules ou des primates dans la jungle, sous l'œil amusé d'Idir. En chemin, Idir voit en effet les navires de marchandises, les chalutiers de pêche et les bateaux de plaisance, formant une circulation maritime active. Les embarcations de l'époque d'Idir allaient toutes plus vite que le brigantin. Les voiliers modernes croisent à une vitesse appréciable lorsqu'ils sont bien pilotés. À un moment donné de la journée, le comte fait signe à Idir de regarder par-

dessus bord. Ils viennent d'être dépassés par un petit chalutier en mauvais état, rempli de monde, surtout des jeunes et quelques femmes. Ils sont à l'étroit sur le bateau, bien tassés pour optimiser l'espace. Les passagers sont assis l'un à côté de l'autre, comme dans un bateau de transport de voyageurs. Idir pense alors aux passeurs de clandestins. Le comte dit à Idir :

« Ce sont tes passeurs qui amènent du monde sur l'autre rive.

- Il semble que oui. Ils sont tassés comme des moutons sur le pont. L'embarcation est en train de tanguer sous la charge excessive. Elle risque de chavirer à la moindre vague qui viendrait sur le flanc. »

Effaré, Idir assiste au spectacle en se voyant parmi les passagers. Certains semblent incommodés par le mal de mer. Ils vomissent dans des pots ou des sacs en plastique, certainement emportés pour la circonstance. Certains passagers portent un semblant de gilet de sauvetage mal mis, d'autres tiennent leur petit baluchon contenant quelques effets légers. L'embarcation file plus vite que le brigantin, mais juste assez pour qu'on puisse distinguer les détails de la scène. Le passeur tient la barre et scrute l'horizon pour déceler tout signe de garde côtière en vue. Idir distingue des passagers de peau claire, qui le laisse penser qu'ils sont d'Afrique du Nord et des passagers de couleur, certainement montés des régions subsahariennes. L'embarcation

dépasse le brigantin et nous laisse derrière sous le souffle du vent. Le moteur de l'embarcation à carburant diesel ronronne et l'échappement laisse une fumée blanche bleutée, emportée par le vent jusqu'à se fondre dans le bleu du ciel. Le bruit baisse de plus en plus à mesure que le petit bateau s'éloigne du brigantin, jusqu'au moment où un bruit de moteur bizarre se fait entendre dans un vacarme de bris de pièce. Le moteur s'arrête net et le silence de la mer retombe alors que le voilier file sur l'eau à la même allure. Il fallut quelque temps avant de rattraper l'embarcation qui dérivait au gré des courants. Idir demanda au comte :

« L'embarcation semble éprouver des problèmes.

- Oui, fait remarquer le comte. Ce n'est pas étonnant.
- On dirait que vous voyez cette scène souvent.
- Hélas oui. Il y en a partout de ce côté de la Méditerranée et du côté est. Il y a toujours du trafic là où les continents sont proches. Tu peux considérer ce petit bateau comme l'un des meilleurs parmi ceux qui naviguent pour les passages illégaux. Il y en a que tu aurais peur d'embarquer même dans un petit lac peu profond. Maintenant, la question est de savoir s'ils vont le remettre en route avant qu'une tempête n'éclate.

- Ça, c’est dur à vivre. Sachant qu’on ne peut rien faire, c’est comme regarder tous ces pauvres gens aller vers une mort certaine.
- On n’y pourra rien faire. »

À ce moment-là, le comte fait signe à Idir de regarder le ciel en direction ouest. Au loin, ils aperçoivent un couvert gris qui se formait. Il semble emporté par le vent dans leur direction et il ne tarderait pas à arriver sur eux. Le voilier rattrape finalement le petit bateau et Idir voit l’inquiétude se lire sur les visages des passagers. Certains commencent à avoir les larmes aux yeux tant ils ont peur. Idir remarque quelque chose de terrifiant et se tourne vers le comte pour lui crier. « Regarde, regarde, il y a deux enfants à bord. Ils doivent avoir à peine cinq ans. »

Devant ce tableau pitoyable, un jeune homme serre un des deux garçons et une jeune femme prend dans ses bras le second. On peut clairement lire l’inquiétude sur les visages. Les deux enfants, terrorisés, se cachent la tête sous une veste. Le convoyeur, à l’arrière, bidouille son moteur. Aidé par un ou deux passagers, il a les mains toutes couvertes de graisse à moteur noire. Il a l’air affolé lui aussi. Il tente de démarrer le moteur, mais il n’en sort qu’une fumée noire du tuyau d’échappement. Les passagers commencent à s’affoler et à gigoter dans l’embarcation qui tangue sous les mouvements. Le navigateur se met debout et crie contre les passagers turbulents, leur ordonnant de

s'asseoir et d'arrêter de bouger. Il se remet à l'œuvre dans sa tentative de remettre le moteur en marche. Idir regarde vers l'ouest et voit le ciel menaçant noir qui approche de ces pauvres malheureux. Le comte s'adresse à lui et lui dit :

« Idir, sois sans crainte pour toi, mais je ne suis pas certain pour ces pauvres gens.

- Que voulez-vous dire ? Voyez-vous un sort funeste qui les attend ? »

Le comte impassible détourne la tête vers le nuage où le tonnerre gronde au loin. Les cumulonimbus montent dans le ciel, tantôt blanc, tantôt gris-noir. Le spectacle suscite un double sentiment en Idir : un mélange de fascination et de peur. Le vent contraire à la direction d'avancée du voilier souffle sur le visage du comte et fait vibrer les bords de son chapeau vers l'arrière. Idir voit dans cette brise un signe de mauvais augure. Les matelots ont entrepris de diminuer la voilure du navire pour passer la tempête qui les guette. Le navire n'avance presque pas du fait des vents contraires. Il fait presque du sur place à hauteur de l'embarcation en difficulté qu'Idir n'a pas quittée des yeux. Le navigateur commence à s'affoler un peu plus à chaque instant que la tempête s'approche d'eux. Quelques passagers, voyant leur destin funeste, commencent à réciter des sourates du coran. Dans l'affolement, certains gémissent de peur et jettent davantage d'effroi sur les plus hardis parmi eux. Le navigateur verse du carburant dans le réservoir du moteur avec

l'aide de deux jeunes hommes tout en essayant de faire repartir le moteur. Aucune collaboration de la part de la mécanique du moteur. Quelques gouttes de pluie commencent à tomber, emportées par un vent de plus en plus soutenu, poussant le navire et l'embarcation dans le sens contraire d'avancée. Maintenant, le vent est suffisamment fort sur la surface de l'eau pour que des moutons se forment sur les crêtes des vagues. Le petit bateau tangue un peu plus et les passagers poussent des cris à l'unisson à chaque vague qui les soulève et les laisse s'effondrer dans son creux, à l'image du bateau pirate d'une fête foraine. Soudain, deux passagers perdent pied et tombent à l'eau. Immédiatement, ils sont rattrapés par une forte vague qui les ensevelit et les emporte dans le fond de la mer. On ne les voit plus ! Certains passagers exténués sont ballotés de part et d'autre dans l'embarcation en déperdition. Le navigateur clandestin a abandonné ; il n'essaie plus de démarrer son moteur, car il y a trop d'eau qui l'a déjà noyé. Il avait auparavant donné deux rames à deux jeunes costauds qui pagayaient et continuent de ramer sans savoir où aller. Le navigateur les guide pour ramer de sorte à prendre les vagues de face, mais le remous est trop important pour garder l'embarcation sous contrôle. Idir crie, à tue-tête, à qui peut entendre sa détresse face à ce spectacle terrible. Il jure qu'il n'aurait pas dû embarquer dans cette aventure pour assister à cette scène de carnage. Il pleure de chaudes larmes

et prie les Dieux du ciel, de la terre, des mers et tous les saints de ses montagnes pour qu'ils viennent en aide à ces pauvres damnés. Il pense à leurs familles qui les croient partis vers un monde meilleur. Cette tourmente s'acharne sur l'embarcation telle un monstre remonté des fonds des mers pour assouvir sa colère. Le rafiot est frappé par une forte vague sur le flanc gauche pour le délester de la moitié de ses passagers. Ceux tombés dans l'eau crient avec des voix étouffées par les flots salés et ceux restés à bord crient d'effroi dans un désarroi total. Les naufragés dans l'eau s'éparpillent emportés par les courants. Idir ne distingue plus les deux enfants, emportés dans un destin qu'ils n'ont certainement pas choisi. Quelqu'un leur a ouvert la mauvaise porte, dans cette bifurcation de leur vie. Le comte, toujours balloté sur le pont, reste impassible sans sentiment ni ressentiment envers cet évènement. Il semble l'avoir vu venir, mais n'y peut rien. Personne ne peut changer quoi que ce soit aux évènements. Une fois que la boîte est ouverte, il n'y a qu'une issue au chat, il sera vivant ou mort, mais certainement pas les deux. Le chat de ces pauvres gens est mort. Maintenant, l'embarcation s'éloigne vidée de ses passagers, maltraitée par la tempête qui s'est déchaînée. Elle semble vouloir les châtier jusqu'au dernier pour la décision qu'ils ont prise. Ça rappelle les batailles racontées par le comte, à la différence que ces gens ne voulaient conquérir personne. Ils ont voulu fuir une situation pour améliorer leur

quotidien, mais ils ont mal estimé leur projet, à l'image du comte qui manqua de provisions et de munitions dans sa dernière bataille, frappé par l'ennemi contre qui il ne pouvait rien. Ces voyageurs de fortune ont manqué leur sortie et ont sombré en mer avec leur embarcation, pris sous un ennemi invisible et imprévisible. Il est tombé de nulle part, sans avertir, il les a trouvés sur son chemin et les a pris dans les ténèbres. Sans rien vouloir en échange, il ne faisait que passer.
La tempête fut brève, mais féroce. Le calme commence à revenir sur la mer, comme si de rien n'était, le soleil est ressorti des nuages qui s'effilochent à la vitesse à laquelle ils se sont formés. Le comte ne dit rien. Il scrute l'horizon et ne distingue rien en vue. Tout est devenu calme autour, les matelots ont remis les voiles et le brigantin poursuit sa route. Idir, atterré, donne l'impression d'avoir combattu la plus cruelle des armées. Les cheveux ébouriffés, les yeux rouges continuent à verser des larmes ; il n'arrive pas à effacer ces scènes d'horreur de sa mémoire. Silencieux, méditatif, il pense à la traversée qu'il planifiait de faire avec Boubaltou ou un de ses acolytes. Il repense aux trois jeunes retrouvés sur la plage, noyés, lorsqu'il accomplissait son service national. Dans un moment de recueillement, il a une pensée pour eux, maintenant qu'il a vu la mort atroce qu'ils ont dû subir.

En approchant des côtes d'Espagne, le trafic de la navigation maritime se fait plus dense. On distingue bien les patrouilles des gardes de côtes sillonner le littoral de long en large, à la recherche de clandestins, qui viennent se déverser sur la terre d'Europe, en quête d'un meilleur lendemain. Le brigantin invisible est passé à côté d'une autre embarcation clandestine, qui s'est fait arraisonner avant de toucher terre. Les passeurs et leurs clients, les mains attachées dans le dos, sont alignés sur le pont de la frégate de la marine nationale espagnole. Une frégate de la marine nationale algérienne mouillait à côté, en attente de transfert de prisonniers. Ces clandestins ont eu une meilleure issue, que tous ceux qui auront péri en plein mer. La frégate algérienne les ramènera au pays, pour les traduire devant la justice pour le délit qu'ils viennent de commettre.

Idir et le comte sont proches d'arriver au terme de cette traversée. Le voilier s'approche d'une jetée de fortune où le navire s'immobilise. Dès que l'ancre fut jetée, le comte et Idir se retrouvent sur le site historique du phare Cabo de Gata. Idir est sur la terre d'Espagne, en Europe. Étrangement, il n'a aucun sentiment, à l'exception d'une certaine fébrilité face à l'inconnu qu'il s'apprête à vivre pour trois semaines. Le comte lui rappelle les termes de leur marché : revenir dans trois semaines, jour pour jour, à cet endroit, s'il comptait rentrer en Algérie. Ils se saluent et Idir prend congé du comte.

Idir avait dans sa besace quelques centaines d'euros qu'il avait préparées pour sa traversée clandestine. Il a de quoi survivre pour ces premières semaines, mais il s'est donné comme objectif d'identifier les ressources au plus vite, pour devenir autonome et se mettre à l'abri de toute infraction qui pourrait lui occasionner une arrestation par la garde civile en patrouille. Il suit le petit chemin qui part du phare, le long du littoral vers le village balnéaire de Cabo de Gata, située au bord d'une longue plage à une dizaine de kilomètres au nord du phare. Le phare est un lieu touristique très visité, mais l'affluence est réduite de manière importante en cette période de l'année. La majorité des commerces touristiques ont fermé à la fin de la saison estivale, ou ont réduit leurs opérations. Idir marche vers le petit village en longeant le littoral. Il ne manque pas de profiter du beau paysage qui se déroule devant lui ; ça lui rappelle un peu la rive d'où il vient. Il perçoit cette familiarité des lieux, comme s'il n'avait pas changé de pays. Il est très étonné de voir cette région, de la rive nord de la Méditerranée, aussi aride et rocailleuse. Il est très loin de cette image idyllique que se font tous ceux, parmi ses compatriotes, qui rêvent de traverser vers le nord verdoyant. Les stations radio diffusées à partir d'Almeria, qu'il écoutait sur les plages de son pays, le faisaient rêver, surtout sous l'influence des flashs publicitaires qui embellissent tout pour le consommateur non averti. Aujourd'hui, son objectif

est de rapidement trouver un endroit où se loger pour deux ou trois jours. Il déambule dans le village, à la recherche d'un café avec une connexion internet, qu'il finit par trouver, pas loin de la plage où il vient d'arriver. Il s'installe, commande un café et trouve une connexion wifi accessible aux clients du commerce. Il note les codes d'accès inscrits sur la carte du café, déposée sur la table où il s'est assis. Le café est tranquille, avec quelques clients assis à une des tables, avec vue sur la mer. Ils vaquent à leurs affaires et ne réalisent même pas la présence d'Idir. Ceci est un fait notable qu'Idir aimait particulièrement : là d'où il vient, les cafés sont toujours bondés, sans internet pour les clients, et tout le monde s'occupe à scruter les entrées et les sorties des clients. C'est une façon bien particulière de tuer le temps, à laquelle Idir était accoutumé. Alors cette indifférence qu'il perçoit ici l'incommode sans le réaliser. Mais tout compte fait, il est heureux de cette attitude, car il vaut mieux garder un profil bas le temps de voir venir les nouvelles choses qu'il aura à apprendre. Idir sort son téléphone intelligent qu'il avait soigneusement protégé et se connecte sur internet, à la recherche d'une chambre à prix raisonnable pour son budget. Il n'avait pas de difficulté à trouver un logement abordable en cette période. « Étrangement, les conditions de location ne sont pas exigeantes, » se dit-il. En fait, les locateurs ne sont pas très regardants par rapport à la régularité du statut du

client, bien qu'Idir eût sur lui son passeport sans visa. Idir pense à son organisation légendaire et se félicite d'avoir suivi des cours d'initiation à l'espagnol en préparation de son projet. Son niveau est relativement satisfaisant pour s'exprimer et lire, il arrive à bien s'en sortir dans une conversation mondaine. Il peut facilement être pris pour un résident en devenir avec son niveau d'élocution. Il a donc trouvé un locateur de chambres à prix très abordable du fait que la région est en saison touristique basse. Il en a loué une pour deux jours, le temps d'y voir plus clair. Il arrive à son rendez-vous et rencontre son locateur, un jeune homme qu'il trouve très sympathique et ouvert à établir une communication spontanée. Bien qu'il n'eût aucun préjugé, le locateur voit bien qu'Idir est un client passager comme beaucoup d'autres qu'il voit assez souvent. Cette localité semble un lieu de passage de nombreux immigrants en transit du fait de sa proximité des côtes nord-africaines. Idir est bien reçu par le jeune locateur, Edouardo, qui lui souhaite la bienvenue. Ce dernier pratique plusieurs langues, car son business le lui commande. Son Français est aussi fonctionnel que l'espagnol d'Idir. Dans leurs communications, Edouardo et Idir parlent le franspagnol et la compréhension mutuelle est assez bonne. Idir se méfie de ses interlocuteurs dans ce pays qu'il ne connait qu'à travers ses lectures. Edouardo voit

bien que son client est tendu et méfiant, alors il esquisse un sourire et s'adresse à lui :

« *Holà señor, soy Edouardo.*

- *Holà señor, soy Idir. ¿Habla Francés ?*
- Un petit peu. On peut parler français. Ça va me permettre de le pratiquer. »

Il finit sa phrase avec son délicieux accent agrémenté d'un sourire aux lèvres.

« Très bien, ceci me conviendrait même si je peux aligner quelques phrases simples en espagnol, répond Idir. J'ai réservé une chambre pour deux nuits, puis je verrai, d'accord ?

- Il n'y a pas de problème. De toutes les façons, il n'y a pas de monde en cette période de l'année. Tu pourras renouveler ton séjour sans aucun problème.
- Merci monsieur.
- Tu peux m'appeler Edouardo et on peut se tutoyer. D'accord ?
- OK, d'accord, Edouardo. »

Edouardo montre sa chambre à Idir et lui explique le règlement de la maison. Il l'invite à prendre le petit déjeuner avec lui le matin, car c'est inclus dans le tarif. Edouardo tient un gîte avec trois chambres en location. Les clients peuvent se rencontrer dans le salon et y demeurer à leur aise. Idir est enchanté de cet endroit et de la discussion agréable qu'il vient d'avoir avec son hôte. Il n'a pas l'habitude de ces endroits dans son pays, bien que l'hospitalité dans

sa région soit légendaire. Il reconnait tout de même que ce genre d'hospitalité payée lui convient très bien. Idir, organisé comme il est, aime la clarté dans les relations et les transactions humaines. Ainsi, il se sent libre et non redevable, car il aura payé son dû. Après s'être nettoyé et reposé un peu, Idir descend dans le salon, puis sort sur la véranda où il trouve Edouardo, pris dans une lecture. Il se détourne de son livre et s'adresse à Idir :

« Ah, te voilà. T'es-tu reposé un peu ?

- Oui, je me sens mieux. La douche a fait du bien par une journée aussi chaude, en automne.
- Le climat semble déréglé partout dans le monde. Il n'y a pas une place qui soit épargnée par les changements climatiques. Mets-toi à l'aise, assieds-toi. »

Idir s'assied sur un sofa en face de son hôte, un peu crispé. Il n'a pas l'habitude de ces mondanités et il est un peu perturbé par son sort incertain pour les jours à venir. Il relance la discussion.

« Il doit y avoir beaucoup de monde dans cette région en été, je présume.

- Oui, beaucoup de visiteurs. Ils viennent pour la plage et le site historique du phare. Il en vient de toutes les régions d'Espagne et d'ailleurs en Europe. La saison occupée prend fin et nous entrons dans une plus calme. Ça nous permet de souffler. Moi, je profite de la mer tout en poursuivant mes

études en science de l'environnement à l'université d'Almeria, l'UAL. Je finis mon diplôme de maîtrise cette année.

- Très intéressant, je vois que l'environnement te tient à cœur.
- Oui, notamment dans cette province où l'agriculture intensive a pris des allures indécentes. Les espaces couverts par les serres agricoles sont impressionnants. Le blanc des serres se voit même de l'espace. Il y a la problématique du plastique, des produits chimiques agricoles, sans compter l'impact humain et l'exploitation de l'immigration illégale. »

Edouardo entre dans un bref silence pensif. Au même moment, Idir détourne les yeux et pense aux remarques de son hôte sur l'immigration clandestine. Il est gêné, car il est près d'être découvert dans son projet de potentiellement grossir les rangs de cette population indésirable, mais requise. Il sent qu'Edouardo s'engouffre dans le sujet volontiers, car il est assez intelligent pour comprendre la situation d'Idir et qu'il l'avait démasqué dès le premier abord. Edouardo enchaîne avec un ton compatissant.

« Et dire qu'il y a du monde qui s'enrichit à ne plus en finir sur le dos des malheureux, en se moquant royalement de l'environnement. Les politiciens persistent dans leur hypocrisie en se saisissant de

l'immigration illégale pour l'instrumenter à des fins électoralistes. Les gouvernements successifs connaissent la situation, mais cette immigration est nécessaire pour travailler à moindres coûts dans l'industrie agricole, qui est le principal pourvoyeur d'emploi dans la région. Sans ça, cette région serait abandonnée par sa population. Et toi, es-tu de passage ? As-tu des projets ? »

Idir sent son sang se glacer dans ses veines sous cette question, loin d'être naïve. Il n'a pas l'habitude de mentir, mais il ne voudrait pas se découvrir. Après tout, il ne connait Edouardo que depuis deux heures et il ne sait pas s'il allait le dénoncer. D'un autre côté, cet Edouardo est assez futé, car il en a vu des passagers, donc loin d'être dupe ; c'est tellement évident ! Idir se décide à se découvrir un peu plus et à informer Edouardo sur sa condition de clandestin, en toute transparence.

« En réalité, oui, j'ai des projets. Et oui, je suis de passage. Mais, je ne sais pas pour combien de temps. Je viens d'arriver sur la côte, là en bas au phare. Je suis ton voisin de la rive sud de la Méditerranée. Je suis algérien de Kabylie. Un silence s'ensuit…

- J'ai bien vu ça. Lance Edouardo avec un sourire complice sur les lèvres. Si je comprends bien, tu es passé par le phare et comme il n'y a pas de poste frontalier à cet

endroit, quelqu'un t'a fait débarquer de manière illégale. »

Idir baisse les yeux un moment et lance d'un ton d'aveu, l'air abattu.

« Oui, je suis entré dans ton pays de façon illégale. Je suis dans la clandestinité, en somme.

- Que faisais-tu en Kabylie avant de partir ? J'avais entendu parler de cette région montagneuse, à l'est de votre capitale, Alger. J'ai lu un peu sur l'Afrique du Nord, et l'Andalousie et l'Afrique du Nord ont eu un passé commun mouvementé. Si je me souviens bien de mon cours d'histoire, les Espagnols sont restés en face d'ici, à Oran, près de trois siècles. Comme les Maures avaient conquis cette rive pour s'y établir pendant très longtemps aussi.
- J'ai fait des études de premier cycle en physique théorique. J'ai enseigné au lycée pour quelque temps, mais je sens que j'ai beaucoup à donner à la recherche dans ce domaine. La physique théorique en Algérie ne produit que des enseignants. La recherche dans ce domaine n'est pas aussi développée qu'en Europe.
- C'est impressionnant, mais étrange de voir des personnes de ton niveau prendre des risques pour aller à l'aventure, comme tu viens de le faire. Partir ainsi, sans se

retourner. Edouardo continue… Mais ici, sans papiers, ce n'est pas facile. Personne ne t'acceptera à l'université sans situation régulière. Il n'y a que des petits boulots : comme travailler dans les serres, dans l'informel.

- Oui, je comprends. Je vais voir comment faire. En attendant, il faut que je vive, donc, il me faut des ressources financières avant que je n'épuise le peu d'économies en ma possession.
- Si tu veux toujours aller dans l'informel, en attendant de voir les choses venir, tu peux trouver du travail dans les serres. Le manque de manœuvre est criant dans le secteur à longueur d'année. C'est très simple : au seul rond-point de Cabo de Gato, là où arrive la route nationale AL3115 il y a un arrêt d'autobus en face d'un restaurant. Tu n'as qu'à te présenter à cet arrêt, très tôt le matin. Il y a des fourgonnettes qui viennent prendre de la main-d'œuvre non déclarée pour les emmener aux serres. Il faut être là-bas avant cinq heures du matin. Ils font travailler les manœuvres de cinq heures et demie jusqu'à dix-sept heures, pas loin de douze heures. Ils payent un salaire équivalent à environ deux tiers du salaire minimum, équivalent à trois euros de

l'heure environ. Les recruteurs arrivent à l'arrêt d'autobus et ils choisissent ceux qui leur paraissent robustes. Ces gens profitent de la vulnérabilité des travailleurs et peuvent aller très loin, au point de confisquer le salaire des illégaux frondeurs, sans possibilité de réclamation ou de recours.

- C'est bon de savoir toutes ces informations, je t'en remercie. Sais-tu le genre de travail qu'il faut faire ?
- Les productions de fruits et de légumes consistent en des tomates, melons, poivrons, courgettes et autres. Les emplois consistent principalement à récolter des fruits ou des légumes, à entretenir des plants, à porter des cagettes très lourdes, tout cela souvent sous une chaleur étouffante. L'été, la température peut facilement dépasser les quarante degrés sous les serres. Ça pose des problèmes de santé, notamment pour les travailleurs souffrant de pathologies respiratoires ou cardiaques. Généralement, les travailleurs se gardent de signaler leur état de santé, de peur de se faire congédier. Les employeurs n'ont aucun problème à remplacer la main-d'œuvre mise à pied. Tu le verras de toi-même.

- Y a-t-il des risques de se faire pincer par les agents de l'immigration ?
- Tu n'auras rien à craindre dès lors que tu es pris pour travailler. Dans la plupart des cas, l'inspection du travail prévient les entrepreneurs avant d'effectuer des contrôles, ce qui leur évite tout problème. Le piège est de te faire attraper dans ce cercle infernal de situation précaire entretenue, d'où tu ne pourras plus t'extraire. Toi tu as un niveau universitaire qui te permet de raisonner, ce qui n'est pas le cas de la plupart des travailleurs.
- C'est très instructif et je t'en remercie beaucoup. Demain, je me lèverai aux aurores pour m'assurer d'avoir une place. Je verrai et je te donnerai des nouvelles.
- Bonne chance, Idir. Je te laisserai un petit sandwich demain matin. Tu le trouveras ici, sur la table. »

Idir prend congé d'Edouardo pour se retirer dans sa chambre. Il compte dormir tôt, car la journée qui vient s'annonce ardue. Le réveille-matin sur son téléphone est réglé sur quatre heures trente du matin. Il sombre dans un sommeil profond.

L'alarme du téléphone le fait sursauter. Idir se lève avec l'impression d'être encore chez lui. Il prend quelques minutes pour réaliser qu'il est en Espagne. Il se lave sommairement, s'habille à la hâte, descend les escaliers discrètement, prend le sandwich

qu'Edouardo lui avait préparé et part en vitesse vers la station d'autobus. Le jour n'est pas encore levé à cette période de l'année. Les rues du village sont désertes et faiblement éclairées par les lampadaires de la voie publique. Son gîte n'était pas loin du lieu de ramassage. Après dix minutes de marche soutenue, Idir arrive sur les lieux. Il y avait déjà six ou sept personnes qui attendaient sur les lieux. Il avance avec précaution et rejoint le groupe éparpillé. Il les dévisage un à un, d'un œil discret ; une façon de s'introduire dans le groupe. Il espérait donner bonne impression aux recruteurs pour qu'il soit retenu pour le travail. Idir est habitué aux travaux des champs dans sa Kabylie natale et cette besogne ne lui fait pas peur. D'ailleurs, ses mains sont rugueuses comme celles d'un vrai travailleur agricole. À quatre heures cinquante-cinq minutes, deux fourgonnettes, à sept places chacune, s'arrêtent à l'arrêt d'autobus. Les habitués parmi les prétendants au travail pressèrent le pas vers les véhicules, d'où sont sortis deux chauffeurs. Des Espagnols assez bien bâtis. Ils ont l'air de contremaîtres à l'allure sévère. Idir se rappelle son service national. Un des deux individus se tient debout devant la porte latérale de sa fourgonnette et crie « *Vamos, vamos hombres!* ». Les chercheurs d'emploi arrivent en vitesse et s'alignent devant lui. Ne sachant pas le processus de sélection, Idir singe machinalement ceux qui semblent le connaitre. Ils tendent les mains, paumes tournées vers le ciel, ils

attendent la décision du recruteur. Il imite les autres et attend jusqu'à ce que l'homme arrive en face de lui. Il le dévisage de la tête aux pieds et regarde ses mains. « Heureusement, elles n'ont pas l'air de mains de professeur, » se dit Idir. Le gaillard fait un signe de la tête à Idir pour lui indiquer de grimper dans le véhicule. Sitôt commandé, sitôt fait. Idir saute et se retrouve parmi les premiers à embarquer. Son visage s'illumine, il sent un regain d'adrénaline, son cœur fait des papillons. La vraie aventure parmi les humains commence pour lui dans ce pays. La fourgonnette se remplit, le chauffeur se met au volant et ils partent, en trombe, vers les serres. Quinze minutes plus tard, ils arrivent sur le site de travail. La machine est bien huilée ; les travailleurs sont reçus par une troupe de chefs d'équipe qu'ils appellent des « *capataz* » ; ils parlent différentes langues, car ils ont affaire à des travailleurs venus d'ailleurs, en majorité. Les nouvelles recrues débarquent des fourgonnettes et les *capataz* crient la langue qu'ils parlent. Idir entend « *Francés* » et il s'avance vers son *capataz*. D'autres ouvriers, ramassés à d'autres endroits, arrivaient là aussi. Idir se retrouve dans un groupe de douze travailleurs. Ils étaient majoritairement des Africains. Leur *capataz* lève la main et leur ordonne de le suivre. La troupe suit le *capataz* comme un troupeau de moutons qui ne veut pas décevoir son berger, ils entrent dans une serre. Le jour n'est pas encore levé à cette période de l'année,

mais en entrant dans la serre, une bouffée de chaleur humide les reçoit et Idir ne manque pas de penser aux bains maures où il avait l'occasion d'aller. L'atmosphère est étouffante dans un mois d'octobre aux aurores. Les travailleurs ont encore quelques heures jusqu'au lever du soleil vers huit heures quinze du matin. Ils profitent de cette douceur relative de la température pour démarrer les opérations. Les serres sont très éclairées en attendant la clarté naturelle du jour. La lumière du soleil durera jusqu'au coucher, vers dix-neuf heures quinze. Le chef d'équipe explique aux nouveaux venus en quoi consiste une journée de travail dans une serre de production de tomates. Le *capataz* passera toute la journée à donner des ordres pour indiquer à chaque travailleur la tâche qu'il devra accomplir ; sans répit et sans ménagement. Pour le moment, ils sont en phase d'apprentissage. Les nouvelles recrues francophones se placent autour de Mamadou, le chef d'équipe, qu'ils écoutent attentivement. Mamadou s'adresse à chacun d'eux pour relever les noms, qu'il reporte dans son carnet de bord. Tel un militaire bien rodé, il explique à haute voix :

> « Bonjour à tous, je suis Mamadou, votre *capataz,* votre chef d'équipe. Vous allez travailler avec moi aujourd'hui. Je vais vous donner un aperçu d'une journée de travail dans une serre. Ouvrez vos yeux et vos oreilles pour bien comprendre. C'est

moi qui vous donnerai les instructions des tâches à exécuter durant la journée. Ici, on vous paye, alors vous devez travailler. Il n'y a pas de place aux arrêts inutiles pour parler de la belle journée qu'il fera aujourd'hui. Ici, on produit des tomates, mais vous pourriez être affectés à d'autres serres où l'on produit des melons, des concombres, des poivrons, des fraises ou autres légumes et fruits. Le principe est le même. Une fois que vous êtes instruits, vous serez placés dans une équipe de travailleurs expérimentés pour la prochaine fois. À la fin de la journée, je vous noterai et on vous remettra votre bulletin pour vous demander de revenir le lendemain, ou bien on vous remerciera et vous pourriez tenter votre chance chez un autre employeur. »

C'est ainsi qu'Idir a compris que les fourgonnettes, qui étaient venues à l'arrêt d'autobus, étaient là pour recruter des nouveaux ouvriers. Maintenant, il comprend le processus des paumes de mains tournées vers le ciel. S'il est retenu pour la suite, il devra prendre un transport réservé à cette fin. Mamadou continue :

« Vous serez payé, comptant, en fin de journée à raison de trois euros l'heure, à partir du moment que vous commencez le travail. Votre chef d'équipe fera partir le

chronomètre au commencement de votre travail effectif. Par exemple, le temps que vous passez pour ces instructions ne sera pas rémunéré, car vous n'effectuez pas de travail effectif. Donc, une journée de travail dans une serre de production de tomates comme celle-ci commence très tôt le matin, pour profiter de la température clémente en serre. Une journée de travail finit vers dix-sept heures, mais si vous vous sentez capable de donner des heures supplémentaires, faites-le savoir à votre *capataz* en fin de quart de travail. Il décidera de retenir votre offre ou non, selon l'état des opérations. Parmi les tâches qu'on vous commandera de faire, il y a la vérification de l'état des plants de tomates, vous assurer que les systèmes d'irrigation fonctionnent correctement et que les plans reçoivent la quantité d'eau nécessaire. Vous aurez à examiner les feuilles et les fruits à la recherche de signes de maladies ou de parasites. Ces tâches sont cruciales pour garantir une récolte saine et abondante. Vous allez apprendre à facilement détecter ces problématiques au fur et à mesure que vous le ferez. Je serai là pour vous guider et vous aider à prendre des décisions éclairées dans vos tâches à accomplir. Soyez vigilants, mais ne passez pas votre temps à

faire des fausses alertes, car le temps est précieux. Utilisez votre cerveau et votre jugement avant de m'interpeller.

Vous imaginez aisément que la température à l'intérieur de la serre va commencer à grimper au fur et à mesure que le soleil monte dans le ciel. On vous commandera, alors, d'ajuster l'ombrage au moment où la ventilation sera réglée. Cela implique que vous aurez à actionner l'ouverture ou la fermeture des fenêtres de la serre ; une opération simple à exécuter. La tomate est un fruit donc il faut polliniser ses fleurs. Comme vous voyez, il y a beaucoup d'abeilles à l'œuvre, mais il y a des moments où il faut le faire manuellement. On vous indiquera s'il faudra le faire. Cette étape est aussi très importante, car il y va du rendement du plant de tomates. Au moment de le faire, on vous montrera et il faudra exécuter l'opération avec soin.

Comme vous voyez, il y a pas mal de plants dont les tomates sont arrivées à maturité. Généralement, elles atteignent ce stade en groupe dans des secteurs de la serre. À cette phase, vous aurez à soigneusement sélectionner les fruits mûrs, en vérifiant leur couleur et leur fermeté. Vous devrez cueillir les tomates délicatement pour

éviter de les endommager. Ensuite, vous les placerez dans des caisses que vous voyez là-bas. Vous transporterez chaque caisse pleine vers la zone de conditionnement qui vous sera indiquée. Vous trierez les tomates pour éliminer celles qui ne répondent pas aux standards de qualité. Vous aurez des spécimens pour vous guider. Là, les caisses seront emballées pour l'expédition. D'autres personnes s'occuperont de l'emballage, mais on pourrait vous demander d'aider pour la manutention.

Vous aurez une pause de dix minutes en milieu de matinée et une autre en milieu d'après-midi. Une pause de trente minutes vous sera accordée pour votre déjeuner vers la mi-journée. Vous pourrez acheter votre pain, un sandwich ou un plat préparé, si vous le désirez, chez un marchand qui tient une cantine ambulante à l'endroit où on s'est rencontré ce matin. Prenez note que la pause dure une demi-heure, pas une minute de plus. Pour des arrêts d'urgence pour la toilette, vous devez me demander la permission et les besoins doivent se faire de manière diligente. Il est interdit de fumer et de boire de l'alcool sur les lieux de travail. Vous pourrez fumer uniquement durant vos temps de pauses. Vous pouvez avoir avec vous une bouteille d'eau pour vous

hydrater ; d'ailleurs, je vous encourage de boire abondamment pour ne pas vous déshydrater.

Dans l'après-midi, je pourrai vous commander de participer aux tâches d'entretien général comme la préparation du sol, la réparation des équipements, le nettoyage du site ou les réparations mineures de serres.

Nous nous réunissons, à la fin de la journée, là où vous êtes arrivés ce matin pour aviser de la journée du lendemain.

Est-ce que vous avez des questions ? »

Les ouvriers se regardent dans un silence avant que Mamadou n'enchaîne son discours.

« Je vois qu'il n'y a pas de questions pour le moment, mais vous me ferez savoir si vous avez un problème quelconque. Sachez que la production de beaux fruits rend notre employeur heureux et nous récompense en nous payant. L'absence de vente de tomates signifie l'absence de salaire. Bonne chance à tous. »

Idir, comme à son habitude, écoute très attentivement et comprend très rapidement. Il perçoit de ces descriptions et du ton utilisé que ça ne sera pas de la tarte. D'ailleurs, il voit déjà d'autres équipes se déverser sur le champ de tomates pour commencer le travail. Idir et son équipe se sont fait délimiter le périmètre à attaquer

et, ce jour-là, ils doivent commencer par une inspection sommaire des plants, puis Mamadou leur commande de commencer à cueillir les tomates. À l'instar de ses camarades, Idir s'applique à fournir l'image d'un ouvrier sérieux pour qu'on le retienne pour la suite. Il fait un calcul mental rapide et conclu qu'il ferait l'équivalent du salaire minimum mensuel algérien en un peu moins de quatre jours. « Ce n'est pas mauvais ! » se dit-il, au fond de lui-même. Mais il pense à son loyer qui lui coûte trop cher même s'il se résout à manger modestement. Une baguette de pain avec de la tomate et du thon en boîte lui suffira. Mamadou presse son équipe à accélérer la cadence ; il y a une cargaison de tomates à compléter avant la pause du midi. Idir et ses camarades ouvriers, en sueur, redoublent d'ardeur et s'appliquent à transporter des caisses bien pleines qu'ils portent sur leurs épaules. Elles pèsent entre vingt et vingt-cinq kilogrammes chacune. Les plus avisés, parmi les anciens ouvriers, ont pris la peine d'acheter des gants de travail. Idir pense à en acquérir une paire, ainsi qu'une bonne paire de bottes de travail. De là où il vient : penser à l'équipement de sécurité n'est pas un réflexe inné. À la pause de la matinée, Idir commence à sentir l'inconfort à se pencher continuellement. Les plants de tomates ont une hauteur d'un mètre environ et les fruits pendent à des hauteurs variables ; entre cinquante à quatre-vingts centimètres. La position inclinée est dure sur

les reins et les lombaires. La pause a dû être écourtée, car l'équipe de Mamadou est en retard à cause de son inexpérience et le *capataz* commence à s'énerver, il s'inquiète de ne pas y arriver. Le transport coûte cher à attendre, advenant la marchandise pas encore prête à l'expédition. Le stress de Mamadou est alors transféré à l'équipe. Idir, pour la première fois, comprend la signification de la pression au travail. Il se dit en son for intérieur : « Maintenant, je comprends la citation en usage chez nous : on fait semblant de travailler et ils font semblant de nous payer. » Il comprend que son gagne-pain dépend de la satisfaction de son *capataz*. Il risque d'être congédié en fin de journée si Mamadou est mécontent. Tout le groupe l'a compris d'ailleurs ; alors ils redoublent d'efforts et tentent tous de s'appliquer pour plaire au *capataz,* donc à l'employeur. Ils pensent tous aux enseignements prodigués par Mamadou ce matin-là : « Pas de tomates, pas de salaire ! » Le postulat est simple et très bien expliqué de manière à ce qu'un enfant de huit ans puisse saisir le message. L'heure s'achemine tranquillement vers midi et la situation du chargement semble s'améliorer. Il semble que l'équipe « Mamadou » a pu relever le défi. Le chef d'équipe est plus détendu et tout le monde sent la pression tomber sans pour autant réduire l'effort. Quinze minutes avant midi, le camion a fini d'être chargé et tout le monde a bien travaillé. Mamadou

consent alors à consentir à son équipe le temps de la pause écourtée. Idir trouve enfin le temps d'échanger avec ses collègues de l'équipe Mamadou. Tout le monde reconnait qu'ils ont dû batailler pour gagner leur salaire, qu'ils seront heureux de percevoir à la fin de la journée. Idir s'achète un sandwich au fromage pour déjeuner. Il comprend aussi pourquoi Edouardo lui a préparé le sandwich en guise de petit déjeuner. Le repas du matin est très important. Idir se rappelle le dicton de sa mère qui lui disait tout le temps : « C'est le ventre qui soutient les genoux pour rester debout. » D'ailleurs, il a une douce pensée à sa mère qu'il a laissée sans qu'elle sache un mot au sujet de son projet, de tout ce qu'il en train de vivre. Il revient à son présent et s'assied à une table de piquenique en bois, déposée à l'ombre. Plusieurs ouvriers prennent leur pause déjeuner. Certains se mettent en groupe et discutent dans leurs langues, car ils semblent se connaitre déjà. Idir scrute les alentours en fixant çà et là ces ouvriers qui travaillent très dur pour gagner quelques euros. Soudain, il voit un visage qui lui est familier. Il a l'impression de connaitre un des jeunes ouvriers. Il le dévisage à plusieurs reprises et semble très certain qu'il s'agit de Mouloud du village d'à côté du sien. Idir prend tout le courage en lui et se dirige vers l'individu. Arrivé à sa hauteur, il se met debout en face de lui et sourit. Le jeune lève les yeux et sourit à son tour.

Maintenant, Idir est certain qu'il s'agit de la personne qu'il a en tête. Il s'adresse à lui :

« Mouloud ?

- Idir ? Rétorque le jeune, toujours assis. »

Les deux jeunes hommes se serrent la main et s'embrassent en continuant leur discussion.

« Oui, je suis Idir. Je te voyais en passant dans ton village et on se disait bonjour, mais on ne s'est jamais fréquentés.

- Tout à fait. Je me souviens très bien de toi. Toi, tu étais à l'université, alors que moi je suis sorti de l'école précocement. Et tes études ?
- J'ai complété mon diplôme de premier cycle en physique théorique, j'ai fait mon service national, j'ai bourlingué un peu, j'ai enseigné pour une année et me voilà devant toi. Je suis fraichement arrivé.
- Moi, j'ai traversé la mer il y a cinq ans. Je suis arrivé un peu plus au Nord et j'ai bougé vers cette région pour le boulot. Tu devines, moi, c'est les petits boulots. Je n'ai pas été loin dans mes études. Et toi, depuis quand es-tu ici ?
- Je viens tout juste de traverser. Je commence à explorer le pays et je suis tombé sur cette opportunité. En attendant d'y voir plus clair. C'est ma première journée de travail dans ce pays… Qu'en est-il de ta situation d'immigration ? Je veux en

savoir plus pour mieux identifier mes options.

- Oui, pas de problème. Demain, c'est samedi, donc ma journée de repos. Je présume que c'est le cas pour toi aussi. D'ailleurs, je te le conseille vivement sinon tu vas vite t'épuiser. On pourrait se rencontrer si tu veux. Où es-tu basé pour le moment ?
- Oui, certainement. Je suis à Cabo de Gato ; le petit village.
- Ah, je vois. Moi, je suis dans les environs pas loin d'Almeria. Je pourrais venir demain te voir et discuter plus en détail.
- Ça marche. Connais-tu Cabo de Gato ?
- Oui, je connais bien. Ce n'est pas loin d'ici.
- Alors je te suggère qu'on se rencontre à l'arrêt d'autobus, à côté du seul rond-point en ville de Cabo de Gato. Le connais-tu ?
- Oui, je le connais très bien. Je présume que c'est là-bas que tu as été recruté.
- Exactement. Retrouvons-nous vers midi si ça te va ?
- Parfaitement bien. Sache que je suis très content de te revoir.
- Moi aussi, renchérit Idir. »

Les deux jeunes hommes se sont hâtés de clore leur discussion, car la reprise du travail est dans deux minutes. Mouloud et Idir regagnent leurs postes respectifs. Mamadou se tient debout devant la serre

pour reconduire son équipe. Idir se sent léger et jubile à l'idée d'avoir rencontré une personne de son patelin. Comme tout se sait dans les villages de Kabylie, il avait entendu parler de ce Mouloud qui était parti clandestinement comme beaucoup de jeunes qui s'aventurent en pleine mer. Mouloud est chanceux d'être arrivé à bon port, comme beaucoup d'autres. Il est souvent cité comme exemple de personne qui a pu gagner le pari de la traversée. Il a envoyé de l'argent pour aider ses frères à terminer les finitions de la construction du logis familial que son père avait entrepris de bâtir. Par voie de ouï-dire, tout le monde se plaisait à répéter que Mouloud avait bien réussi à s'installer en Europe, au point d'aider sa famille. Tout le monde répète qu'il est parti depuis cinq ans sans jamais être retourné depuis. On disait qu'il était occupé à stabiliser sa situation, sur le plan administratif, sans plus de précisions.
Mamadou appelle l'équipe à le suivre. Secoué, Idir est expulsé de son rêve éveillé. Il devient le mouton du matin qui suit son *capataz* et se met à l'œuvre. Il trouve la reprise de l'après-midi très difficile. Il se motive et s'applique à exécuter les commandes de Mamadou. L'ouvrage est intense et Idir sue sous la chaleur étouffante de la serre. Tout le monde, y compris le chef d'équipe, se pousse dans le dos pour finir la journée, dans un état de quasi-épuisement. Idir ne manque pas d'avoir une petite pensée aux conditions de travail dans son pays où les employés

de certaines administrations et entreprises publiques désertent les lieux en début d'après-midi. Il comprend pourquoi cette région d'Almeria, qu'il ne connaissait pas avant, est devenue un pôle important de l'industrie agricole de l'Espagne. Dans les années cinquante, le Produit intérieur brut (PIB) dans la région équivalait à environ la moitié du PIB du pays. En dix ans, il a plus que triplé et il a été multiplié par quinze en vingt ans. Il comprend que toute cette sueur sortie de son front et celles de tous ces ouvriers contribuent à entretenir la prospérité de la région. Hélas, les immigrants, plus encore les clandestins comme Idir, sont les laissés pour compte dans tout le système en place. La colonisation est subie par ces populations migrantes ailleurs que dans leur pays d'origine. Le comte d'Alcaudete est venu à Oran, au XVIe siècle, coloniser l'Algérie, maintenant les Algériens se font coloniser avec d'autres nationalités dans le pays du comte. Les nouveaux comtes économisent les expéditions ; ils laissent les indigènes subir les coûts des traversées. Dans beaucoup de cas, le prix est exorbitant allant jusqu'à la vie. Sur ces pensées qui se distillent dans l'esprit d'Idir, à moitié étourdi par la fatigue, il finit la journée en exécutant des gestes machinalement, à dix-sept heures. Mamadou rassemble son équipe et s'adresse à chaque ouvrier en lui remettant le salaire de sa journée de labeur, en lui demandant s'il voudrait faire des heures supplémentaires et en ne

manquant pas de lui donner les instructions pour lundi. C'est au tour d'Idir, Mamadou lui tend la somme d'argent qu'il a gagnée et lui demande :

« Idir, voici trente-trois euros pour onze heures de travail. Veux-tu faire des heures supplémentaires ?

- Merci Mamadou. Désolé, je ne pourrai pas aujourd'hui.
- Veux-tu rentrer cette fin de semaine ?
- Non, je ne pourrai pas, car j'ai des engagements.
- D'accord. Je crois que tu es venu de Cabo de Gato.
- Oui.
- Lundi, tu viendras au même endroit et tu diras juste que tu travailles avec moi, Mamadou, et ils te ramèneront. Pour votre retour, les fourgonnettes vont arriver d'un moment à l'autre pour vous reprendre au même endroit où vous avez été pris ce matin, à Cabo de Gato. Sois attentif lorsque les chauffeurs annonceront les destinations pour prendre la bonne fourgonnette.
- Merci, à lundi. »

Idir prend congé de Mamadou et se fait conduire dans la fourgonnette qui le dépose avec d'autres travailleurs à la station d'autobus de Cabo de Gato. En marchant vers son logement, Idir revoit le film de sa première journée d'enfer. Il est content de sa rapide intégration dans le circuit de ce nouveau

pays, étranger pour lui. Il est sonné sous l'effet de tant de nouveautés. Les pensées se déversent dans sa tête comme dans un torrent en furie. Il a de la difficulté à mettre de l'ordre dans ce fouillis. Il arrive au gîte et trouve Edouardo assis sur la véranda avec un livre à la main. De loin, il affiche un sourire de bienvenue.

« Salut Idir. Comment ça va ?

- Salut ! Edouardo. Oui, ça va, mais je suis crevé, répond Idir.
- J'espère qu'on ne t'a pas maltraité.
- Non, non, je suis juste fatigué. Tu avais raison ; dans ces serres, on doit gagner son salaire. On mesure à quel point la vie peut être injuste. Mais d'un autre côté et grâce à toi, je ne suis pas dans la misère. La fatigue a un remède qui s'appelle : le repos. Enchaîne Idir, souriant de bon cœur.
- J'aime ta philosophie pour mettre en perspective les choses. Sans être indiscret, es-tu content de ton salaire ? »

Après un court silence, Idir répond.

« J'aurais pu être dans une situation plus catastrophique ; c'est-à-dire finir la journée avec zéro salaire. J'aurais bourlingué toute la journée sans aucun résultat. Je peux me réjouir d'avoir gagné un peu d'argent… J'ai perçu un beau pactole de trente-trois euros. »

Idir éclate de rire suivi d'Edouardo et les voilà pris dans un fou rire commun. Edouardo reprend.

« Va te rafraichir et te reposer, car tu as amplement mérité ton salaire. Au moins, aujourd'hui c'est vendredi et demain c'est le weekend. N'est-ce pas ?

- Ah ! oui, c'est vrai. En Kabylie, ils ont déjà épuisé la moitié du weekend.
- Ah ! oui, c'est vrai, là-bas les fins de semaine sont le vendredi et le samedi. »

Idir s'est retiré dans sa chambre pour prendre sa douche et se détendre. Il sent les muscles de son dos se relâcher et reprend petit à petit ses forces et ses esprits. Il a fait une petite sieste tardive et il a sombré dans un rêve où il était entré dans une bataille navale. Il rêvait comme s'il était en chemin du retour vers son pays. Lors de la traversée, le navire a été attaqué par des pirates. Il recevait des boulets de canon, des tirs d'arbalètes et autres lances. Dans le fracas du navire, il est tombé dans une chute libre et en touchant la surface de la mer, il s'est réveillé. Il était en sueur, mais content de se retrouver sur son lit, confortablement allongé. La sieste express l'a requinqué. Il est dix-neuf heures. Il descend dans le salon où Edouardo faisait du rangement. Idir avoue que la maison est très bien tenue par un homme seul. Il imagine l'état de la maison si elle était entre les mains masculines d'un gaillard au pays. Là où la maison incombe à la

femme, seule, même si elle travaille à l'extérieur. Edouardo se retourne et s'exclame :

« Ah ! Idir. J'espère que tu t'es reposé un peu.

- Oui, très bien reposé, merci.
- J'espère que tu vas souper bientôt.
- Oui, je vais voir quelque chose de rapide au village.
- Généralement, en Espagne, le souper est tard dans la soirée. Si tu n'as pas pris de dispositions, je t'invite à souper. Nous irons au village, je t'emmène pour te faire découvrir une petite place qui fait de la bonne bouffe à un prix abordable. Si tu veux, bien sûr ?
- C'est vraiment gentil de ta part... Je ne voudrais pas abuser de ton hospitalité. Tu as été tellement gentil avec moi.
- Il n'y a pas de problème. Il faut que tu apprennes une chose ; en occident, les gens ont de la difficulté à socialiser, bien que ce soit moins intense au sud de l'Espagne, alors les gens ne ressentent pas d'obligation à faire certaines choses comme inviter quelqu'un. Mais, lorsqu'ils invitent un ami, ils ne le ressentent pas comme une contrainte, c'est parce qu'ils en ont envie. Donc, si tu consens, tu seras mon invité ce soir.
- Vu de cet angle, j'accepte, merci. »

Idir se sent béni d'avoir rencontré Edouardo. Une personne aussi sensible à son prochain, peu importe d'où il vient. Il pense à son logement, car cette nuit sera la dernière des deux nuits qu'il avait réservées dans le gîte. Il faut qu'il se décide sur cette question. Il avait l'intention de prolonger son séjour de deux nuits, le temps de rencontrer Mouloud et d'en savoir un peu plus. Il verra comment fait Mouloud pour s'en sortir, et peut-être, il recevra des astuces qui l'aideront.

Edouardo emmène Idir dans un restaurant fréquenté par les citoyens du village. La place est sobre et semble rallier les habitués du village. L'endroit est relativement calme avec une musique discrète. Les clients attablés ou assis au comptoir sirotent leurs breuvages ou consomment un repas ou des petites bouchées qu'Edouardo appelle des tapas. En soupant ensemble, Edouardo et Idir saisissent l'opportunité de discuter et faire plus connaissance. Idir raconte certains aspects et particularités de sa culture et de son pays et Edouardo fait de même. Ils ne manquent pas d'aborder l'histoire qui lie l'Andalousie à l'Afrique du Nord lors des occupations maure et espagnole ainsi que les péripéties que les peuples avaient subies sur les deux rives de la Méditerranée. Ils étaient tous les deux d'accord sur le fait que les peuples semblent séparés par des barrières physiques comme les mers, les fleuves ou les montagnes, mais en réalité les humains sont

semblables à plusieurs points de vue. Les points communs sont plus nombreux lorsqu'ils vivent à proximité les uns des autres. Finalement, c'est l'humain qui crée des fossés pour séparer les peuples afin de tirer avantage de la situation. Edouardo aurait pu se retrouver en Kabylie ou ailleurs en Algérie et rencontrer Idir qui lui offrirait l'hospitalité autant qu'Edouardo le fait pour Idir en ce moment. En attendant le service, Edouardo revient sur le sujet de la situation d'Idir et lui lance :

« Es-tu fixé sur tes perspectives, tes options quant à ton séjour en Europe ? Je mentionne l'Europe, car tu me semblais vouloir tenter d'autres places, ailleurs qu'ici.

- Non pas encore. Je veux me donner un peu de temps pour mieux saisir le contexte de ma situation. Une chose importante pour moi est de savoir de manière assez précise combien me prendrait le processus de régularisation de ma situation administrative. Cet élément est capital dans ma prise de décision. Je ne peux pas me permettre de rester indéfiniment dans la précarité. Je te l'avais dit, mon objectif premier est de trouver comment arriver à m'insérer dans un organisme de recherche en physique, car il y a pas mal de questions non répondues sur lesquelles j'aimerais

travailler et je sens que j'ai beaucoup à offrir.

- Je vois que tu as fait des sciences exactes. Tu as une approche rationnelle et méthodique. Qu'en penses-tu du travail que tu fais en ce moment ? Je comprends que tu n'as pas d'autres choix pour le moment.
- Oh ! être cueilleur de tomates ne me fera pas vivre toute ma vie. Mais il me faut des papiers en règle pour m'extirper de ce cercle. Pour un début, il faut bien vivre, mais à trois euros l'heure, je ne pourrai pas aller loin. Ça paye à peine une chambre pour le gîte durant la basse saison.
- Je suis content pour toi que tu songes à améliorer ta situation. Je te vois et je suis impressionné par ta façon d'aborder les choses. Je suis impressionné aussi par ton parcours avec tes études en physique théorique. Je voyais ça incompatible avec le ramassage des tomates. Je comprends qu'il n'y a pas de sot métier, mais toi, je pense que tu mérites plus.
- Merci pour tes bons mots. Je suis très touché. Pour répondre à ta question : je ne suis pas encore fixé. J'aimerais tout de même prolonger mon séjour dans ton gîte pour deux nuits encore, le temps d'avoir un peu plus de visibilité.

- Tu sais Idir, tu m'es très sympathique. Je crois que nous étions sur la même longueur d'onde dès notre première rencontre. Maintenant que je connais un peu plus ta situation et tes motivations, je pense que je peux faire quelque chose pour t'aider. On s'entend, je n'ai pas de pouvoir légal pour te régulariser ta situation administrative en relation à l'immigration, mais je peux te faire une grâce de loyer pour toute la saison basse, c'est-à-dire jusqu'au printemps prochain. Tu pourrais me donner la moitié de ton salaire journalier actuel ; c'est-à-dire une quinzaine d'euros, tant que tu travailles. Ça va certainement te donner un peu de répit, le temps de voir venir et pouvoir te retourner dans tes démarches sans être sous pression. Qu'en penses-tu ?
- Je suis vraiment reconnaissant pour ton aide. Ceci me ferait très plaisir de rester dans ton gîte, mais je ne sais pas si c'est correct. Disons que j'accepte, mais dès que je trouve une autre alternative je te le dirai. D'accord ?
- D'accord, ça me va.
- Sur une autre note, figure-toi que j'ai rencontré aux serres un compatriote qui vient d'un village voisin au mien.
- Ah oui ? Le destin est particulièrement étrange. Les chemins des humains

n'arrêtent pas de s'entrecroiser. Combien de temps est-il ici ? A-t-il une situation plus stable ?

- Il est ici depuis cinq ans. Je vais le rencontrer demain, j'en saurai plus. Mais je ne pense pas qu'il soit régularisé, car il ne peut pas rentrer au pays en visite.
- Ça, c'est triste. Tu vois, ces situations peuvent devenir un piège à la personne. Il peut rester très longtemps dans une situation précaire. Ces ouvriers agricoles sont injustement mal payés et on les maintiendra dans cet état de précarité le plus longtemps possible. L'administration est faite pour qu'elle soit lente et ardue pour ces pauvres gens. Gares à toi. Fais attention pour que le piège ne se referme pas sur toi.
- Oui, je le sais trop bien et c'est ce qui me turlupine l'esprit en ce moment. Il ne faut pas que je rate mon coup. »

Ils ont bien mangé et bien discuté, il se fait tard et ils s'apprêtent à rentrer à la maison. Edouardo s'acquitte de la facture et ils rentrent en marchant tranquillement dans les rues quasi désertes de Cabo de Gato.

Ce samedi matin, le temps se fait un peu frais et Idir traine la patte au lit. Il est dix heures et il est encore allongé. Il réfléchit et il ne manque pas de ressasser les questions de l'incertitude qu'il risque de vivre s'il décide de rester. Il prend différents angles de vue

pour tenter de déceler les gros risques qu'il court en restant. Lui au moins, il a une façon de rentrer à la maison sans qu'il se compromette avec les autorités de l'Espagne. Le danger est qu'il soit pris et qu'il soit renvoyé et radié du pays, et même de toute l'Europe. Ça serait la catastrophe. Il finit par se lever, il prend sa douche et descend au salon. Edouardo est déjà sorti. Comme la veille, il lui a laissé de quoi prendre son petit déjeuner. Vers onze heures trente du matin, il sort et se dirige vers l'arrêt d'autobus. À midi, Mouloud n'est pas encore arrivé. Idir commence à s'impatienter et à se demander si Mouloud n'aurait pas oublié le rendez-vous. Il espère seulement que rien de fâcheux ne lui soit arrivé. Idir est soulagé de voir Mouloud approcher à grands pas. En arrivant, ils se serrent la main et s'embrassent.

« Bonjour Mouloud ! j'ai commencé à m'inquiéter. J'espère qu'il n'y a rien de grave ?

- Bonjour Idir. Non, tout va bien ! Je suis parti un peu en retard et mon transport n'est pas arrivé à l'heure.
- L'essentiel c'est que tu sois là. Que proposes-tu ? Où allons-nous ?
- Il est midi. As-tu faim ou préfères-tu qu'on attende un peu plus tard pour déjeuner ?
- Non, je viens à peine de prendre mon petit déjeuner. À moins que tu aies faim, toi ?

- Non, ça ne fait pas longtemps que j'ai pris mon petit déjeuner aussi. J'ai dû faire une petite grasse matinée.
- D'accord, marchons vers la plage et discutons un peu.
- Très bonne idée. Il y a un endroit avec des bancs publics où on pourrait nous asseoir et discuter tranquillement.
- Comment ça va ? Qu'en est-il de ta santé ? Et ta situation administrative ?
- Disons que la santé va bien tant qu'on est jeune, même si on n'est pas l'abri d'un imprévu. Pour ce qui est de ma situation administrative, ce n'est pas très reluisant. J'attends toujours qu'on me réponde à ma demande de résidence que j'ai déposée il y a un an. Il fallait accumuler une durée de quatre ans avant de pouvoir faire cette requête. L'administration est lente ici. De ce côté-là, on dirait que je n'ai pas changé de pays. Ça fait le bonheur des hommes d'affaires.
- Donc pour moi par exemple, je ne peux pas espérer d'introduire un dossier quelconque pour obtenir des documents de séjour ou d'immigration de sitôt ?
- Non, en effet. Tu devras d'abord t'inscrire auprès du bureau de recensement d'immigrants illégaux. Ainsi tu auras un numéro. C'est comme si tu commençais à

naitre ici. Tu devras subvenir à tes besoins pour quatre ans, puis tu introduiras une demande d'immigration officielle.

- Eh bien, c'est tout un processus. Je présume que les délais ne sont qu'approximatifs et qu'il n'y a rien qui régit le processus dans le temps ?
- En effet, tu vas naviguer au gré de l'administration. En arrivant par mer dans une chaloupe, on est balloté dans tous les sens sans savoir quand ou où atterrir et pour les papiers c'est pareil ; l'attente se fait sans connaitre ni les chances ni les délais que la demande pourrait prendre pour aboutir. Et dire qu'il en arrive toujours plus de migrants malgré tous ces déboires.
- Oui, il va en arriver d'autres tant que les gens ne sont pas au courant de ces difficultés à s'établir. Tous les jeunes croient que c'est de la tarte. Sans compter le risque de casser sa pipe en pleine mer.
- C'est exactement ça. Mais je ne comprends pas comment toi tu es arrivé au point de partir à l'aventure de la sorte. Moi à la rigueur, mais toi, avec ton diplôme et ton bagage, je suis surpris.
- Comme tu sais, tout le monde veut fuir. C'est devenu endémique. Les gens se sentent enfermés et ils veulent aller ailleurs. C'est dramatique. Moi, j'ai essayé

d'avoir un visa, mais je n'ai jamais pu le décrocher. On dirait que c'était écrit dans ma destinée. À un moment donné, je me suis dit que tous ces jeunes qui partent arrivent à passer. Peut-être que c'est une vraie porte de sortie viable pour moi aussi ? Je n'ai pris ma décision de partir qu'en arrivant près de Mostaganem où j'ai eu une opportunité pour traverser. Je t'avoue que le travail dans les serres m'a traumatisé. Est-ce que, toi, tu as au moins un poste rehaussé ?

- En fait, le poste est un peu mieux que ce que tu fais, mais pas beaucoup mieux. Il m'a fallu travailler longtemps avant d'arriver à le décrocher et la rémunération est légèrement au-dessus du salaire minimum qui est à six euros de l'heure environ. Je présume que tu perçois dans les trois euros l'heure ?
- Oui, trois euros. C'est de l'esclavage. Je ne sais pas si je pourrai tenir longtemps dans ces conditions. Et où est-ce que tu habites ? »

Mouloud marque un temps d'arrêt avant de répondre. Puis il se décide.

« C'est cocasse, je suis un sans domicile fixe.

- Que veux-tu dire ? Rétorque Idir interloqué.

- En fait, je squatte avec des amis un logement dans un immeuble d'habitations, dans une cité en cours de construction.
- Comment ?
- Tu sais, c'est ça ou c'est la rue. Autrement tu passes ton temps à donner le peu que tu gagnes à un locateur. Généralement, on recherche des logements finis en attente d'être habités et on s'y installe. Je veux dire qu'on y couche jusqu'à ce que les propriétaires emménagent.
- Mais comment savez-vous quand les propriétaires arrivent ?
- Le tuyau nous arrive par la bande. On a des informateurs bien introduits. Autrement, comment crois-tu que j'aie pu aider mes frères à finir le logis de mon père ? Tout le monde croit que je suis pénard alors que ce n'est pas loin de l'enfer. Il y en a beaucoup qui versent dans la criminalité en vendant de la drogue ou en pratiquant le vol à la tire. Moi, j'ai décidé de ne pas toucher à ce business. Au fait, si tu veux venir habiter chez moi, tu seras le bienvenu. Je te trouverai le nécessaire comme un sac de couchage et un matelas pneumatique ; c'est assez confortable. »

Idir reste pantois, sans dire un mot.

« Euh, oui, je veux dire non, pour le moment je suis chez quelqu'un et ça va bien. Je te le dirai si je suis dans le besoin. »

Idir n'en revient pas. Voilà l'eldorado où vivent nos jeunes en déperdition. Ils étaient dans une situation incertaine au pays et les voici dans une situation bien pire. Ils ont juste changé de continent. Idir sait à quoi s'en tenir. Il vient de prendre sa décision de retourner au pays, car il ne sera pas capable d'endurer des situations comme celles-ci. Il n'a pas l'habitude de se mentir et de leurrer les autres en leur faisant croire être dans une situation enviable sans qu'elle le soit. Il ne voit pas d'autre issue que de rentrer et d'aller trouver une solution à son existence en Algérie puis, peut-être, partir dans un cadre légal. Ces pauvres jeunes ne se doutent pas qu'au soir de leur vie, il sera trop tard et probablement ils finiront, en majorité, dans des situations toujours précaires. Sans assurance, sans protection médicale, sans domicile fixe et de surcroit, un travail pénible et mal rémunéré qui leur gruge la santé à petites bouchées. La situation tourne très vite à l'intolérable. Non, Idir n'a pas la force pour entreprendre un tel risque. Il ne pourra pas endurer cette situation pour longtemps, jusqu'à ce que sa chance daigne se montrer et lui sourire.

Mouloud propose à Idir de le promener et lui faire visiter la ville d'Almeria dans l'après-midi.

« Oui, ça serait chic de ta part, répond Idir.

- Alors, partons.

- Oui, partons. »

Ils partent ensemble en exploration de la ville située à environ trente-cinq kilomètres. Mouloud joue au guide et Idir au touriste. Mouloud prend son ami dans les coins touristiques en premier lieu puis dans les endroits où beaucoup de leurs compatriotes et d'autres immigrants viennent, surtout pour tuer le temps. En majorité, ils sont en situation irrégulière ou en attente de régularisation administrative. Mouloud présente à Idir certains de ses amis qui sont essentiellement algériens. Idir échange avec eux et leur pose des questions sur les principales motivations qui les ont amenés dans cette contrée. En majorité, ils n'ont pas d'objectif ou de plan précis dans leurs aventures. Ils répondent tous qu'ils étaient fatigués de trainer au pays et tant qu'à trainer, ils préfèrent le faire dans un monde meilleur. Ils sentaient être arrivés au bout du rouleau. Mouloud croise un de ses copains qu'il appelle Nacer. Il interpelle :

« Salut, Nacer, comment vas-tu ?

- Bonjour Mouloud ! je vais bien, merci. Et toi, comment vas-tu ?
- Je vais bien, merci. Je te présente un ami, il vient de mon patelin, il vient d'arriver.
- Enchanté, je suis Nacer.
- Enchanté, je m'appelle Idir. »

Une discussion spontanée se met en place entre Idir et Nacer sous les oreilles attentives de Mouloud.

« Alors, comment trouves-tu ce pays ? Demande Nacer.

- Pas mal. C’est un pays développé dans certaines choses et un pays sous-développé dans d’autres. Bien que je ne sois là que depuis quelques jours. J’ai beaucoup de choses à apprendre encore sur ce pays.
- Ah ! dans quel contexte dis-tu que c’est un pays sous-développé ?
- Le traitement de l’être humain.
- Je ne te suis pas. Quelqu’un t’a persécuté ?
- Non, pas à proprement dire ; je remarque une stratification de la condition humaine et les différences sont importantes dans certains cas.
- En tous les cas, moi, je me sens très bien ici. Je suis plus respecté que dans mon propre pays. Personne ne me cherche. Je m’occupe de mes affaires et le monde s’occupe des siennes.
- Sans être indiscret, depuis combien de temps es-tu ici ?
- Je suis arrivé au même moment que Mouloud. D’ailleurs, on a pris le même transitaire.
- As-tu régularisé ta situation administrative, vis-à-vis de l’immigration ?
- Je suis au même point que Mouloud. J’ai déposé mes papiers et j’attends la réponse.

- Que faisais-tu pour gagner ta vie, tout ce temps-là que tu n’étais pas en règle ?
- Je me suis débrouillé, souvent c’est le système D. J’ai travaillé comme tout le monde dans les serres. D’ailleurs, j’y suis toujours. Je gagne ma vie et je n’ai pas à me plaindre.
- Comment trouves-tu les conditions de travail ?
- Ah ! ici c’est le capitalisme ; tu travailles pour ton salaire.
- As-tu remarqué que les ouvriers dans les serres sont en majorité des immigrants ? Et pourtant cette région n’est pas habitée que par des étrangers. Il y a aussi des Espagnols, mais tu les vois que rarement dans les serres, à effectuer des travaux harassants.
- Ça, c’est vrai, mais nous sommes des étrangers ici, c’est normal.
- Non, ce n’est pas normal. Ce qui n’est pas normal c’est que les sans-papiers, comme moi, sont payés à moitié du salaire minimum et des fois, on les renvoie sans les payer. C’est de l’esclavage. C’est dans ce contexte que je pense aux conditions d’un pays sous-développé. Il est impensable de voir des pratiques discriminatoires en Europe.

- Oui, mais, moi, je n’avais rien dans mon pays.
- Quel est ton âge ? Vingt-et-un, vingt-deux ans ? Combien de temps penses-tu pouvoir tenir dans une situation comme celle-ci ? Que se passera-t-il lorsque tu commenceras à avoir des cheveux gris ? De plus, je présume que tu n’as aucune couverture sociale ou médicale ? Penses-tu à ton fonds de pension ? Ce sont autant de questions qu’il faut se poser pour évaluer une situation, car on n’a pas toujours vingt ans.
- Oui, c’est vrai, mais, je n’ai pas le choix. Quand j’aurai mes papiers…
- Si tu les as…
- Je l’espère en tout cas, je m’occuperai de ma situation… Enfin, on verra…
- Je vous souhaite beaucoup de chance et de courage, mais il vaut mieux songer à l’avenir plutôt que tard, car les risques sont là et le calendrier n’arrête pas de tourner.
- Si tu parles ainsi pourquoi es-tu là ?
- Justement, je suis en train de faire le point et de réfléchir à mes options. Ce qui est certain c’est que je ne pourrai pas tenir longtemps dans une situation incertaine, où je crois voir une lumière alors qu’en réalité, ce n’est que le fruit de l’imaginaire qui me joue des tours. Qui sait de quoi sera

fait demain ? Nacer, s'il te plait, ne prend pas mal mon style direct. Je ne voulais pas t'offusquer ni être paternaliste.

- Il n'y a aucun problème Idir. C'est un plaisir de te rencontrer. Les amis de mon ami sont mes amis.
- La discussion m'a fait très plaisir et elle m'éclaire davantage, merci pour ta franchise. »

Mouloud était soulagé de voir la joute de discussion se terminer sans dommage. Au fond de lui, tout ce que disait Idir était vrai et il se sent coincé dans cette contrée, en attendant la régularisation de sa situation, qu'il espère proche, car il n'a aucune visibilité sur l'évolution des choses. Mouloud et Idir saluent Nacer et le quittent à l'endroit où ils l'avaient trouvé. Pendant qu'ils s'apprêtaient à partir, ils rencontrent un jeune qui a eu un accident de travail non déclaré et qui a perdu le bout de son pied droit. Il est maintenant infirme, sans ressources. Il survit avec les dons qu'il reçoit de ses amis et compatriotes en plus de pratiquer la manche en ville. Idir ressent une grande peine à la vue de ces scènes crève-cœur. Il repart sous escorte de Mouloud qui le ramène à Cabo de Gato. Il en a assez vu et entendu. Sa décision est quasiment prise pour aller à son rendez-vous avec le comte, dans un peu moins de trois semaines pour s'en retourner dans son pays. Bien qu'il ait pris sa décision, il se

réserve encore du temps à réfléchir de la suite à donner à son séjour sur ce continent.

Épilogue

Idir n'a pas le choix que de continuer à travailler dans les serres avec Mamadou pour le reste de son séjour. Il a fini par accepter l'offre de demeurer au gîte d'Edouardo sur la base des termes discutés. Idir a pris la résolution de l'informer de son retour le jour venu. Il garde le secret concernant son moyen de transit entre les deux rives et n'ose pas dire un mot ; ni à Edouardo ni à Mouloud, de peur qu'il soit pris pour fabulateur.

Plus il passe des jours au travail dans les serres, plus Idir sent la fatigue le terrasser. Il est fermement convaincu qu'il ne pourrait jamais tenir dans de telles conditions. Généralement, la fatigue et les situations difficiles sont vaincues avec l'espoir de voir une lueur au bout du tunnel qui culminerait par une récompense en bout de chemin. Le regain d'énergie procuré par l'idée d'arriver au but propulse l'individu vers l'avant et l'aide à tenir le

coup. Ici, dans ces conditions, il n'y a pas grand espoir donc c'est l'effondrement moral et physique. Demain, c'est le grand jour, pensa Idir. Aujourd'hui, c'est samedi. Il a pris cette occasion pour rencontrer Mouloud. Ils se sont retrouvés sur la plage, là où ils s'étaient promenés la première fois qu'ils se sont rencontrés. Ils marchent sur le sable et discutent lorsqu'Idir prend une occasion dans un silence.

« Tu sais Mouloud, j'ai décidé de partir. Je ne veux plus rester ici.

- Ah oui ? Où as-tu l'intention d'aller ?
- Je rentre au pays.
- Au pays ? Mouloud s'arrête net, puis continue. Après tout ce que tu as risqué dans le passage ? Comment vas-tu repartir ?
- C'est décidé. Je vais trouver un moyen d'y retourner. Je ne peux pas rester dans la situation où je suis. Je n'ai aucun avenir en vue. Dans le meilleur des scénarios, ça prendra au moins cinq ans pour recevoir une réponse à une demande d'établissement. Cinq ans c'est très long. Je ne pourrai que cueillir des tomates et des melons pendant tout ce temps. Ça sera trop tard, car mon cerveau se fossilisera et je pourrai dire adieu à mon rêve de faire de la recherche en physique théorique.
- Quand comptes-tu partir ?
- Demain.

- Aussitôt ?
- Oui. J'avais cette option dans mes plans. Depuis que j'ai mis les pieds sur cette terre, je n'ai pas arrêté de me questionner sur mon geste et le résultat probable qui découlerait de cette aventure. J'ai analysé la situation en long et en large et je n'ai pas pu trouver d'autres issues.
- Je comprends. Au moment où j'ai commencé à m'habituer à toi, tu me quittes. Je te souhaite tout le succès que tu désires dans tes démarches. Tu as raison, tu mérites mieux. Je te demanderais une faveur s'il te plait.
- Oui, laquelle ?
- Tu diras à ma famille que je vais bien, mais pas de détails sur ce que je fais et ma condition ici.
- Promis. D'ailleurs, comme tu le sais, je ne me mêle pas des affaires des autres et je n'aime pas parler d'autrui. »

Mouloud et Idir ont fini de se promener à Cabo de Gato et se disent au revoir ; ils s'embrassent et se séparent. Idir regarde Mouloud s'éloigner et ressent un pincement au cœur le sachant dans une situation précaire comme la sienne. Il ne manque pas de penser au sort qui a frappé son pays depuis des siècles où des jeunes, tels que Mouloud, avaient participé à toutes les batailles pour combattre l'oppression. Ils ont été tués ou capturés dans le

butin de guerre et réduits à l'esclavage. Les voilà réduits à l'exploitation qu'ils acceptent de plein gré. Ils risquent leurs vies dans les traversées et s'offrent comme butin des temps modernes à tout genre de prédation.

Idir rentre à la maison un peu plus tôt que d'habitude. Il a l'intention de régler ses dettes. Il trouve Edouardo dans le salon en pleine lecture. Au claquement de la porte, Edouardo lève la tête et répond au salut d'Idir qui lui sourit en disant :

« Comment ça va ?

- Oui, moi je vais bien et toi ? Répond Edouardo.
- J'aimerais te dire que je partirai demain, je rentre en Algérie.
- Ah, tu as réfléchi, je suppose.
- Oui, j'ai revu mes options ici et je suis arrivé à un constat pas très reluisant. Je réalise que le chemin vers une régularisation potentielle sera très long et incertain. Mon objectif de faire de la recherche en physique théorique serait lourdement compromis. Au mieux, si j'obtiens les papiers dans cinq ans, mes connaissances en physique ne seront que de vieux souvenirs. De plus, je ne pourrai pas tenir dans une situation aussi précaire que celle que je vis actuellement aux plantations.
- Je comprends très bien. Je présume que tu as pris tes dispositions pour le retour ?

Maintenant que je connais ton sens de l'organisation, je pense que tu as bien les choses en main.

- Oui, tout est sous contrôle. J'aimerais te remercier infiniment pour ton aide incommensurable. Tu m'as accueilli de façon amicale et tu m'as mis à l'aise pour me sentir chez moi. Tu m'as accommodé dans mon budget. Sache que tu m'as enlevé un énorme poids de mes épaules. Je t'en serai éternellement reconnaissant. Je te donnerai mes coordonnées et tu seras toujours le bienvenu chez moi, là où je serai. Tu seras considéré comme un membre de ma famille.
- Je suis très heureux de t'avoir rencontré. J'ai appris beaucoup de choses en discutant avec toi et ce fut toujours un plaisir. Tu reviens quand tu veux. Tu as mes coordonnées, alors n'hésite pas. On restera en contact. »

Edouardo et Idir se lèvent et se font une accolade fraternelle. Idir a réglé ses paiements et a insisté pour inviter Edouardo à souper. Ils sont sortis dans le petit village au restaurant des habitués et ils ont passé une ultime belle soirée.

Le lendemain, au moment de son départ, Idir est debout devant la porte avec le même petit sac et sa veste légère qu'il portait à son arrivée la première fois. Il met son sac en bandoulière et dit au revoir à

Edouardo qui le salue à son tour. Ils se donnent une accolade chaleureuse tant ils avaient pu lier des liens. Pour ne pas soulever de questions, bien qu'Edouardo soit du type discret, Idir part en direction du village. Il avait planifié de faire un détour pour ensuite virer vers le sud en direction du phare. Il en a pour deux heures de marche jusqu'au lieu de rendez-vous. Il laisse le village de Cabo de Gato derrière lui. Sur la route vers le phare, il reconsidère la chance qu'il a eue d'entrer en Europe en passant par l'intérieur du pays. Ceci lui a permis d'entrer directement dans le vif du sujet. Il n'est pas passé par la ville et sa luxure qui, d'habitude, plongent l'individu dans un rêve éveillé, dans un état de léthargie et de procrastination. Dans de pareilles circonstances, les nouveaux arrivants sont souvent pris dans le flot de la vie en oubliant l'essentiel. Ils deviennent, après un certain temps, impatients, mécontents de leur condition et cherchent à s'en sortir à n'importe quel prix. Ils sont alors tentés d'opter pour des solutions de facilité. Ils considèrent des raccourcis vers le gain facile ; souvent relié aux milieux criminels et de la délinquance. En chemin, il a le cœur léger et se sent privilégié, lui qui a le luxe de choisir ses options pour retourner chez lui sans impact sur son statut administratif, du côté des deux rives. Bien sûr qu'il n'a pas oublié tout ce qu'il a vécu et les conditions qui l'ont poussé à tenter la traversée, mais il veut reculer pour mieux sauter. Au-delà des conditions

de vie inacceptables pour son standard, il a compris que les sociétés développées ont été bâties par leurs citoyens. Ces derniers menés par des visionnaires ont pris des risques, ils ont travaillé dur et ont fait des choix et des sacrifices vers une lumière probable au bout du tunnel, sans aucune garantie. Ils l'ont fait pour eux et leurs générations futures avant tout. N'est-ce pas, le propre de l'individu qui cherche toujours à améliorer sa condition et celle des siens ; au bénéfice de sa tribu, son peuple. Dans sa démarche humaine purement égoïste, il va jusqu'à succomber à la tentation de faire la guerre à son voisinage pour le soumettre à sa domination et le déposséder de son patrimoine.
Idir arrive au phare et il remarque quelques visiteurs, mais les lieux commencent à se vider pour laisser la place au vent et au crépuscule dans quelques heures. Il s'accoude sur la rampe de sécurité qui longe le mur du belvédère surplombant la mer et l'archipel d'ilots. La vue est magnifique. Idir est au point le plus proche de chez lui. Il regarde vers le sud et se dit que s'il était un oiseau, il volerait tout droit pour aboutir exactement à la frontière entre l'Algérie et le Maroc. Le temps est beau, mais commence à se rafraichir. Bien que ça n'affecte pas son voyage, il ne semble pas y avoir de mauvais temps à l'horizon. Il avait vérifié les prévisions météorologiques sur internet, un peu plus tôt dans la journée, avant de partir et il ne semblait pas y avoir d'instabilité qui pourrait faire gâter le temps.

Le soleil commence à plonger vers l'ouest. La pénombre tombe tranquillement sur le monument historique. Idir s'assied sur le bord d'un muret, les yeux rivés sur le sol entre ses jambes, sans pensée ni préoccupation. Son esprit est en paix dans le néant, lorsqu'il sent quelqu'un l'observer. Il lève la tête et voit le comte debout devant lui qui le regarde. Idir esquisse un sourire et le comte répond, à son tour, par un sourire. « Bonjour, Idir, » dit-il. « Bonjour, monsieur le comte, » répond-il.

« Comment s'est passé ton séjour sur la terre ibérique ?

- Dans l'ensemble, je dirai, bien.
- Et que penses-tu de cette expérience ?
- Mitigée, la preuve que je suis là à vous attendre, pour repartir. Allez-vous me ramener en Algérie, comme discuté ?
- Oui, certainement. Tu te souviens de mon explication la première fois. Tu restes à côté de moi en pénétrant dans le monument et on sera projetés sur le navire qui t'emportera sur la mer. Tu resteras tout le temps de la traversée à côté de moi. Toi, tu verras tout de ton époque et de mon époque par contre, tu ne seras vu que par moi, tant qu'on est sur le navire.
- D'accord, nous pouvons y aller quand vous voulez.
- Allons-y, suis-moi. »

Le comte d'Alcaudete devance Idir et entre dans l'enceinte du monument. Idir le suit et reste à côté de lui. Il s'exécute aux signes du comte et s'y approche davantage. Immédiatement comme si une porte instantanée s'ouvrait sur le navire, ils se retrouvent tous les deux sur le pont du voilier, comme ce fut la première fois à Mostaganem. Le comte semble avoir donné le signal de départ. Les marins lèvent l'ancre et mettent les voiles en direction du sud-sud-est, sous le regard impassible du comte. Le vent emporte le brigantin dans une douce brise et le fait glisser sur une mer calme, éclairée par les lueurs d'une heureuse demi-lune. Le comte, dans son impassibilité légendaire, regarde vers l'horizon, en avant du brigantin qui file à vive allure. Il s'adresse à Idir :

« Alors Idir, comment a été ta découverte de la terre d'Espagne ; la porte de l'Europe ?

- C'est une très belle expérience et je vous bénis pour l'aubaine que vous m'avez offerte.
- Ce n'est rien. Moi, je continue à errer un peu partout ; on me retrouve un jour ici, un jour là-bas et un jour ailleurs. Le mérite revient à toi qui arrives à me voir, car ta conscience est perméable et ton âme est pure, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

- Je suis heureux d'avoir eu cette expérience, car elle m'a ouvert les yeux et j'ai découvert beaucoup de choses cachées à mon regard et ma conscience. En l'espace de trois semaines, depuis que je vous ai rencontré, j'ai accumulé une quantité de connaissances et d'expériences que je n'aurais pu avoir en une décennie. Ce voyage fut une porte ouverte sur un monde fantastique ; votre histoire que vous m'avez racontée, le voyage en mer et le séjour au sud de l'Andalousie. J'ai appris plusieurs leçons de vie que je ne suis pas près d'oublier. Je rentre dans mon pays avec un regard neuf et beaucoup d'espoir.
- C'est bien. Quelles sont tes conclusions alors ?
- Vous m'aviez dit lors de notre première rencontre que la vie sur la rive nord n'est pas un fleuve tranquille, que tout n'était pas aussi idéal et poli que ce que certains veulent bien raconter. Les choses heureuses n'arrivent pas à tous les habitants de ce continent qu'est l'Europe. Les populations migrantes non établies sont laissées pour compte et sont discriminées dans leur quotidien. J'ai vécu et vu des conditions d'esclavage qui ressemblent beaucoup à ce qui se pratiquait à votre époque, dans le monde des mortels.

On pourrait penser que ces façons de faire sont d'un temps révolu, mais je ne m'imaginais pas que je puis vivre ces conditions de travail très dures, avec à la solde un salaire de misère.

- Dans mon temps, où j'étais parmi les mortels, ces conditions étaient appliquées aux esclaves pris dans le butin d'une razzia. L'être humain apprend à s'adapter, mais aussi à se sophistiquer pour sans cesse inventer des façons d'asservir son prochain. La sphère de l'ego prend vite le dessus chez l'humain inconscient et insensé. Comme on l'avait discuté, une fois pénétré dans le champ de l'ego, il est difficile de s'extirper, car le monde de la conscience se rapetisse considérablement et devient hermétique au flux de la conscience universelle : résultat des courses, la sphère de l'ego se nourrit et grossit encore davantage pour engendrer, dans la plupart des cas, toutes formes d'atrocités.
- L'humain, dans son vécu quotidien, ne donne rien pour rien. Il n'y a pas de cadeau qui se donne, au mieux, il y a le don éthique qui émane de l'humain, conscient des bienfaits des gestes de solidarité. J'ai appris aussi qu'il faut se prendre en main soi-même pour pouvoir décider de son sort, car

il n'y aura pas de samaritains qui viendront à notre secours. Nous sommes donc condamnés à trouver les solutions qui s'imposent à nos problèmes, par nous-mêmes. Les temps des razzias et du butin à l'ancienne sont révolus, mais les formes de spoliation se renouvellent et se modernisent sans cesse, à l'instar de l'évolution sociétale. On dit souvent : tous les chemins mènent à Rome, mais il faut se questionner sur les conditions de voyage ; à pied, par voiture, par train ou par avion. Rendu à Rome, le résultat n'est certainement pas le même, dans tous les cas.

- Tout à fait ! À l'époque du comte mortel, les souverains et la noblesse voulaient conquérir des territoires pour s'enrichir davantage. Ces conquêtes amenèrent, dans leurs sillages, l'essor au profit du peuple conquérant. Il était hors de question de concéder quoi que ce soit au peuple conquis. C'était la règle du jeu des invasions de l'époque. Les défis des peuples, qui ont été sous diverses dominations, sont multiples. Ils se doivent de prendre du recul sur certains éléments de la société comme : dresser un inventaire sur l'état des lieux, identifier le ciment qui lie les citoyens dans la nation elle-même,

sans qu'aucune partie ne paye le prix à son détriment, mettre l'accent sur les points communs fondamentaux qui font consensus, réaliser une feuille de route pour poursuivre les objectifs communs et mettre à exécution le plan avec l'engagement et la participation du peuple entier. Le comte mortel a commis des erreurs lors de son passage à Oran et une des plus fatales a été l'excès d'autoritarisme dont il a fait preuve.

- Oui, tout à fait. J'ajouterais que les sociétés contemporaines sont sophistiquées, surtout la jeunesse qui n'a plus la mentalité du sacrifice gratuit, que les générations de nos parents avaient pour modèle. Aujourd'hui, la jeunesse aime se faire valoriser, être considérée dans la sphère de décision et se sentir incluse dans la solution et dans sa mise en œuvre.
- La sagesse de l'Asie orientale véhiculée dans le yin et le yang, issue de la philosophie chinoise, repose sur l'idée d'équilibre et d'harmonie entre des forces opposées, mais complémentaires. Le yin symbolise des aspects tels que l'obscurité, la passivité et la réceptivité, tandis que le yang représente la lumière, l'activité et l'initiative. Cette dualité explique la nature de l'univers et se retrouve dans le tissu

social. La transformation du yin en yang et inversement, est fondamentale dans cette philosophie. Dans le contexte de la dualité bien et mal, cette transformation suggère que le mal peut contenir les germes du bien et vice versa. En nourrissant les aspects positifs et en travaillant sur les aspects négatifs, il est possible de transformer une situation ou un comportement négatif en quelque chose de positif. Cela implique une approche proactive et consciente pour cultiver le bien et réduire le mal. Cette perspective peut être appliquée au développement des sociétés en encourageant des politiques et des usages qui favorisent la rénovation positive. Au départ de la roue vertueuse, le cycle de changement est lent, mais il s'accélère au fur et à mesure que le renouvellement s'opère, le cycle s'accélère pour produire rapidement des résultats tangibles. Il s'agit de faire partir la roue et de ne pas se décourager au commencement du cycle.

- Tout à fait d'accord et pour cela, nous devons travailler sur les consciences des individus à tous les niveaux de la société. Les chantiers importants pour une mutation positive dans mon pays se rapportent préférablement à des secteurs qui constituent les fondations d'une société

inclusive et prospère. Primo, réinventer l'école républicaine qui pourra prendre les défis actuels et à venir pour mieux outiller le citoyen contemporain et les générations futures. Il est requis de mettre l'accent sur les objectifs consensuels de fond afin d'apprendre au peuple à travailler pour le bien commun. L'école est la pierre angulaire pour une société équilibrée qui avance. Celle qui cherche sans cesse à se renouveler afin d'être au diapason de l'évolution globale du monde. Secundo, consolider le système de justice pour protéger le citoyen en lui garantissant ses droits et en le motivant à accomplir ses devoirs. Tous les citoyens doivent être en dessous des lois établies et éradiquer le système clientéliste fondé sur la culture du passe-droit. Tertio, déployer les efforts et la volonté nécessaires pour faire éclore une pratique politique démocratique. Le but est que les populations et les dirigeants qui en émanent exercent le jeu politique dans le respect des uns et des autres. Le prérequis est l'assimilation totale de la séparation entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, dans un climat d'ouverture dénué de tout paternalisme ou intimidation. Je comprends que la marche est haute, mais il

faut emprunter le bon chemin sans plus tarder pour se rendre à Rome.

- Tout est possible pour les bonnes volontés. Prenons l'exemple de l'Espagne que tu viens de visiter. Son économie a connu une période de croissance fulgurante appelée le "miracle espagnol" (1959-1974), malgré le régime autoritaire de Franco. Cette période a vu une industrialisation rapide et une augmentation significative du PIB, la plaçant parmi les économies en développement les plus dynamiques de l'époque. Plus, encore, l'Algérie a des potentialités que l'Espagne n'avait pas au moment de son boom économique. Votre pays a des richesses naturelles et humaines colossales et peut devenir une puissance importante dans la région. Il faut toutefois, garder à l'esprit que son potentiel fait de lui une cible constante aux prédateurs. Mais la défense ne peut s'organiser qu'avec l'assentiment d'un peuple bien préparé dans un esprit d'engagement réel et non de façade. Vous pourriez revenir à la plateforme consensuelle obtenue à l'orée de la libération du pays du colonialisme français. Le chemin a été tracé, si les volontés sont disposées à se mettre au travail.

- Le capital humain et particulièrement la jeunesse est en effet un atout important latent. Imaginez-vous la force cachée de la population féminine si elle est mise à contribution pour bâtir l'avenir. Cette masse contribue à la moitié de la jeune population dans le pays. Mais je trouve qu'elle ne tient pas suffisamment la place qui lui revient quant à son intégration réelle. Les jeunes filles réussissent beaucoup mieux que les garçons dans le milieu académique, surtout pour l'accès à l'université, alors que les garçons enregistrent des taux inquiétants dans le palmarès du décrochage scolaire.
- Tout à fait vrai, ceci est un autre élément très important au développement de ton pays, notamment le rôle de la femme. Dans le temps du comte mortel et avant, la femme nord-africaine était une actrice incontournable dans la société. Elle occupait plus d'une moitié de la place par sa contribution à la marche de la société. Elle s'occupait, non seulement, du monde intra-muros de sa maison, mais elle en faisait encore plus à l'extérieur avec son leadership dans l'exécution des travaux des champs. En temps de conflits, elle a participé dans beaucoup de cas, indirectement à l'effort de guerre, mais elle

est toujours restée invisible. L’histoire n’a retenu leurs noms que lorsqu’elles ont brillé au travers de leurs exploits dans le champ de bataille. Le courage des femmes soldates n’est rapporté que rarement dans les textes malgré le respect et l’admiration de leurs adversaires. Je peux te citer quelques femmes symboles à l’image de la Kahina qui incarne le prototype de la guerrière et de la femme sage, Djamila, Fanu des contes kabyles et toutes les femmes dites à têtes noires. Ces dernières appelées étoiles de l’archer ont été immortalisées dans une balade castillane, datant de l’époque du comte mortel. Elle dit :

"Alvar Fanez fut le premier
Qui chargea avec fureur
Sur la grande force des Maures
Rassemblés avec Bucar.
Il trouva devant lui
Une belle Maure,
Habile à tirer
Des flèches d’un carquois
Avec un arc turc ;
Étoile était le nom qu’on lui donnait
En raison de son excellence
À frapper avec le javelot.
Elle fut la première
Qui prit un cheval et s’avança

Avec une centaine d'autres comme elle,
Vaillantes et audacieuses.
Avec fureur, les vassaux du Cid les chargèrent
Et les laissèrent mortes sur le sol."

On rapporte que Djamila est passée aux mains des chrétiens sur les terres de Galice sous le règne d'Alphonse II. "Elle était une femme d'une grande force et d'un grand courage qui participait à des combats avec des chevaliers... Dans une bataille, elle et d'autres femmes guerrières montaient à cheval avec des armes et les cheveux détachés pour faire croire à l'ennemi qu'elles avaient des renforts... La performance exceptionnelle et l'excellence au combat de Djamila ont été commentées et chantées dans toute l'Andalousie lors des mariages, pendant longtemps."

De mon vivant, dans la bataille à Tibidae lors de l'expédition des Espagnols sur Tlemcen en 1543, des exploits de plusieurs femmes sont dignes de mention. Des femmes indigènes qui méritent le respect plus que beaucoup d'hommes gagnés par la peur et la lâcheté face à certains évènements. Beaucoup d'entre elles ont fait partie des longues et difficiles expéditions où elles étaient enrôlées à titre d'auxiliaires pour aider à la préparation de la nourriture.

Ces femmes étaient d’un grand secours, y compris leurs interventions auprès des blessés. Lors de notre offensive, au moment de traverser l’Isser, aux abords de Tibidae, la rivière était grossie par les pluies diluviennes au point d’emporter certains membres du convoi. Quelques femmes courageuses s’étaient jetées dans la rivière pour porter secours à d’autres femmes et leurs enfants sur le point de se noyer.
Ce n’est un secret pour personne que la femme amazighe fût un pilier fondamental de la transmission culturelle. Ces femmes contraintes par l’islamisation et l’arabisation, elles ont été poussées à faillir dans la transmission de la culture originelle. Les femmes amazighes qui ont brillé et qui ont pu entrer dans l’histoire, au point d’être rapportées dans les écrits arabes, sont celles qui ont été éduquées dans cette langue.
L’influence des femmes qu’on appelait "les mères" dans l’accession au pouvoir, au sein du cercle familial de la famille Ziri, montre l’importance de ce groupe de femmes dans la gestion des affaires de la cour.
En résumé, les femmes descendantes de celles qui ont, en tout temps, joué un rôle salutaire dans le passé de l’Afrique du Nord représentent aujourd’hui environ la moitié

de votre population. Cette force inestimable est un espoir réel pour la reprise en main des destinées de l’Algérie afin de la propulser sur le chemin du progrès effectif.

- La femme a toujours été à l’avant-garde dans plusieurs domaines. Ma pauvre mère m’a élevé toute seule dans des conditions très difficiles. Elle est demeurée résiliente, elle a su contenir ses douleurs et ses tourments dans la dignité. Comme elle dit toujours, dans les moments difficiles : "Je raconte mes complaintes aux étoiles pour que mes tourments se dissipent dans le firmament".

  La contribution quotidienne des femmes passe inaperçue, car elle est enfouie dans la multitude de tâches ordinaires, mais combien extraordinaires et prenantes ! Le dur labeur, enveloppé dans le voile de leur existence quotidienne, est invisible à l’entourage inattentif. Tenir une maison et élever des enfants est une besogne très onéreuse dont l’homme n’a pas idée.

- Les époques changent et les sociétés se laissent aller. Il est important que tes concitoyens prennent conscience de l’urgence de la situation qui s’impose à eux. Comme pour tout mécanisme mal en point, il faut s’arrêter, analyser la situation puis

poser les gestes qui s'imposent pour régler les problèmes. Il faut agir dans la sérénité.

- Rétablir l'échelle des valeurs en valorisant le travail, peu importe sa nature ; un prérequis à la réussite. Il faut travailler à redonner espoir aux jeunes générations et rêver de construire un pays développé. Il faut leur éviter de tomber dans la fatalité et de croire que notre seul salut est de nous jeter à la mer. »

Le brigantin arrive au même port de pêche de Mostaganem au milieu de la nuit. Idir et le comte enjambent la passerelle pour que seul Idir se retrouve instantanément à l'intérieur de la mosquée de Mezghrane. Cette fois-ci, le comte lui a faussé compagnie pour continuer à errer à travers le temps et l'espace. Il s'offrira aux consciences suffisamment perméables pour le percevoir.

Quant à Idir, il vient d'ouvrir une nouvelle porte, dans la boîte de Schrödinger, vers une nouvelle bifurcation dans l'arbre de sa vie. Il a la confirmation que le chat est toujours vivant, empreint d'une volonté renouvelée. Il est convaincu qu'il ne baissera jamais les bras, que le salut est en lui, dans les générations futures de son pays ; l'Algérie.

Notes de l’auteur

Le scénario présenté dans ce roman est une pure fiction. Les évènements historiques sont tirés de documents de l’histoire relative à l’Afrique du Nord. Les évènements sont pris tels quels de publications, mais arrangés dans un style romanesque propre à l’auteur. Les évènements liés à la présence espagnole en Afrique du Nord sont tirés principalement de travaux parus sous forme d’articles ou d’ouvrages d'archives.
Une certaine quantité d’informations a été tirée d’articles parus sur internet, faisant partie du domaine public.
Les principaux ouvrages d’où émanent les détails de l’occupation des Espagnols en Afrique du Nord sont :

Documents inédits sur l’histoire de l’occupation espagnole en Afrique (1506 – 1574)

La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du Comte d’Alcaudete 1534 – 1558

Sources variées dans internet.

Sept Vies - Carte Générale


Almeria
Cabo de Gata Nijar
Ténès
Beni Rached
Mostaganem
Sablette plage
Mezghrane (Mazagran)
Arzew (Arzeu)
Macta
Mers El Kebir
Canastel
Ben Aradj (Ben Arax) / Incertain
Ras El Ain Ravin
Oran
Kalaa (Calaa)
Misserghine Sebkha
Sig
Plaine de la Mleta
Batha (Oued Mina)
El Malah (Rio Salado)
Mascara (Mohaxar)
Plaine de Zidour
Ain Temouchent
Beni Saf (Harchgoun, Rachgoun)
Tessala
Beni Amer
Honaine (Hone, One)
Sidi Bel Abbès
Ain Takbalet
Bensekrane (Tibidae, Tifida, Tibda, Oued Isser)
Tlemcen (Tlemsên)
0
30
60 km
Sept Vies - Carte Ouest Algérie

Table